



Cet ouvrage paraît avec les précieux soutiens  
du Canton du Valais, de l'État de Vaud et  
de la Commune de Bourg-en-Lavaux.



ISBN: 978-2-940486-53-3

© Éditions Plaisir de Lire. Tous droits réservés.

CH – 1006 Lausanne

[www.plaisirdelire.ch](http://www.plaisirdelire.ch)

Photographie de couverture : Matthieu Spohn

Couverture: Chris Gautschi

Mise en page: Yvan Quarrey

## DE LA MÊME AUTEUR

*Marine et Lila,*

éd. Plaisir de Lire, coll. Aujourd'hui, 2013.

*Chroniques d'une maman ordinaire,*

éd. Favre, 2015

Site de l'auteure : [www.abigailseran.com](http://www.abigailseran.com)



*Aux femmes de ma vie,  
tout particulièrement à celle qui me l'a donnée.*



ABIGAIL SERAN

# UNE MAISON JAUNE

ROMAN

PLAISIR DE LIRE 



1924 - 1957 - 1992



*Mars 1924*

– Jaune. En voilà une idée ridicule. Vous me peindrez cette maison en blanc.

Je tournai, incrédule, mon visage vers ma mère. Je voulais rappeler à mon père que, contrairement à ce qu'il venait d'asséner, il lui avait promis qu'elle pourrait en choisir la couleur. Elle dut pressentir ma réaction, attrapa ma main, la serra au point que mes phalanges furent douloureuses. Ses yeux baissés m'imposèrent le silence. Il remonta dans la Pic-Pic et démarra sans même un regard. Cette futilité réglée, il pouvait retourner à des affaires sérieuses. Nous rentrions donc à pied, malgré le vent, malgré le froid.

Les deux kilomètres qui séparaient la nouvelle demeure de l'ancienne furent parcourus sans un mot. Léopold, mon jeune frère, sautillait de flaque en flaque. Ma mère n'avait pas relevé les yeux et ne lui en fit même pas le reproche. La remarque qui me brûlait les lèvres depuis la sentence paternelle fut balayée par une bourrasque, comme toutes ces questions que j'aurais tant voulu poser.

## UNE MAISON JAUNE

«Léonie Grandvieille, ce n'est pas le rôle d'une jeune fille de s'interroger.» Dans le silence gelé, cette phrase si souvent répétée claqua une fois encore.

*Avril 1957*

La voiture s'arrêta. Il faisait noir. Seules quelques lumières, au dernier étage d'une demeure imposante, distribuaient des rectangles jaunes sur le gravier. Je voulus parler. Ma mère mit un doigt sur ses lèvres en signe de silence. Nous sortîmes de la voiture et montâmes rapidement les marches de l'entrée. Je ne savais pas, à ce moment-là, comme il serait long le temps avant que je n'en revoie l'extérieur.

Au moment de m'engouffrer dans la bâtisse, j'eus juste le temps d'attraper quelques odeurs. Fraîches, piquantes, inconnues. Je frissonnai. Ma mère saisit mon poignet pour me presser de gravir le grand escalier. Arrivées au deuxième étage et la porte derrière nous fermement close, ma mère me prit dans ses bras et chuchota dans un italien mâtiné d'une pointe d'accent français :

– Bienvenue dans ton nouveau chez toi, Pia.

Elle avait tort. Mon foyer à moi était à plus de mille kilomètres de là, dans un village escarpé aux odeurs de pins, avec une Nonna qui m'attendait. Ce n'était pas ma nouvelle maison, ce ne serait jamais ma nouvelle maison.

Tout à son bonheur de voir sa famille enfin réunie, ma mère ne remarqua rien. Depuis cinq ans qu'elle espérait ce moment.

Je me souvins alors que j'avais promis à ma grand-mère d'essayer d'être heureuse. Dans un effort, je souris.

*Fin Mai 1992*

– Charlotte! Charlotte! Où es-tu?

Je maugréai que j'étais en train de découvrir cette vieille baraque dans laquelle ma charmante mère avait décidé de me faire vivre.

– N'est-ce pas qu'elle est jolie? C'est tellement dommage qu'ils la détruisent. Mais dans l'intervalle nous allons bien en profiter, continua-t-elle, virevoltante, en me rejoignant dans une grande pièce du premier étage.

Elle tortilla entre ses doigts une mèche de mes cheveux.

– Tu as choisi ta chambre? Tu pourras la peindre de la couleur qui te plaira, je t'aiderai si tu veux. Nous allons être heureuses ici toutes les deux. Tu as vu le jardin? Il est immense, il y a même une balançoire accrochée au noyer. Quoique tu sois un peu grande pour ça maintenant, monologuait-elle en passant ses doigts dans ma tignasse tandis que je fixais la trace blanche autour de son annulaire gauche.

## UNE MAISON JAUNE

Quinze ans la semaine prochaine! Tiens, si tu veux on fera une grande fête sur la pelouse, poursuit-elle en lâchant la boucle qui rebondit le long de mon cou.

Je jetai un coup d'œil par la fenêtre. Pelouse était un mot plutôt excessif pour caractériser le champ qui s'étalait derrière la maison.

– A priori on a déjà un premier locataire pour les chambres du bas, je crois qu'il est peintre. Il projette d'emménager dans quelques mois, à ce qu'il m'a dit.

Sa voix futile résonnait dans les grandes pièces vides qu'elle arpentait. Je tentai d'appréhender l'univers que je m'étais attribué: un vaste espace haut de plafond, des murs défraîchis, un parquet craquant. Il y avait de la place, c'était déjà ça.

*Juin 1992*

Ma mère avait toujours eu la folie des grands mots. Une *maison de maître* était une vieille bâtisse promise à la destruction qu'on habitait pour tenir éloignés les squatters; une *grande fête*: un rassemblement de voisins, de soi-disant amis et de collègues qui mangeaient dans des assiettes en plastique, mais buvaient dans de vrais verres dont aucun ne ressemblait à l'autre; un *apéritif dînatoire*: des morceaux de pommes, des gâteaux secs et des marshmallows perdus au fond de bols nappés de serviettes multicolores.

Elle était radieuse. Elle avait une fleur dans ses cheveux encore courts, une robe à volants qui aurait mérité d'en avoir quelques-uns de plus en longueur et de moins en épaisseur, les sandales qu'elle m'avait achetées. Je l'observai depuis un renforcement de mur. Combien de temps allait-elle mettre à se rendre compte que l'héroïne théorique de la fête jouait les déserteurs? Elle allait et venait avec les *cocktails*, un mélange de jus de fruits, d'alcools qu'on lui avait donnés et de sirop, le tout aux couleurs curieuses. Aux mouvements de ses lèvres, je vis qu'elle babillait. Comme toujours. Je pensais à mon père. Il avait dit qu'on ferait «quelque chose» pour mon anniversaire. Je ne savais pas de quoi il s'agissait, mais cela n'aurait, sans aucun doute, rien à voir avec ça.

Je remis mes pieds nus dans mes Doc Martens. J'avais cédé sur la robe, mais exclu toute négociation concernant les chaussures. C'était mon anniversaire après tout. Même si, à bien y regarder, cela ressemblait plus à une cérémonie introductive envers nos voisins. Bien qu'il fût certain que nous ne serions jamais des leurs. Quoi qu'en espérait l'hôtesse. Un brin de politesse bourgeoise et une curiosité pour une propriété de maître encore récemment impénétrable les avaient obligés à venir, mais n'empêchaient ni les sourires de façade ni les œillades appuyées. Le promoteur avait certainement levé quelques oppositions à son projet ce soir. Somme toute valait-il peut-

UNE MAISON JAUNE

être mieux un bâtiment immonde, mais avec des habitants dignes de leur monde.

– Te voilà, je t’ai cherchée partout! Il est tellement grand ce parc. On va faire le gâteau et...

Je devais avoir l’air bien misérable pour qu’elle suspende sa phrase.

– Je vous l’enlève un instant, Madame.

– Mais...

Thibault prit mon bras et me glissa à l’oreille que je lui en devais une. J’eus juste le temps d’entendre ma mère qui, dans un rire forcé, lança :

– Je t’ai déjà dit de m’appeler Céline! Et je t’accorde cinq minutes. Ramène-la-moi vite!

Mon sauveur accroché à mon bras, je contournai l’habitation.

– Merci!

– Pas de quoi.

– Et je te dois quoi?

– La visite du palais!?

Nous montâmes les marches du perron.

– L’entrée royâle... déclamai-je, magistrale.

– Après vous, gente Dââme.

Après une rapide inspection des lieux, affalée aux côtés de mon visiteur sur mon matelas posé à même le sol, je scrutai les lumières du jardin sautillant au plafond.

– Dis donc, elle n’y est pas allée de main morte la châtelaine!

– Tu parles de la maison ou de la soirée?

– La maison elle donne, même si elle est pas de première jeunesse.

Il marqua une pause.

– La soirée...

– Elle craint.

– J’ai pas dit ça.

– Eh bien moi, je le dis.

– C’est sympa d’avoir fait une fête pour ton anniversaire, quand même.

– T’appelles ça un anniversaire toi? Moi je dirais un essai d’embourgeoisement bas de gamme.

– T’es rude!

– Mon anniversaire, ce sera avec mon père...

– Sympa pour moi.

– Excuse-moi Thib’, je ne voulais pas dire ça. C’est cool que tu sois passé.

– Bon on y retourne, j’ai pris l’engagement de ramener la damoiselle, moi...

Je tentai de lui donner un coup qu’il esquiva, toréador agile.

Il se cala contre le chambranle de la porte. À défaut de flèches, je lui décochai un oreiller.

UNE MAISON JAUNE

*Juillet 1924*

Dans quelques jours, les vacances. Le soleil déjà haut de cette fin de matinée me faisait transpirer dans mes chaussures noires. Lisbeth chantait. Lisbeth chantait toujours et m'enjoignait à la suivre. Alors, je glissais ma voix dans la sienne, d'abord timidement, puis encouragée par sa main et ses grands yeux bleus, je m'enhardissais jusqu'à ce qu'aucun occupant dont l'habitat se fut trouvé sur notre passage ne puisse ignorer notre présence. Et le Blanc et le Noir, comme on nous appelait au village, déroulaient leurs gambettes en fredonnant sur le chemin de l'école.

Lisbeth et moi étions amies depuis que l'alphabet de nos prénoms avait décidé de nos places sur les bancs de l'école communale. Nous accommodant de ce destin nominal, nous nous étions liées d'amitié malgré nos dissemblances. Toutes deux brunes et pourtant opposées aussi bien dans les traits physiques que de caractère. Lisbeth avait ce rayonnement que les enfants très aimés transmettent.

Sur les sentiers que nous prenions, si de prime abord on pouvait voir deux mêmes fillettes en goguette, au second regard on percevait de Lisbeth le blanc de son col et son visage malicieux, tandis que de moi seuls ressortaient le noir de mon tablier et l'angulosité de mon corps. Mais qu'importait, Lisbeth m'avait choisie. Je ne pouvais qu'être reconnaissante que le choix de cet être solaire se fût porté sur moi.

– Je suis si contente que tu aies déménagé. Nous sommes bien plus proches maintenant.

Elle serra ma main plus fort et entreprit la descente de la pente en laissant ses jambes encore pleines des rondeurs de l'enfance s'emballer sous son corps souple. Je suivis dans un mouvement saccadé.

– Je suis contente aussi.

Mon plaisir n'était pas feint. Finis les longs trajets quatre fois par jour. Désormais, l'école n'était plus qu'à quelques encablures de mon nouveau domicile et s'y rendre avec Lisbeth était un ravissement qui avait raccourci mes journées.

– Et tu pourras venir chez moi prendre le goûter. Et nous pourrons réviser ensemble.

Jusqu'ici la distance m'avait servi d'excuse, je craignais que l'autorité paternelle ne voie pas ces quatre heures d'un bon œil. Je n'en dis rien, laissant Lisbeth savourer ses plans d'avenir et me prenant à rêver aux gâteaux de Nanette, leur bonne, dont elle me parlait si souvent et qu'elle m'apportait parfois. Je lui souris et Lisbeth prit cela pour un acquiescement, comme elle prenait d'ailleurs tout signe ou mutisme de ma part.

Nous arrivâmes devant sa maison. Une résidence entourée d'un vaste parc. De grands arbres gardaient aussi bien les jardins que l'habitation elle-même. Nous fîmes halte à hauteur de l'entrée. Lâchant ma main, elle me fit un petit signe vif et doux en passant le portail.

UNE MAISON JAUNE

– Nous nous verrons peut-être demain à la messe, et sinon à lundi.

Elle n'attendit pas ma réponse et disparut derrière les cyprès.

Je poursuivis ma route dans le silence qu'avait laissé Lisbeth. Je me sentis soudain moins légère. J'allais passer mon premier samedi après-midi dans la nouvelle maison.

Le samedi était particulier. Mon père, qui les autres jours ne faisait que de brèves apparitions à l'heure des repas, hantait le foyer de sa présence. Le son du gramophone qui s'accrochait aux murs jusqu'aux dernières poutres du toit en attestait. Personne d'autre que lui n'avait le droit d'approcher cet engin magique, le seul objet qu'il avait déménagé lui-même. La boîte à musique, comme l'appelait notre bonne, était si vénérée que, lorsque nous étions petits, Léopold et moi n'avions pas le droit de pénétrer dans la pièce qui l'abritait. Je ne savais pas où le phonographe avait désormais pris ses quartiers, et il me tardait de le découvrir, tant cela allait avoir de l'influence sur la géographie de mes samedis.

Durant ses heures d'écoute attentive, la transparence des gens et des bruits était de mise. Aucune porte claquante, pas de jeux bruyants, point de rires. Quoique les rires ne fussent pas vraiment tolérés non plus hors des heures musicales. Le calme devait être

tel que j'en étais venue à redouter cette musique que pourtant je trouvais belle. Je saisisais alors un livre ou un cahier et essayais de me terrer dans un endroit où j'étais certaine de ne pas le troubler. À la bonne saison, il s'agissait du jardin, en hiver, c'était plus aléatoire et je devais alors faire le choix de la sécurité ou de la chaleur.

Ma nouvelle résidence annonçait de nouveaux défis. D'une part, on ne pouvait, pour l'instant, pas vraiment parler de jardin, les arbres n'étant que verdure accrochée à des tuteurs et, d'autre part, je ne maîtrisais pas encore suffisamment les lieux pour connaître les voies qui me permettraient de fuir si nécessaire. J'approchais et entendis au loin des notes. Aucune trace de vie. Ce qui allait de pair. En revanche, l'heure était nouvelle. Habituellement, la musique suivait le repas et ne le devançait pas. Ce changement de programme me laissa perplexe.

J'étais maintenant plantée entre le portail et le perron, ne sachant si j'osais encore avancer ou s'il valait mieux patienter. Tout retard entraînait une punition sévère, mais briser le moment sacré pouvait conduire à un châtement dont mon corps se souviendrait longtemps. Sur le côté de la bâtisse, la porte de la cuisine s'entrouvrit et Louison me fit signe. Je glissai, autant que faire se peut, sur le gravier et me faufilai dans l'antre dont l'odeur fit grimacer d'envie mon estomac.

## UNE MAISON JAUNE

Ne sachant pas où était mon père et quels bruits il pouvait percevoir, j'allais chuchoter afin de glaner quelques informations, mais la cuisinière fut plus rapide.

– Il est dans le grand salon du bas, de l'autre côté du corridor. Il y a un Monsieur avec lui. Il faut que vous alliez vous présenter en rentrant de l'école, qu'il a dit. Enlève-moi ce tablier et pour une fois, tu te débarbouilleras ici.

J'embrassai Louison sur sa joue tendre et lui souris. Elle m'avait presque élevée et n'arrivait pas à se faire à l'idée de me vouvoyer, même si *maintenant j'étais une jeune fille* comme lui avait dit le maître. Reconnaissante qu'elle continue à me traiter comme une enfant, je suivis les instructions à la lettre. J'allais sortir de la cuisine pour me rendre au salon, quand Louison me retint et détacha ma natte.

– Une vraie demoiselle, comme ça, dit-elle en m'inspectant une dernière fois.

*Juillet 1957*

Trois mois. Déjà trois mois. Là-bas, Pietro devait faire les foins. Il devait faire chaud, comme ici, mais l'odeur des oliviers en plus. Ma mère avait pensé qu'on me donnerait une place à la manufacture : elle m'avait été refusée. Trop jeune. On attendrait qu'elle ait seize ans. Dans neuf mois. Je les avais entendus discuter de mon sort un soir dans la cuisine autour de

la table en formica rouge. Fallait-il qu'elle reparte? Ma mère ne pouvait s'y résoudre. La séparation avait été trop longue. On me trouverait bien du travail, des enfants à garder, la cueillette des pommes. Si à l'automne les choses n'avaient pas évolué, on verrait. Pendant ce temps, la *famiglia* était réunie. Et ça ferait de l'aide pour le ménage, le repassage, la cuisine.

Les faibles mots prononcés par mon père marquaient ses hésitations.

Là-bas, elle pourrait aider la Nonna. Et puis rester enfermée, tout le temps...

Juste pour l'été, avait-elle quémandé. Quelques semaines. Le temps de retrouver sa fille.

Je savais qu'elle avait gagné. Il n'avait plus rien dit.

Je me couchais sur les lattes du parquet. Il était frais. En me mettant tête-bêche au lit, je pouvais voir le ciel par la petite fenêtre et à partir du milieu de l'après-midi, j'étais au soleil. C'était le même que *a casa*. J'y étais pour un instant. J'essayais de ressentir les odeurs, je fermais les yeux et j'entendais au loin pétarader le vélosorex de Pietro. J'étais au sommet du village, couchée sur la grosse pierre. On pouvait tout entendre sans être vu. Je restais de longues heures, perchée, à me laisser chauffer par les rayons. Pietro disait que j'étais un peu folle de rester comme ça. Quand on me cherchait, il répondait que j'étais sûrement encore sur le caillou au soleil. C'était là que

## UNE MAISON JAUNE

je m'étais réfugiée quand Maman et Papa étaient partis pour aller travailler de l'autre côté des Alpes. J'avais grimpé jusque tout en haut pour voir la voiture le plus longtemps possible. Puis, j'y étais revenue. Au début, dans l'espoir de les voir rentrer. Puis juste pour m'allonger sur le roc chaud, sentir l'air, écouter les vieilles, observer le ciel.

Ici, j'avais pris l'habitude de m'étendre sur le sol. Et soudain, je les entendais, les mamans appelant les enfants, les femmes se parlant de fenêtre à fenêtre, les gaillards, la nuit tombée, chantant, le gosier rassasié de chianti. J'entendais les couples qui se disputaient. Les chuchotis sur le passage de la veuve Paola. Il suffisait de se concentrer. Le soleil était mon relais. Il m'emmenait là-bas, chez moi. À maman qui me demandait si ce n'était pas trop long, seule, dans le petit appartement, je répondais que je lisais. Elle, qui lisait si mal, ne me questionnait jamais sur ce sujet. Alors j'étais libre de retourner sur le caillou, mon caillou, dans mon village à moi. Il faisait suffisamment chaud pour que je m'y sente en une seconde.

Une fois, j'étais si absorbée par mon Italie natale, que je n'entendis pas mon père rentrer. Il fut stupéfait de me trouver ainsi allongée. J'expliquai que j'essayais de voir les montagnes sans trop m'approcher de la fenêtre, comme il me l'avait recommandé. Il n'avait rien demandé de plus. Depuis ce jour-là, j'étais sur mes gardes dès que le soleil déclinait afin

de sortir de ma rêverie avant leur retour. Je ne voulais pas les inquiéter. Ils avaient déjà bien assez de soucis sans cela. Dès mes tâches terminées, je m'envolais vers le sud.

Les jours de lessive étaient mes préférés, car je m'allongeais sous le linge mouillé étendu en travers de ma chambre. J'avais l'impression d'être dans la ruelle de ma Nonna. Un jour prochain j'y retournerais, parce que ma vie était là-bas et pas dans ce pays qui ne voulait que des bras et pas de leurs propriétaires.

*Août 1992*

Demain, la rentrée. On était allés au bord du lac avec Papa. Lac, c'était son nom sur les cartes de géographie, parce qu'il était si petit qu'on pouvait en faire le tour en une demi-heure à peine. D'ailleurs, entre nous on disait aller à la flaque. Déjà toute petite, il me demandait si je voulais aller y jeter des cailloux. Sur la microplage cachée par les roseaux, on s'amusait pendant des heures à faire des ricochets.

Dans son sac à dos, il avait emmené le pique-nique, des sodas trop gazeux et trop sucrés. On avait posé le campement un peu plus haut sous les sapins. Je détestais la route sinueuse qu'il fallait prendre pour y aller. Depuis toujours elle me rendait malade, mais j'adorais tellement le coin, que j'en subissais chaque

UNE MAISON JAUNE

virage sans broncher. On avait mangé du saucisson, du pain, et même des bonbons. Je savais qu'il avait acheté tout ça à la station-service où il travaillait. Probablement à la dernière minute, ce qui aurait rendu folle maman. Moi, je m'en fichais, on était tous les deux à la flaque comme quand j'avais dix ans. Comme quand on était encore une famille. La brume avait de la peine à décoller des arbres. Août en automne. Comme une menace d'hiver sans les feuilles mortes.

– On aurait dû venir hier.

J'ai haussé les épaules.

– J'aime bien comme ça. Il n'y a personne au moins.

Il a retenu une phrase. C'est ce que j'aimais bien avec lui. Il ne prononçait que les mots nécessaires. Même maintenant qu'elle n'était plus là pour prendre toute la place verbale, il avait la parole économe.

Il a pris une inspiration.

– Et, ... là-bas, ça va?

J'ai plongé du regard au fond de l'eau. J'ai suivi les truites qui filaient le long des cailloux. Peut-être même étaient-ce ceux qu'on avait jetés. Si je haussais les épaules, on n'en parlerait plus. Comme il n'avait rien demandé depuis le déménagement, je me suis dit qu'il avait droit à quelques informations.

– La maison est grande. Il fait frais parce que les murs font au moins trente centimètres d'épaisseur.

Ma chambre est au premier. Et il y a pas mal de terrain tout autour. Ça tombe un peu en ruine. Mais bon, j'imagine que c'est assez logique puisqu'ils vont la détruire.

J'ai senti qu'il notait ces éléments architecturaux.

En s'extrayant du silence, il a ajouté :

– Et, ... vous...?

Je me suis retournée pour le voir. Il a détourné la tête. J'ai compris qu'il voulait de ses nouvelles. Je ne savais pas trop ce qu'il fallait lui dire pour ne pas le blesser. J'ai attrapé un bâton et j'ai commencé à tracer des formes sur le sol.

– On s'est mises aux confitures. On a découvert que tout au fond du jardin, il y a des arbres fruitiers. On a déjà fait de la confiture de pruneaux et d'abricots. Maman était si contente qu'elle en a amenées à son travail. Il paraît que ses collègues étaient É-PA-TÉS.

J'avais dit ça sur son ton à elle, en rejetant ma tête en arrière. Papa et moi, on s'est regardés et on a ri. On s'était toujours moqués du «épaté» de maman. C'était bien de pouvoir encore le faire. Même si elle n'était pas là pour l'entendre.

C'était comme si nos rires avaient levé le voile. La bruine s'est couchée dans l'eau et on s'est retrouvés d'un coup au soleil.

Il m'a tendu mon cadeau. Je n'en revenais pas. Un discman et avec des écouteurs high tech que l'on

## UNE MAISON JAUNE

peut glisser dans les oreilles. Il avait même déjà mis les piles. Avant, il n'aurait jamais pensé à mettre les piles. Il y avait un CD dedans. J'ai voulu ouvrir pour voir ce que c'était. Il a fait les gros yeux. Alors on a pris chacun une oreillette et j'ai appuyé sur «play». Au bord de cet étang, un goût de saucisson dans la bouche, les Carmina Burana ont envahi ma tête.

On est restés longtemps comme ça. Jamais je n'aurais pensé qu'il puisse apprécier ce genre de musique. J'ai mis ma tête sur son épaule. Il m'a prise dans ses bras. La flaque était à nous. Le monde aussi.

*Septembre 1924*

C'était le troisième samedi. Il avait repris ses habitudes. Quoique l'on pût se poser la question de savoir si quelques samedis à la fin de l'année scolaire et repris à la rentrée pouvaient constituer une habitude. Pourtant, c'était comme s'il en avait toujours été ainsi. Il était assis avec mon père dans le grand salon. Celui du bas. La fenêtre était ouverte. Maman était en retrait. Elle brodait et acquiesçait quand il fallait. Ils discouaient sur les compositeurs, les morceaux, les orchestres. Mon père était ravi. Enfin quelqu'un à sa mesure. Je devais les rejoindre dès la classe terminée. Quand j'entrais, il y avait ce quelque chose qui me mettait mal à l'aise. Mais je n'avais pas l'usage du monde, alors c'était bien

normal. Maman plongeait encore plus profondément dans sa broderie tandis que mon père se satisfaisait de l'arrivée de sa fille.

– La voilà ! il souriait très largement.

Monsieur Chembignac se frottait les mains et reprenait les termes de mon père :

– Oui, la voilà. Joignez-vous donc à nous, Mademoiselle Grandvieille. Nous écoutons Mozart. Vous aimez Mozart, n'est-ce pas ?

J'acquiesçais d'un signe et restais là, muette, assise sur le bord de la causeuse. Je baissais la tête et examinai les pieds de M. Chembignac qu'il avait petits. Ses élégantes chaussures de cuir noir bougeaient au rythme de sa voix. Il avait l'audace de parler sur la musique et mon père ne s'en offusquait pas. Je trouvais cela tout à fait fascinant.

Tétanisée à l'idée de faire un faux pas, je me remémorais les conseils de Lisbeth. Après la première fois, je m'étais renseignée sur l'attitude à avoir en de telles circonstances. Les parents de Lisbeth recevaient beaucoup et présentaient toujours leur fille à leurs invités. Elle m'avait dit d'être polie, silencieuse, d'avoir un regard droit et de sourire. Je parvenais sans difficulté à appliquer les deux premières consignes, mais j'étais incapable de relever les yeux sans sentir mes joues brûler. Je décidais donc de maintenir mon visage vers le sol pour éviter d'avoir à appliquer les deux dernières recommandations. Je

## UNE MAISON JAUNE

n'avais pas osé le dire à Lisbeth, elle aurait certainement haussé les épaules de déception et je n'aimais vraiment pas la voir ainsi. Surtout si c'était mon comportement qui provoquait cette réaction. J'essayais, dans cette posture un peu tordue, d'écouter attentivement la conversation tout en enregistrant les informations sur les pièces dont devisaient les deux messieurs. Ces concertos, sonates, symphonies qui auparavant me rendaient invisible prenaient peu à peu sens. C'était une seconde fascination.

Ce troisième samedi, le premier de l'automne à proprement parler, j'appris au détour de la conversation que le rituel nouveau s'interrompait pour un mois, car Monsieur Chembignac devait se rendre à Lyon pour quelques négoce. Mon père coupa court à ses explications en apostrophant de sa voix ferme l'invité, déclina ses nom et prénom pour appuyer son propos et indiquer que, dans cette maison, les affaires ne concernaient pas les femmes. Je vis les chaussures s'agiter un instant. J'appris ainsi que ces quatre prochains samedis me seraient rendus et que le monsieur dont je connaissais mieux les pieds que la figure se prénomrait Auguste.

*Octobre 1957*

Il faisait froid. Pas ce petit courant frais qu'on apprécie tant à la fin de l'été, après que les touristes

éventuels sont repartis. Pas cet automne léger qui fait que l'on s'assied dans la cuisine pour bavarder plutôt que sous les pins. Non. Un froid glaçant, la bise qui transperçait dès que l'on ouvrait la fenêtre et même si on ne l'ouvrait pas. Maman avait dit que ça allait s'arranger, que c'était parce que le chauffage n'était pas enclenché. La propriétaire ne l'allumait jamais avant le début novembre. Après ça allait. Mais jusqu'à cette date-là, il fallait tenir si le temps n'était pas clément. Et là, c'était terrible. J'entendais la pluie se déverser sur les tuiles, je sentais le vent qui se faufilait dans les interstices, sous les fenêtres de cette maison mal chauffée. Enfin, pas encore chauffée.

J'avais d'abord mis plusieurs couches, mais je n'avais pas emmené de vêtements chauds, parce que chez moi, un chandail suffisait pour passer l'hiver. J'ai ajouté ceux de ma mère et même une des vestes de mon père. Je ne m'habituais pas à tout ça. C'était triste, glacé. Je voulais rentrer chez moi. J'ai essayé de leur dire. Papa m'avait suppliée du regard d'arrêter et Maman avait les larmes aux yeux. Alors je n'avais pas fini ma phrase. J'avais juste dit que la Nonna me manquait. Elle n'écrivait pas la Nonna. De temps en temps, Pietro lui demandait si elle avait quelque chose à me dire et elle m'envoyait des *baci*. Je n'aimais pas les *baci* en papier. J'en aurais voulu des vrais, de ceux qui sentent la *polenta*, la *pasta*. Puis, j'avais étudié ma mère. Elle travaillait dur. Quand elle

## UNE MAISON JAUNE

rentrait le soir, elle avait mal au dos, aux mains à force de déposer les feuilles de tabac sur les planches à clous. Mais quand elle me voyait, on aurait dit qu'elle s'illuminait. Alors, j'ai continué à ne pas finir mes phrases. J'ai même arrêté de les commencer. Et quand le soir, nous nous mettions à cuisiner, les recettes qu'on se passe de générations en générations, j'essayais d'imaginer qu'on était dans la grande cuisine de chez nous et que la Nonna était derrière, prête à faire un commentaire, à rajouter des épices, à corriger les dosages. Des fois, j'y pensais tellement fort que je pouvais la sentir dans mon dos. Alors je me remplissais de ça, pour les longues journées à rien. Les journées à dormir, et à éviter de voir le ciel gris. Les journées à attendre. De grandir, d'avoir seize ans et le droit d'aller me trouver les mains comme ma mère.

*Octobre 1924*

Il a fallu recommencer à se cacher le samedi. Avec le voyage d'Auguste-aux-petits-pieds (c'était le surnom que lui avait donné Lisbeth depuis que je lui avais raconté sa dernière visite), les colères avaient repris. Après avoir essayé le grenier (trop pénible et froid avec le vent transperçant les fenêtres), déserté le jardin aux arbrisseaux inutiles, j'avais découvert, par hasard, que la laverie était une pièce absolument

parfaite. J'y avais suivi Louison pour l'aider à porter la corbeille et y avais découvert, derrière le bac à laver, un espace avec un petit muret juste assez large pour me permettre de m'y installer sans avoir à me recroqueviller.

Lorsque le linge était étendu, une barrière visuelle flottante venait s'interposer entre la porte et mon coin, me rendant invisible aux visiteurs potentiels. Pour couronner cette fameuse trouvaille, un soupirail débouchant juste au-dessous du salon se situait deux mètres au-dessus du muret. Oreille à mi-chemin entre la musique et mon repaire. L'acoustique n'était pas celle du salon, mais j'entendais suffisamment le gramophone pour pouvoir reconnaître les morceaux. Louison étant intraitable sur la propreté, je ne risquais même pas de me tacher. Elle devait se douter que c'était l'endroit où j'avais pris mes quartiers. Un samedi, elle s'était raclé la gorge en entrant, un autre, elle s'était soudain mise à se parler à elle-même. Cela m'avait juste laissé le temps de cacher mes papiers. Elle n'aurait pas voulu découvrir mes secrets, Louison. Les protéger peut-être, mais les découvrir, jamais. Comme elle le disait si bien : « ce qu'on ne sait pas, on ne peut pas le dénoncer ».

UNE MAISON JAUNE

*Octobre 1957*

J'avais laissé la porte de l'appartement ouverte. C'était interdit, les parents l'avaient répété à plusieurs reprises, on aurait pu m'entendre ou, pire, me voir. Et alors on me renverrait en Italie. Mais de l'escalier montait un courant chaud. Elle devait faire du feu, parce qu'avec la température venait l'odeur du bois qui brûle. J'avais entrouvert la porte, juste un peu. Et je m'étais mise dans l'entrebâillement. On ne pouvait pas me repérer, j'en étais certaine. C'est là que cela a commencé.

Au début je n'étais pas sûre que cela vienne d'en bas. C'était doux, c'était léger. Je n'avais rien entendu de tel avant. Jamais. Des notes. On aurait dit qu'elles flottaient, qu'elles grimpaient l'escalier en sautillant, portées par la chaleur. Une danse? Une ritournelle? Une comptine? J'avais arrêté de respirer. J'aurais bien voulu les attraper. Alors j'ai recommencé. Le lendemain, j'ai ouvert la porte. J'ai senti la chaleur, j'ai espéré. Les notes sont venues. J'ai résisté à la tentation de m'approcher un peu plus. Mon silence quotidien s'était habillé. En tenue de soirée.

J'ai eu hâte des après-midis. J'ai oublié qu'il faisait froid. J'ai oublié les jours qui passent. Un mardi je me suis enhardie. J'ai ouvert la porte et me suis mise sur la première marche de l'escalier. Il faut dire que c'était une musique si discrète, qu'il était difficile de

l'entendre sans s'approcher. La joueuse devait travailler le morceau parce qu'après quelques notes, elle s'arrêtait, pestait et recommençait. J'aurais aimé savoir à quoi ressemblait celle qui égayait mes journées. J'avais bien tenté de lorgner l'entrée en contrebas quand j'entendais la voiture arriver, rien d'autre à saisir hormis quelques cheveux noirs et une silhouette sombre. Le contraste entre la sévérité entrevue et la douceur des notes était tel que j'avais bien de la peine à croire que cet austère profil ensorcelait mes murs.

Le rituel fut pris. Je glissais sur le palier, repoussais la porte, me laissais une marge de retraite et m'installais sur la première marche. Je fermais les yeux, partais en voyage.

### *Novembre 1992*

L'automne était bel et bien fini. La baraque montrait son ouverture au monde par des courants d'air intempestifs qui rendaient son habitation pénible. Et l'hiver n'avait pas même commencé. J'enfonçai les écouteurs dans mes oreilles, choisis un CD au hasard, et essayai de travailler un peu.

J'avais déplacé les tréteaux et la planche qui me faisaient office de bureau une demi-douzaine de fois pour trouver un emplacement sans frisson. Cela ne suffit pas. Je me relevai, pris ma couette, m'y enroulai

UNE MAISON JAUNE

et repris mon problème de maths. Elle ouvrit la porte. Je levai les yeux au ciel. Elle me parla. Je n'entendis rien. Elle allait s'agacer et faire sa mine boudeuse. J'ai tergiversé avant d'enlever la musique de ma tête. Elle se pencha vers l'avant et je perçus un «Mais tu m'entends au moins??» Je libérai une oreille. J'avais Springsteen à droite et ma mère à gauche. On devrait penser à en faire un mix, tiens... «Born in tu viens mangeeeeer!!!».

J'enlevai la deuxième oreillette.

– J'ai pas faim et j'ai pas fini.

– Mais il faut bien que tu manges...

– Plus tard.

– Ça veut dire quoi plus tard? Tu manges tout le temps en décalé. D'ailleurs, j'en ai assez de venir chercher les bols sales dans ta chambre. Tu pourrais quand même manger en même temps que moi et cesser de te nourrir de céréales industrielles.

Elle entreprit la cueillette de la vaisselle abandonnée. Je lui tendis nonchalamment un cinquième bol qui était hors de sa vue puisque à mes pieds. Elle soupira. Pas un de ces soupirs d'exaspération. Celui-ci était teinté de lassitude. C'était assez récent ces soupirs-là. Je ne les aimais pas trop, ils me faisaient, très légèrement, culpabiliser. Elle tourna les talons, et passa la porte. Je portai la main à mes oreilles pour voir si le boss était toujours là, mais elle fit volte-face.

Elle n'avait plus la tête au soupir las, mais son regard de vainqueur. Ça, ce n'était pas bon du tout. Pour moi tout au moins. J'ai laissé tomber mes écouteurs. J'ai attendu. Les conséquences de sa détermination allaient se faire connaître et je savais déjà que je ne serais pas épargnée.

– Tu as presque quinze ans et demi maintenant.

(Il eût visiblement mieux fallu pour moi ne pas avoir cet âge vénérable.)

– Tu es en pleine forme.

(Peut-être pourrais-je me trouver un handicap ou une maladie fulgurante me permettant de nuancer cette constatation?)

– Et tu dois apprendre à être autonome parce que je ne serai pas toujours derrière toi.

(Ce doit bien être là un élément intrinsèque à la maternité que de systématiquement imaginer ses enfants livrés à eux-mêmes et errant sans même savoir se nourrir et s'abriter. Aux dernières nouvelles, à l'ère des supermarchés et de l'État social, il y avait assez peu d'enfants des rues sous nos latitudes occidentales.)

– Alors,

(La sentence, je posai mon stylo pour l'entendre.)

– Tu vas apprendre les tâches ménagères et l'on commencera par la lessive qui sera dorénavant de ta responsabilité.

J'allais tenter un plaidoyer. Je n'en eus pas le temps. Elle était déjà partie. Je mordillai machinale-

## UNE MAISON JAUNE

ment mon stylo. Je râlerai pour la forme à notre prochaine rencontre. Mais pas trop parce qu'elle pourrait bien me trouver d'autres activités encore bien plus désagréables à accomplir.

*Novembre 1924*

Il était revenu. Avec, pour moi, un présent. Un chapeau très rond. Toutes les Lyonnaises en portaient. Je n'ai pas osé guigner. Enfin juste un peu. Pour rougir et remercier. Ma mère n'a pas bougé. Mon père a tapoté sa pipe, signe en principe de satisfaction. Léopold ne s'y est pas même intéressé, trop occupé qu'il était à passer ses mains sur le ballon en cuir neuf. Il n'y eut pas de session musicale. J'ai été libérée assez rapidement, les hommes avaient à parler. En quittant le grand salon, ma mère a refermé bien vite la porte derrière nous. Elle a envoyé Léopold jouer dehors avec son nouveau trésor.

Nous nous sommes retrouvées toutes les deux dans le grand hall d'entrée qui résonne au son des voix fortes. Je tenais bien droit le chapeau dans son carton. Elle s'est figée un instant. A passé sa main sur ma joue. A saisi mes épaules. Je sentis ses doigts frêles qui s'agrippaient à moi. Je croyais qu'elle allait me parler, mais Louison a surgi de la porte de la cuisine. Elle a relâché son étreinte. Dans ses yeux détournés à la hâte, il m'a semblé discerner un voile.

Elle a laissé là le corridor et, à pas mesurés, s'est mise à gravir le grand escalier.

J'ai montré le contenu de la boîte à Louison. Elle m'a dit qu'avec un chapeau pareil, j'allais pouvoir intégrer le grand monde et peut-être même les soirées des Montverdil, si leur fille Lisbeth m'y invitait.



1925 - 1958 - 1993



*Janvier 1993*

J'avais eu un répit assez inespéré. Peut-être grâce à Noël qui était le premier que nous passions éparpillés. Elle devait avoir eu un peu pitié de moi. Enfant de divorcés, Noël en X étapes étalées du 23 au 26 décembre.

Tout d'abord avec mon père. On avait passé la soirée à la station-service. Il avait dû remplacer au pied levé un collègue malade. J'avais eu envie de bouder, mais il avait l'air tellement triste que j'avais positivé. J'avais filé à la boutique de farces et attrapes et nous avons ramené deux bonnets de Père Noël aux étoiles clignotantes et deux fausses barbes et nous avons servi les clients de la station ainsi attifés toute la soirée. On avait bien ri. Nos déguisements improvisés avaient beaucoup plu.

Ensuite, il y avait eu la veillée avec Maman. Comme elle craignait que ce soit un peu sinistre si l'on n'était que toutes les deux, elle avait convié quelques collègues/copines du boulot. Elles avaient un peu picolé. C'eût pu être n'importe quelle soirée. Mais il y avait un sapin neurasthénique.

## UNE MAISON JAUNE

Le 25, Thibault était passé me voir. Chez lui, ils étaient si nombreux que son absence passait inaperçue. On s'est raconté nos soirées, on a écouté de la musique. On s'est échangé nos non-cadeaux. Un CD que j'avais reçu à double et un film qu'il avait promis de m'enregistrer.

Le 26, Noël arriva enfin. Je rejoignis Papa chez Mamé (ma mémé, version abrégée depuis mes trois ans).

Papa avait repris ses quartiers là-bas depuis que Maman et moi avions intégré la bâtisse. Elle n'avait rien dit, Mamé. Lui avait donné une clé, des draps et serré son bras d'une main ferme. Et avait fait un Noël comme dans mon enfance, même si on était le 26 décembre, mes cousins et leurs parents en Amérique du Sud, Maman partie et mon grand-père aussi, mais pour des lieux dont on ne revient pas. Ils auraient pu tous être dans la pièce d'à côté. On a mangé, on a chanté, on a ri, elle nous a raconté les histoires de son enfance, on a parlé des voisins, de la famille, des projets.

C'était il y a trois semaines. Ma mère était bien décidée à mettre en place le plan annoncé en novembre. Je me retrouvai donc face au linge, à apprendre à répartir les couleurs, obligée de plonger dans les culottes sales pour dénicher les étiquettes qui m'indiquaient «100% coton 60°» ou «textiles mélangés, laver séparément».

*Début février 1958*

La rambarde comme dossier, un oreiller glissé sous mes fesses pour ne pas avoir trop froid et un vieux manteau de mon père sur le dos. J'entrouvre la porte en début d'après-midi, attends les premières notes, me glisse sur le palier, descends quelques marches et m'installe. Il fait froid, depuis des jours et des semaines et des mois il fait très froid. Mais sur le haut de mon escalier, ça n'a plus d'importance. Elle joue. J'écoute. Je m'en vais, je m'envole, je ne suis plus là. Il suffit d'un escalier et de quelques notes. Il faut savourer, cela ne durera pas. Ils me l'ont annoncé il y a quelques jours. Ils étaient si heureux.

– Pia, j'ai parlé au patron. Il a dit que dès que tu auras seize ans, tu pourras venir travailler. Tu verras, les collègues sont très gentils. Tu te rends compte, tu vas pouvoir sortir, venir avec moi.

Elle ne pouvait pas savoir. J'ai essayé de faire bonne figure.

– Et puis ça fera des sous en plus, pour la Nonna. Et puis on pourra retourner en Italie pour l'été. Si tu as du travail ici, tu pourras partir ET revenir.

Mon père avait dû sentir mon dépit.

J'ai acquiescé. J'ai été contente qu'ils soient contents. Le lendemain, assise à ma place de concert improvisée, j'ai pleuré.

UNE MAISON JAUNE

*Fin février 1993*

La lessive c'était pénible, mais dans le froid de la buanderie, c'était insupportable. Je refusais d'enlever mes gants pour étendre le linge. Résultat, j'avais quand même les mains gelées et cela me prenait un temps bien plus long. Mais je n'en démordais pas. Thibault avait décidé de m'accompagner. Il s'était assis par terre et je tentais de réciter les événements de l'entre-deux-guerres pendant que je suspendais maladroitement les vêtements sur le fil.

– Tu devrais enlever tes moufles, ça irait plus vite...

– De quoi je me mêle?

– De passer le moins de temps possible dans ce trou à rats...

– Fais-moi plutôt répéter...

– Pas tant que tu n'auras pas enlevé ton attirail, Edward aux mains d'argent.

Il m'énervait assis dans son coin. Alors j'ai enlevé mon gant détrempé et le lui ai lancé. La mitaine devenue arme a virevolté et Thibault a juste eu le temps de la détourner avant qu'elle ne s'écrase sur le cahier qu'il avait entre les mains. On a alors entendu un «sploch» sonore.

J'ai hésité entre le rire et l'engueulade. Thibault avait fait une bonne parade, mais le gant avait disparu.

*Mars 1925*

Ce serait ce soir. Je me demandais encore s'il s'agissait de l'effet du chapeau. Louison en était persuadée, j'étais plus dubitative. Ma mère avait soupiré en me l'annonçant, je n'avais pas saisi exactement pourquoi. Louison m'aida à me coiffer et m'habiller. La robe était jolie, un vert d'eau irisé de quelques pierres et une dentelle ajourée qui descendait sur les épaules. Auguste avait dit qu'à Lyon toutes les femmes portaient désormais des coupes courtes. Il fut donc décidé de me couper les cheveux. Louison avait fait quelques boucles. Ma chevelure soudain épaisse fut savamment maîtrisée et lorsque je fus prête, ma mère, sur le pas de la porte de ma chambre, eut un «oh» de surprise en portant sa main à la bouche.

Elle vint à moi. Je n'osai bouger. Je ne m'étais pas encore vue. Elle me contempla longuement, passant sa main sur le tissu, caressant mon avant-bras nu.

– Tu es...

Elle se reprit.

– Il faut un bracelet. Louison, allez chercher ma boîte à bijoux, je vous prie.

Louison sortie, elle saisit mes mains. Son visage était si proche du mien que je pouvais sentir l'odeur de sa peau poudrée.

– Tu es très en beauté, ma fille.

UNE MAISON JAUNE

Sa voix était douce et fine. Ses doigts serrèrent les miens. Un éclair d'effroi traversa ses prunelles quand elle dit à Louison :

– Pas de rouge à lèvres. Léonie a déjà l'air suffisamment... Pas de rouge à lèvres, Louison.

Elle était partie quand je glissai à mon poignet le lourd bracelet en argent que ma mère m'avait prêté. C'était le cadeau de sa tante pour ses dix-huit ans. J'avais très peur de le perdre, mais maman avait insisté.

Louison m'amena le grand miroir en pied de la chambre de mes parents. Je levai les yeux doucement. Il y avait une femme en robe vert d'eau et talons qui me regardait.

*Début mars 1993*

Je n'en avais parlé à personne. Pas même à Thibault. Sans savoir d'où ils venaient, sans savoir si je les avais tous trouvés, il n'était pas question de partager ma découverte. Maman était sortie, je pouvais donc sans crainte étaler mes trouvailles sur mon lit. Certains étaient jaunis, d'autres non. Certains avaient des phrases, d'autres des mots, parfois un dessin. Il y en avait bien une quinzaine. J'en avais déchiré un ou deux. Les premiers, quand j'avais extrait mon gant. Maman avait refusé de m'en racheter une paire, quand elle avait appris que j'en avais balancé un à la tête de Thibault.

J'avais dû me résoudre à partir en chasse dans la buanderie poussiéreuse en me disant que j'aurais mieux fait de lui mentir plutôt que de lui dire pourquoi il avait disparu, ce fichu machin. Elle m'avait tendu une lampe de poche devant mes récriminations. Cela n'appelait aucun commentaire. J'avais le choix : continuer à avoir froid à la main gauche ou aller jouer à l'exploratrice.

Pour un gant, un misérable gant. Tricoté par Mamé. Avec amour. Dans les teintes que tu avais choisies. Litanie de culpabilisation. Elle avait utilisé l'arme du silence après l'effusion de mots. J'avais cédé. Pris la lampe de poche et attaqué les recoins. La pièce était grande et biscornue. Et sale. Toiles d'araignées, armoire de guingois. On l'avait nommée buanderie parce que s'y trouvaient un fil à linge, une machine à laver et un vieux lavoir, mais c'était plutôt une brocante, tant dans les coins s'accumulaient meubles décrépis, tabourets à trois pattes et vieux cageots. Tiens, on pourrait s'en servir pour ramasser les abricots du jardin quand ce serait la saison. Je mis un moment pour trouver le gant. Il était chiné gris et se noyait donc à merveille dans le fouillis débordant.

En recalculant la trajectoire et le lieu où se trouvait Thibault lors de l'impact, j'avais circonscrit la zone de recherche. Vint ensuite le temps de soulever un à un les objets poussiéreux, avec la crainte que ne surgisse on ne sait quel animal. Je n'étais pas peureuse, mais

## UNE MAISON JAUNE

je savais que des vipères avaient été trouvées dans le coin et ça ne m'enchantait pas beaucoup de soulever ce barda.

Quand j'eus déplacé de vieux cartons ramollis par l'humidité et ce qui devait être une table de nuit que je reviendrais chercher avec d'autres bras, je découvris un muret qui donnait juste au-dessous d'un soupirail envahi par des herbes. Ma moufle s'était glissée dans un interstice. Je l'en retirais et vis dépasser un petit bout de papier vieilli. Dans une belle écriture ronde était inscrit: 14 mars.

*14 mars 1958*

C'était sans doute la dernière fois. J'aurais seize ans demain. Lundi, la manufacture. Maman avait dit qu'on allait faire une fête. Et je pourrais sortir. Découvrir les autres étages et l'enveloppe de cet intérieur que je connaissais trop bien. Avant tout cela, j'espérais la musique. Parfois le vendredi, le concert était absent. Ce ne pouvait pas être le cas aujourd'hui. Je n'avais pas dit au revoir à ce moment. Il fallait qu'il ait lieu.

Ma mère avait parlé de revenir plus tôt. Elle avait dit qu'elle devait se rendre à dix kilomètres de là, à la gare des lignes internationales de la ville voisine, pour faire croire que j'en venais. Il fallait se méfier des commérages. Mais comme, pour y aller, mes

parents avaient prévu d'emprunter la voiture des Cescaretti, les amis de notre village qui ne travaillaient plus à l'usine parce qu'ils avaient réussi, eux, elle n'aurait pas le temps de repasser à la maison.

Ce fut un soulagement. La voie était libre. Je n'attendais pas la musique. Je la devançais. J'allais la faire venir. En m'asseyant sur la dernière marche dans le silence. L'attente mit à mal ma patience. Je m'endormis.

*14 mars 1925*

La tête m'en tournait encore. Lisbeth qui me prend par le bras, les bulles qui me montent au cerveau. Des jeunes gens élégants me saluant. Des femmes en grande toilette. Je me tords un peu les chevilles, peu rompue que je suis au port des talons. Mon père me présente. Je me sens rougir. Il dit «Vous connaissez ma charmante fille?» Je n'écoute pas la suite. Il avait dit «charmante». Lisbeth m'entraîne de pièce en pièce. La demeure a l'air si vaste. Flottent des odeurs de parfums capiteux, de tabac. Bruissements de conversations, de taffetas et de rires se faufilant sur la musique. J'y suis. J'en suis. Auguste approche son visage tout près du mien pour me glisser un compliment. Il est arrivé en voiture. Il a fait forte impression. Je crois même que Lisbeth a oublié qu'il avait des petits pieds.

## UNE MAISON JAUNE

La messe se poursuit. Je feuillette mon missel pour retrouver où nous en sommes. Je n'y suis pas. Je suis encore hier. J'ai gardé discrètement le bracelet en argent sous l'ample manche de mon manteau. Vestige de mon entrée dans le monde. Preuve de ma nouvelle vie.

*14 mars 1958*

Deux yeux noirs me regardent. Je sursaute. Elle me parle. Je ne saisis rien de ce qu'elle me dit. Je me glace. J'ai compris. Je vais repartir en Italie. Maman va être folle de chagrin. Papa va être terriblement déçu. Il va hocher la tête. Je suis sortie de l'appartement. J'ai désobéi. Je pleure. Je ne veux pas pleurer, mais les larmes filent toutes seules. J'ai été trop gourmande. Je voulais mieux entendre la musique. Je n'aurais jamais dû me mettre au sommet de l'escalier. Je n'aurais jamais dû. Je me suis endormie. Je ne l'ai pas entendue arriver. Elle va me chasser. Appeler la police. Je récite mentalement un «Ave Maria» à toute vitesse. Je voudrais lui parler. Je n'y arrive pas. Tétanisée, paralysée.

D'un filet de voix que je ne reconnais pas, je demande pardon. Je regrette. Je suis désolée. Je regarde les deux yeux noirs. Je la supplie. Les yeux ne comprennent pas. J'arrête de respirer. J'entends mes sanglots qui dégoulinent dans l'escalier. Elle parle encore. Je ne comprends rien. Mon cœur va exploser dans ma poitrine.

Elle se recule un peu, descend deux marches. Elle redit les mêmes mots incompris. Sa voix est douce. Les yeux ont un visage. Elle s'arrête. Elle répète encore plus calmement une litanie qui m'échappe. Je pleure toujours. Malgré moi. En silence. Je joins les mains en signe de prière. Je m'excuse, je regrette encore. Elle recule jusqu'au palier. Peut-être va-t-elle s'en aller. Disparaître. Alors je promets, je ne désobéirai plus. Jamais. Je ne bouge pas. Elle va partir et m'oublier. Un espoir fou. Un soulagement. Cette scène n'aurait pas eu lieu.

Alors que je supplie son départ, les yeux qui me fixaient ayant pris corps dans cette grande femme, il y a ce geste. Suspendu au-dessus des marches. Je vois les doigts, ces doigts de musicienne qui m'ont fait tant rêver dans cet escalier. Ces doigts qui ont égrené des notes, envolé ma solitude. Je suis le mouvement des yeux: elle ouvre la paume, déroule les doigts et me tend la main.

*15 mars 1993*

J'y étais retournée quelques fois. J'en avais trouvé d'autres. Après les gelées du début du mois, la clémence de ce début de printemps m'avait permis de poursuivre l'exploration. J'avais prétendu vouloir inventorier les meubles rangés à la buanderie pour avoir la paix. Maman avait bien trop horreur des

## UNE MAISON JAUNE

araignées pour vouloir m'y suivre. C'était d'ailleurs peut-être là la vraie raison de la délégation de la lessive.

Certains meubles étaient toutefois trop lourds pour que je puisse les déplacer seule. Il me faudrait de l'aide. Papa ou Thibault. Mais en l'état, ni l'un ni l'autre ne comprendraient. Quand j'en saurais plus. Enfin, si un jour j'en savais plus. Les petits papiers trouvés avaient été rangés dans mon agenda. Ce gardeur de temps, je le traînais partout avec moi et il me servait aussi bien à noter les devoirs et les cours que des tas d'autres choses. Un peu copine de substitution. Depuis que ma meilleure amie avait changé de ville et m'avait déménagée par la même occasion de sa vie, cet agenda était mon *sparring-partner*. Je m'y laissais des mots qui me répondaient en cas d'angoisse fatidique ou d'ennui maternel majeur.

Depuis deux semaines, d'autres mots que les miens me parlaient. Ils avaient dû traverser quelques décennies compte tenu de l'écriture bien ronde qui me faisait penser à celle de Mamé. Je me demandais comment ils avaient atterri là. Ils n'avaient aucun lien les uns avec les autres. Un seul était daté, mais sans que l'année soit notée. Certains représentaient des croquis de morceaux de la maison. Un bout de perron, une fenêtre du premier. Je m'en étais rendu compte par hasard, un jour en rentrant des cours et en levant le nez avant d'entrer. J'avais reconnu la

sculpture florale du balcon au-dessus de l'entrée. Ne restait plus qu'à retrouver tous les morceaux. Et leur propriétaire.

*15 mars 1958*

Malgré l'heure très tardive, le sommeil avait déserté. J'aurais pourtant dû m'endormir comme une masse tant les émotions de la journée avaient été fortes. Rien à faire. Je me suis alors revue assise sur l'extrême bord d'un petit canapé tout tordu. Au début, je n'avais pas osé regarder autour de moi. Ne pensant pas avoir le choix, je l'avais suivie. Certaine que ces marches descendues le seraient définitivement. Deux étages plus bas, une porte donnant sur ce fatal escalier franchie, elle m'avait fait signe de m'asseoir et je m'étais retrouvée inconfortablement posée à la pointe d'un sofa vert foncé. Immobile, silencieuse, en larmes encore. Le plus possiblement évanescente. Je fixais avec insistance le tapis qui devait être là depuis longtemps, certains oiseaux étant presque effacés.

Elle m'a fait signe de rester là. Même sans cela, jamais je n'aurais osé bouger. Elle est sortie. Quand j'ai entendu les pas s'éloigner, j'ai attendu. Puis j'ai quand même lorgné sur ce qui m'entourait sans bouger. C'était vaste. De nombreux meubles. Comme dans les grandes villas italiennes où maman m'avait

## UNE MAISON JAUNE

emmenée quand elle faisait des ménages. Cela ne ressemblait en rien à l'appartement du dessus. Les plafonds étaient très hauts. Par les larges fenêtres, de grands arbres et un beau parc. C'était étrange de découvrir cet espace si souvent guetté, depuis une autre perspective. L'orientation était différente. En haut, il n'y avait pas de fenêtre de ce côté-là. J'avais l'impression d'être dans le salon d'un château. Dont j'habitais depuis des mois la tour maudite. J'ai entendu du bruit. J'ai recommencé à étudier les oiseaux flétris au sol. Elle allait revenir. Mes parents allaient arriver. De prisonnière, je deviendrais déportée. Il aurait suffi d'un jour. C'était celui de trop.

J'ai entendu le bruit du moteur. J'ai entendu la porte de la voiture qui claque. Celle de la maison qui s'ouvre. J'ai entendu leurs pas dans l'escalier. Chaque marche de plus cognait dans mon cœur. Dans un instant qui dura mille ans, ils seraient là. Et puis, je l'ai entendue sortir sur le palier. Elle a refermé la porte. Avant d'entendre leurs voix, j'ai fermé les yeux. Dans une seconde, tout serait fini.

Les voix se sont tues. Mon sort scellé. Je les ai entendus se rapprocher des volatiles fanés du salon. Il fallut au moins avoir le courage d'ouvrir les yeux. Je l'eus. Les larmes de ma mère ont arrêté les battements dans ma poitrine. Elle a ouvert les bras :

– *Bambina mia.*

*1<sup>er</sup> avril 1925*

Léopold avait peint de nombreux poissons sur le papier journal que Louison lui avait donné. Cela n'était pas annonciateur d'une bonne journée. Il allait me poursuivre de manière ridicule. Louison avait ri. Le jardinier avait ri. Même le boucher qui était passé ce matin avait ri des blagues du «jeune Léopold». Convocation fut faite à mon frère. Posément, il lui avait été expliqué qu'il pouvait s'amuser avec le personnel s'il le souhaitait, quant à moi, il fallait désormais qu'il me respecte.

Aucun poisson n'affublait le dos de notre mère. Aucun poisson ne pouvait affubler une dame. Et dorénavant, je n'étais plus sa grande sœur mais, moi aussi, une femme du monde. La preuve, j'étais invitée à une soirée organisée par M. Chembignac dans trois semaines.

*15 avril 1993*

Vacances de Pâques. Il pleut. Avril particulièrement humide, ils ont dit. Je me morfonds. Thibault est allé à Paris. Il a dit qu'une ville sous la pluie, ce n'est pas trop gênant. Il rentre demain. J'ai donné un coup de main à la station. Ça m'a fait gagner de quoi aller au cinéma. On ira peut-être voir Indochine ou 1492 Christophe Colomb. Des films de l'an dernier, mais pour arriver jusqu'ici il leur faut du temps. Deux

## UNE MAISON JAUNE

endroits du monde. Deux récits épiques. Ça me changerait du quotidien. Maman a dit que dès qu'il ferait beau, on s'attaquerait au jardin. S'attaquer c'est bien le mot. Quelle jungle là-bas en bas! Tiens on pourrait presque y refaire Greystoke: Moi Jane, toi Tarzan, maman Cheeta...

Je me passionne pour le plafond. Je ferais mieux de faire semblant de travailler. J'ai une rédaction à rendre à la rentrée. Racontez vos vacances sur un mode sarcastique. Professeur qui se veut moderne. Nul. Et si on n'a pas eu de vacances?

*Mi-avril 1958*

Un mois déjà. Je mordille mon stylo. Un mois. Il a passé si vite. J'ai l'impression que ma vie d'avant est si loin. Il fait chaud. Chaleurs exceptionnelles, m'a-t-on dit. La fenêtre est ouverte. Un oiseau se pose sur le rebord. Je cesse tout mouvement. Si ce n'était que je ne le verrais plus, je fermerais bien les yeux pour savourer le moment. Je crois qu'il hésite à se mettre à chanter. J'aimerais bien l'encourager, mais il s'enfuirait.

– Pia, tu as terminé?

– Presque... ai-je dit en tournant la tête vers la voix.

Je retourne la tête vers la fenêtre pour voir si l'oiseau s'est envolé. Il a sauté sur l'immense et très noir piano à queue.

*18 avril 1993*

Nous discutons du film. J'étais un peu silencieuse. Je le suis toujours quand le cinéma m'a vraiment fait changer d'époque, de monde. Thibault était allé nous commander un coca. Je rêvassais debout.

Depuis le bar, il m'a fait signe, il avait oublié son porte-monnaie. Il m'a parlé, je n'ai pas vraiment entendu. Il m'a fait signe une seconde fois, je lui ai tendu ma besace distraitement. Jamais je n'aurais laissé qui que ce soit fouiller dans mon sac. Mais Thibault était l'exception qui confirme la règle. Il y avait un droit d'accès unique et privilégié. Ma marque de confiance. Il le savait. Comme il savait que, s'il n'y avait pas d'argent dans mon portefeuille aux couleurs de l'Union Jack, il y avait toujours un billet de secours dans mon agenda, coincé sous le rabat de la reliure.

Il était au courant, depuis qu'un jour nous nous étions retrouvés tous les trois avec mon père en panne d'essence sur une route de campagne sans le sou (paradoxe absolu pour un pompiste, avais-je décrété en tendant le billet de secours, ce qui avait été assez peu apprécié par mon père), il avait appris l'existence de mon trésor de guerre et son emplacement.

Il est revenu avec un coca et deux pailles. Il avait l'air un peu bizarre. Sa bizarrerie a ouvert une faille temporelle qui m'a fait réatterrir immédiatement en 1993.

UNE MAISON JAUNE

– Qu'est-ce qu'il y a? T'as vu un fantôme?

Il m'a tendu mon barda. J'ai vu qu'il hésitait. J'ai tendu le cou, affichant une mine interrogative complémentaire à mes mots. Il avait le coca, l'argent de secours avait été trouvé, il m'avait rendu mes affaires. Où donc était le problème?

Il a trituré sa paille.

– C'est quoi tous ces papiers dans ton agenda?

*21 avril 1925*

C'était ce soir. Je pourrais monter dans la Pic-Pic. Il l'avait dit. Lisbeth n'était même pas invitée. Pourtant à ma connaissance, quel que soit l'événement, Lisbeth était toujours invitée. Cela n'avait pas manqué de me surprendre. Un dîner, officiel, sans les Montverdil et leur fille. Lisbeth m'avait dit que ce devait être un dîner d'affaires. Cela me semblait impossible. Même si j'avais été admise à l'une ou l'autre soirée, jamais mon père n'aurait emmené de femme à un tel événement. Encore moins sa fille.

Je n'avais pas osé demander de quoi il retournait. J'avais juste vécu un long moment d'essayage. Ma mère avait finalement porté son choix sur l'une de ses anciennes robes noires et avait donné instruction à Louison de la raccourcir un peu et d'y ajouter un voile de dentelle sur la pointe de mes épaules.

Lors de l'essayage final, ma mère avait épinglé,

dans un soupir, le camée de sa grand-mère. Un bijou de famille. Peut-être le plus précieux. La valeur de ce camée avait ajouté à la solennité du dîner. La robe soulignait ma poitrine. Je ne pouvais ôter mes yeux réjouis de ce profil rebondi juste au-dessous de la broche. Ma mère observait ma silhouette de femme. Elle avait dit :

– Puisqu'il le faut.

J'étais perplexe. Ce dîner : fallait-il s'en réjouir ou le craindre ?

*21 avril 1958*

Comme tous les jours, j'étais dans le train pour aller « au tabac ». Ma mère assise à côté de moi. Défilait les champs, les montagnes au son du roulement du convoi. Le matin, malgré le wagon bondé, c'était toujours silencieux. On se tirait doucement du sommeil. Des visages fatigués, lointains. Faire en sorte de ne pas croiser d'autres yeux pour ne pas avoir à parler, encore moins à sourire. Cela m'allait. Je n'avais pas encore tout saisi du paysage.

La matinée était consacrée aux champs pour cueillir de grandes feuilles poisseuses. L'après-midi, nous rejoignons d'immenses hangars où nous piquions ces feuilles sur des liteaux que l'on pendait au plafond jusqu'à ce qu'elles soient sèches. Malgré les gants, les clous vous transperçaient les mains.

## UNE MAISON JAUNE

Oublier la douleur pour garder la cadence. Longues, interminables journées. Nous étions sales. Un seul point d'eau au bout du dernier bâtiment pour tenter de se laver les mains. Nous rentrerions crasseux. Les autres voyageurs, au retour, nous éviteraient soigneusement.

J'avais fait la connaissance d'une jeune Hongroise, Karola, arrivée deux ans auparavant comme réfugiée. Elle travaillait à côté de moi et même si la barrière de la langue nous empêchait de nous parler, nous avons pu échanger quelques informations grâce à une Italienne balbutiant quelques mots de hongrois.

Vendredi. Fin de la semaine. J'avais hâte. Demain il y avait cours de français. J'ai échangé un sourire avec Karola. Je me demandais ce qu'elle faisait de ses jours de congé. Demain, moi, je franchirais le palier. Comme tous les samedis. C'était encore un sentiment étrange. J'avais passé trop de temps au sommet de l'escalier. Être autorisée à descendre dans les étages révélait des sensations aussi fascinantes qu'angoissées issues des réminiscences de mois d'interdits.

J'avais appris, en écoutant à la porte de ma chambre, qu'elle avait demandé si je parlais français. Elle les avait aussi interrogés sur mon âge, mon statut. Elle avait omis les questions sur la durée de ma présence.

Quelques heures après m'avoir découverte et m'avoir remise à mes parents, elle était montée jusque tout en haut de sa maison. Ce qu'elle ne faisait

jamais. Elle avait frappé à la porte du petit appartement et, sans passer le seuil, avait demandé mon aide pour le jardin. Contre quelques cours de français.

La grande horloge au bout du hangar. Ici il n'y avait que le bruit du travail. À l'heure qu'il était, elle devait sûrement jouer.

Demain, à défaut du son du piano, j'aurais au moins la musique de ses mots.

*21 avril 1925*

La moustache de Monsieur Chembignac père. Une moustache grise et pointue qui gigotait au-dessus d'une immense bouche. En temps normal, j'aurais détaillé le sol et rougi, mais cette moustache était... si extravagante. J'avais même poussé ma témérité jusqu'à observer ses yeux pour mieux inscrire cette moustache dans son contexte. Il les avait rieurs et bonhommes, qui allaient de pair avec les longues pointes qui dépassaient de ses joues. Quand il a croisé mon regard, il s'est reculé un peu et a dit avec une grosse voix: «C'est donc la princesse?!» J'ai mis un instant à comprendre qu'il parlait de moi. Mes joues se sont enflammées et la tentation d'étudier mes pieds fut immense, mais retenue par les fréttements et petits sursauts gris qui accompagnèrent le rire.

– Eh bien mon fils!

UNE MAISON JAUNE

M. Chembignac père avait le rire imposant. Il mit une tape sur l'épaule d'Auguste qui sembla soudain aussi petit que ses pieds.

– Passons donc à table, nous ferons connaissance.

Une délégation composée d'Auguste, mes parents et moi-même suivit nos hôtes jusqu'à une grande salle à manger aux lourds rideaux de velours rouge.

Je priai un instant pour ne pas me retrouver trop près des bacchantes, de peur d'être incapable de les quitter des yeux. En m'asseyant autour de la table ovale, entre mes parents, je me souvins des conseils distillés par ma mère. Je me tins bien droite sur le bord de ma chaise, je repliai mes mains devant moi et adressai un sourire à l'interlocuteur qui me faisait face. Auguste me rendit mon sourire. La peur qui m'avait accompagnée jusque-là relâcha son étreinte.

Le repas fut sans grande surprise, il s'y parlait des cultures, du printemps, de technique. Les dames qui se faisaient face n'avaient fait que hocher la tête aux propos de leurs époux et Madame Chembignac avait discrètement donné des instructions pour que les plats se suivent à un rythme adéquat.

À l'heure du cigare, M. Chembignac père invita les hommes à passer au fumoir.

– Après les victuailles, place au travail.

Et ils disparurent derrière une porte en bois sculpté.

Nous suivîmes Madame Chembignac jusqu'à un salon bleu. Je fus invitée à prendre place sur une

causeuse très inconfortable. Elle proposa à ma mère un digestif. J'entendis sa voix pour la première fois. Perchée, légèrement nasillarde, l'inadéquation entre le son et l'image était flagrante. Une si petite voix pour une si grosse dame.

– C'est une très belle demeure que vous avez, dit ma mère de sa voix lente et douce.

– Hermeline, appelez-moi Hermeline, puisqu'il semble que...

– Elle n'aura seize ans que dans quelques mois, dit ma mère un peu trop rapidement.

Madame Hermeline Chembignac me toisa.

– C'est vrai qu'elle est encore bien jeune. Remarquez, je n'étais pas plus vieille qu'elle, dit-elle en se saisissant de son verre. Mais ce n'est, il est vrai, pas encore tout à fait d'actualité.

La discussion s'orienta sur les difficultés à recruter du personnel qualifié.

### *Fin avril 1958*

Elle s'appelait Alba. En italien cela veut dire aube. Je me demandais si elle le savait. Elle avait de longs cheveux noirs, qu'elle nouait la plupart du temps. Quand nous étions au jardin, je l'épiais à la dérobée. Une des premières phrases que j'avais apprise était :

– Comment t'appelles-tu? Moi, je m'appelle Alba.

UNE MAISON JAUNE

Elle avait acheté un dictionnaire français-italien. Le papier crissait lorsque l'on tournait les pages, c'est pour ça que je savais qu'il était neuf. J'y avais cherché quelques noms de fleurs et surtout comment lui dire que j'aimais travailler là.

J'avais trouvé «je plaie beaucoup». Je n'avais pas su le conjuguer, mais je crois qu'elle avait compris. Elle avait souri.

Nous taillions ce qui devait l'être, nettoisions les plates-bandes, plantions. Elle avait un potager, tout au fond. Invisible depuis la maison car caché par les arbres. Notamment par un grand pin.

Le soir, en rentrant du travail, je passais par le jardin. Je disais que j'allais vérifier mes cultures, mais je venais juste respirer le pin. Il sentait comme chez moi. Et je pouvais pleurer sans qu'on me voie.

*Début mai 1993*

– À trois, on soulève.

Rien ne bougea.

J'avais hésité à lui en parler. J'avais tenté d'éluder. Mais il n'était pas du genre à lâcher le morceau. Alors, en rentrant du cinéma, on s'était assis sur les marches du perron et je lui avais raconté mes découvertes. Il avait trouvé ça intéressant. Il avait fait des hypothèses. C'était sa spécialité les hypothèses. Moi, j'en étais encore à me familiariser avec les bouts de

papier, à les apprendre par cœur. Lui était déjà en train de dresser des plans de conquête. Je n'en étais qu'à l'apprivoisement de ce qui était pour lui déjà des indices.

On a décidé que, dès que nous aurions le temps, nous nous attaquerions à la buanderie. Je n'avais pas trop envie que ma mère s'en mêle, on avait donc dû attendre qu'elle s'absente une journée pour lancer les recherches.

On avait déjà soulevé une causeuse défoncée, déplacé deux tables et trois chaises. On était face à une immense armoire en bois. Elle était fermée à clé. Et la clé manquait à l'inventaire.

– On pourrait déjà essayer de la faire glisser, puisqu'on n'arrive pas à la lever. On verrait s'il y a quelque chose derrière.

Je fis une mine dubitative.

– On s'arc-boute tous les deux contre le mur et on la pousse avec les pieds.

Gymnastique vaine à mon avis. Bah, on pouvait toujours essayer.

On s'est calés l'un à côté de l'autre, nos dos ont pris appui contre le mur. Nous avons posé nos deux pieds sur le côté de l'armoire. Ainsi suspendus dans le vide, de toutes nos forces, nos baskets ont pressé la grosse masse de bois. Au moment où j'allais abandonner, l'armoire a fait un bond. Le mouvement du meuble nous a déstabilisés et nous sommes tombés

UNE MAISON JAUNE

l'un sur l'autre. J'ai senti les muscles de son torse sous ma tête. Je suis restée une seconde contre lui.

– Ça va? Tu ne t'es pas fait mal?

Je me suis redressée.

– Oui, oui, ça va.

J'ai épousseté mes vêtements.

– T'es sûre que ça va?

– Oui. On jette un œil? On n'a pas fait tout ça pour rien.

À l'arrière de l'armoire manquait un pan de bois.

### *Mi-mai 1925*

Maintenant, il venait même quand ce n'était pas le samedi. Louison avait dit qu'il demandait toujours où était Mademoiselle Léonie. J'avais rosi quand elle me l'avait appris. Lisbeth avait décrété que c'était là le signe de son intérêt me concernant. Cela n'avait aucun sens. C'était un Monsieur, je n'étais qu'une écolière.

J'avais discrètement cessé de natter mes cheveux qui avaient repoussé et remplacé ce trait d'enfance par un petit chignon. Au bruit de la voiture au bout du chemin, je détachais parfois à la hâte ma chevelure. Une fois où je passais en revue les plantations avec le jardinier, il m'avait fait un clin d'œil quand il m'avait aperçue relâchant ma coiffure. J'en avais été affreusement empruntée et les quelques fois qui

avaient suivi, je n'avais pas osé réitérer mon geste. J'avais bien essayé de repérer les heures de ses venues, sans succès. Il s'agissait surtout d'éviter qu'il me voie en uniforme scolaire. Lisbeth avait trouvé cette coquetterie bien stupide puisque, comme elle l'avait sarcastiquement dit, il n'ignorait pas que j'usais encore mes culottes sur les bancs de la connaissance.

Quelques jours après le dîner, Madame Hermeline était venue prendre le thé avec ma mère. J'avais été conviée à rejoindre ces dames dès mon retour. *Madame Hermeline* était la dénomination dont je devais en tout temps user à son égard. Elle l'avait fort clairement mentionné. Pour sa part, et ce depuis notre première rencontre, elle me donnait du «mon petit». Je trouvais cela quelque peu désagréable, spécialement lorsque l'appellation était accompagnée d'une attention appuyée envers ma poitrine. J'essayais dans ces circonstances de paraître digne, bien qu'il me semblât que quelque chose ne la satisfaisait pas.

Mes premières gorgées de thé à peine avalées, Madame Hermeline m'avait congédiée sur ce ton perché et hautain que je l'avais entendue utiliser à l'égard de son personnel.

J'avais cherché le regard de ma mère pour savoir si je devais obéir. Elle n'avait pas quitté la fenêtre des yeux. Peut-être n'avait-elle pas entendu? Respectant l'injonction, je reposai ma tasse de thé discrètement,

## UNE MAISON JAUNE

me levai, saluai en balbutiant et sortis. Ma mère n'avait pas détourné la tête.

Derrière la porte que je refermais consciencieusement, je pensai à Lisbeth. Je n'étais qu'une écolière, je venais d'en avoir un cinglant rappel.

*Mi-mai 1958*

J'avais commencé à raconter mes premiers pas en français avec Alba. Ma mère m'avait reprise bien vite. Mademoiselle Alba. J'avais voulu rétorquer qu'elle m'avait dit de l'appeler Alba, mais la manière sèche d'appuyer sur le mademoiselle m'avait freinée dans mon explication. Elle avait dit «Appelle-moi Alba». Elle n'avait pas dit Mademoiselle Alba, je l'avais bien compris même si mon français était débutant.

Il me sembla que ma mère goûtait peu mon contact privilégié avec notre propriétaire. J'avais ouvert la bouche afin d'expliquer quels nouveaux mots j'avais appris... et je fis le récit de mon fou rire avec Karola lorsque le contremaître avait failli tomber sur ses genoux. Les traits de ma mère se détendirent. Je me sentis triste. Mon père hocha la tête. Peut-être qu'à lui...

En coupant les carottes pour le dîner, je crus entendre quelques notes. Elle ne jouait jamais le soir. Je ne l'avais pas entendue depuis des semaines. J'arrêtai le mouvement de mon couteau pour pouvoir

entendre. Ma mère me demanda ce qu'il y avait. Je bredouillai un rien minuscule. Et soudain, je dis que j'avais promis de passer vérifier quelque chose au jardin. Sans laisser à ma mère le temps de me répondre, je filai pieds nus dans l'escalier.

Passé le palier et les premières marches, je crus m'être trompée. Il fallait pourtant bien que je descende jusque dehors, puisque c'était là que j'étais censée aller. Je passai donc devant la porte du salon au piano. Et la musique me saisit. Je ne bougeai plus, les notes m'attrapèrent, me ligotèrent, m'emmenèrent. La musique était de retour. Mais maintenant, je pouvais imaginer ses mains fines et blanches qui couraient sur les touches. Quand Alba tenait un crayon, elle le faisait avec tant de légèreté, caressait la feuille de volutes qui créaient des mots et à cet instant précis, créaient des notes. J'aurais tant voulu voir glisser ses doigts sur les touches du grand piano noir.

Le morceau était une complainte. Douce, triste. La porte était entrebâillée. Mes pieds nus se sont avancés sans bruit, la porte s'est entrouverte lorsque je l'ai frôlée, juste assez pour que mon regard se faufile. J'en tremblais.

Les lourds cheveux noirs d'Alba ondulaient en rythme le long de son dos.

UNE MAISON JAUNE

*Fin mai 1993*

Papa avait parlé d'aller camper. Maman m'avait dit que sa collègue avait des enfants à garder. Je n'avais pas encore eu le courage de les confronter à la collusion de mon emploi du temps pour l'été. Je n'avais cessé de répéter que ce n'était pas le moment de parler de cela. D'abord, il y avait la fin de l'année scolaire et les examens à passer.

Pour une fois, ils avaient eu la même réaction. Un soupir mi-satisfait de l'assiduité scolaire de leur fille, mi-exaspéré de ne pouvoir planifier mon été. Je n'avais pas envie de parler des grandes vacances. Thibault allait en Bretagne pour six semaines, pendant que moi, je resterais dans cet espace trop grand.

Des gabarits avaient été posés aux quatre coins du jardin, histoire que les riverains puissent se faire une idée de la future construction. Un monstre, à mon avis. J'examinai la maison. Elle avait encore fière allure, même si son crépi blanc était désormais gris et que par endroits les bords de grandes plaques s'étaient émiettés, laissant apparaître des pierres brutes. Le balcon au-dessus du perron tenait toujours la tête haute avec sa bordure sculptée, le marbre encadrait toujours les fenêtres. Je reculai pour saisir ce que deviendrait le parc quand le grand immeuble aurait englouti cette vieille demeure.

Je me demandais si le pin survivrait aux travaux.

Je traversai la rue pour saisir l'ensemble.

Certes, le nouveau bâtiment s'accorderait peut-être mieux à ce quartier chic. La maison avait un côté si désuet.

– C'est quand même bien dommage qu'ils la détruisent.

Ce sont les mots exacts que j'avais pensés. Je me retournai et aperçus une vieille dame, tirant un caddie dont un poireau dépassait.

– Oui, je trouve aussi.

Je lui fis un sourire.

– Ils ont bientôt détruit toutes les maisons du coin pour faire ces gros immeubles. Densifier, qu'ils disent. Mais quand même, celle-là je pensais. Enfin...

Je vis la vieille dame agiter ses courts cheveux blancs, résignée.

– Vous la trouvez jolie? C'est pour cela que vous l'examinez? Ou bien vous venez voir votre futur logement?

C'était une des premières fois que l'on me voyait. J'en fus toute déconcertée.

– Je l'habite avec ma mère jusqu'à ce qu'ils la détruisent. Et oui, c'est dommage, parce que je l'aime bien, cette maison.

J'appartenais au bon camp. La vieille dame me gratifia d'un grand sourire.

– Et ils ne savent même pas ce qu'ils vont détruire. Tant d'histoires...

UNE MAISON JAUNE

Je retins mon souffle. Cette vieille dame détenait peut-être la clé des petits papiers disséminés et des partitions trouvées dans l'armoire de la buanderie.

*Fin mai 1925*

Sur la table, un gros paquet. Louison me surveillait depuis ses fourneaux. Ils étaient désormais rares, mes moments dans la cuisine. Louison m'avait fait signe de la rejoindre, lorsqu'elle avait entendu mon retour de l'école. M. Chembignac avait laissé un colis. De la part de sa mère.

Ils me regardaient : le paquet et Louison.  
J'aurais voulu l'ouvrir loin de sa vue.

– Alors la demoiselle ? Tu l'ouvres, le cadeau de la Chembignac ?

Je voulus m'insurger pour Madame Hermeline. Mais à la place, je défis la ficelle.

Le papier se déplia et apparut un livre intitulé «Savoir vivre en France et savoir s'habiller».

*Fin mai 1933*

– Et tu ne lui as pas demandé ?

– J'allais pas lui sauter à la gorge quand ça faisait deux minutes que j'avais fait sa connaissance.

Thibault haussa les épaules.

– Moi, je lui aurais demandé. T'as pas osé, c'est tout.

– Moi, je ne suis pas une grosse rustre.

Oh! non, on allait se disputer juste avant le week-end de l'Ascension.

Je lui donnai une tape dans les côtes. Afin d'adoucir mes propos. Il passa la main dans sa tignasse châtain. Il n'avait pas trop envie de se disputer non plus.

– T'as peut-être raison, les vieilles dames, c'est sensible.

Il marqua une pause.

– Mais quand même...

Je lui lançai un regard qui demandait une amnistie.

– Et puis maintenant on fait comment? On sait même pas où elle habite, la vieille.

– Tu pourrais être un peu respectueux. Un, c'est une vieille dame charmante qui aime les poireaux.

Ce n'eut pas l'air de vouloir le faire changer d'avis,

– et deux, c'est notre unique source d'informations.

Dois-je te rappeler que jusqu'ici on n'a rien trouvé?

Thibault reprit :

– Ok, d'accord. Mais ta vieille dame-là, comment on la retrouve?

– Elle ne doit pas habiter trop loin. Elle était à pied et c'était jour de marché. Je suis sûre qu'elle doit avoir ses habitudes. Il suffit qu'on la guette et qu'on lui parle à son prochain passage.

– Et si jamais elle ne passe jamais par là et que c'était exceptionnel et que...

UNE MAISON JAUNE

– Arrête les hypothèses. D’abord, on essaie ma stratégie et puis, si elle ne marche pas, on avise.

Thibault acquiesça. On avait un plan. On pouvait se remettre à nos révisions.

*Début Juin 1958*

J’atteignis la mine du crayon. Ça n’avait pas bon goût, je fis une grimace. Alba eut un sourire.

– Pas envie de travailler?

Je me rassis bien droite sur ma chaise. Elle se donnait beaucoup de mal, je ne voulais pas qu’elle soit déçue par mon attitude. Je lorgnai par la fenêtre. Une semaine qu’il pleuvait et que nous n’avions pas pu aller au jardin; même au travail, nous ne quittions pas le hangar.

Le piano. Je scrutai le carnet posé au-dessus des touches. C’était la première fois qu’il était ouvert. De loin, on aurait dit des lignes de taches, montantes et descendantes.

Elle posa le livre qu’elle avait entre les mains, se leva, traversa la pièce en direction du piano. Mes sens furent en éveil, peut-être qu’elle allait se mettre à jouer.

Elle revint vers moi le cahier à la main.

– Tu connais la musique?

Je fis signe que non.

– Tu aimerais apprendre?

Je baissai les yeux, les joues en feu. Elle s'approcha un peu plus. Elle posa sa main sur la mienne.

– Pia, regarde-moi. Tu aimerais apprendre? Tu aimerais que je t'apprenne?

Sa main si blanche, si légère sur la mienne. Sur ma main de travailleuse des champs. J'aurais voulu la cacher, mais je ne pouvais retirer mes doigts de sous sa paume douce et chaude. Elle ne l'enleva pas tant que je n'eus pas relevé les yeux. Elle m'avait demandé si je voulais apprendre la musique. Je voulus lui dire que c'était impossible, que je ne saurais jamais.

– C'est un peu comme une langue. Il suffit de connaître l'alphabet des notes.

J'ai vu ses grands yeux noirs bienveillants qui me disaient que c'était possible.

J'ai dit oui. Sans m'en rendre compte. Alors, elle a fermé le cahier de français et a mis devant mes yeux les notes de musique. Et elle a commencé à m'expliquer.

*2 juin 1925*

Lisbeth retourna le gros livre.

Avant de lui demander son avis, je l'avais entièrement lu. Je lui fis un résumé, si tant est que le titre le nécessitait.

– Tu es bien certaine qu'il t'était destiné? Il n'était pas adressé à Madame Grandvieille?

UNE MAISON JAUNE

– Le paquet mentionnait bien Mademoiselle Léonie Grandvieille, Louison m'en est témoin.

– En as-tu parlé à ta mère?

– Je n'ai pas osé. Je craignais qu'elle le prenne mal. Qu'elle pense que Madame Hermeline m'ait offert ce livre parce qu'elle considérait que j'étais mal élevée.

Lisbeth fit la moue.

– Impossible. Tu es la jeune fille la plus respectueuse que je connaisse. Et, contrairement à toi, je connais beaucoup de jeunes filles.

Je ne sus si je devais retenir le compliment ou la remarque. Lisbeth poursuivit sans me laisser le temps de réfléchir.

– L'as-tu remerciée?

J'acquiesçai.

– Et le mot disait «Il vous sera certainement très utile à l'avenir»?

Je hochai la tête une seconde fois.

Lisbeth se saisit du livre, le fit tourner entre ses mains. «Savoir vivre» disait le titre.

Elle me fixa intensément.

– Il me semble qu'il y a de fortes probabilités pour que tu fasses bientôt partie de son monde.

Je plissais les sourcils d'incompréhension.

– Léonie, veux-tu bien voir ce qui se trame?

La persistance de mon incompréhension exaspéra Lisbeth.

– Tu ne crois pas que tu pourrais bien devenir la prochaine Madame Chembignac!

Mon incrédulité n'eut d'égal que le silence stupéfait qui envahit mon esprit.

*5 juin 1993*

J'avais proposé à ma mère de faire quelques courses au marché, espérant croiser «ma vieille dame» selon la terminologie que je lui avais attribuée.

Ma mère avait trouvé cette idée curieuse mais comme il s'agissait pour une fois de faire quelque chose de, selon ses mots, positif, elle me donna une liste d'aliments à acheter. Ça allait du miel de lavande au fromage vigneron en passant par le pain aux graines de lin. Des choses que l'on ne trouvait qu'au marché, auquel elle était toujours empêchée de se rendre de par ses horaires de travail.

Les petits caractères bien alignés m'agaçaient. Je n'avais plus quatre ans, il suffisait qu'elle me dise ce dont elle avait besoin. Jusqu'à ce que je réalise que cet énoncé trop précis m'obligerait à discuter avec les commerçants et me permettrait de flâner discrètement.

À la fin de la matinée, je sortis donc du lycée en courant pour filer au marché. Les premiers maraîchers remballaient. C'était une belle matinée, les ventes avaient été bonnes, il y avait plus de cageots vides que pleins le long des étals.

## UNE MAISON JAUNE

D'après mes déductions, la semaine précédente, ma vieille dame avait dû partir du marché vers midi, compte tenu de l'heure à laquelle elle était passée devant chez moi. Mais depuis vingt minutes que j'arpentais les allées, je ne l'avais pas vue. Elle était peut-être souffrante. Ou peut-être m'étais-je simplement trompée.

J'avais dit à Thibault, coincé en retenue, que je resterais devant la maison, mais j'avais finalement trouvé ça un peu ridicule et j'avais préféré tenter une rencontre fortuite. Le marché me sembla l'endroit tout trouvé, d'autant que c'était ma seule piste. Encore eût-il fallu qu'elle y soit.

Si cela ne fonctionnait pas, je ne dirais rien à Thibault, il aurait encore haussé les épaules en disant qu'il fallait toujours que je change les plans que l'on avait arrêtés. Et il aurait eu raison. Et je n'avais pas du tout envie qu'il ait raison.

J'allais rentrer en désespoir de cause, quand j'entendis :

– Et je mets quoi avec le poireau, Mademoiselle?

Je cherchai d'où venait la voix qui répondait à la question et je vis des cheveux blancs penchés au-dessus d'un chariot à commissions. Je m'approchai, fis mine de m'intéresser aux légumes et me retournai vers la vieille dame exactement au moment où elle allait partir.

– Bonjour! dis-je avec un grand sourire.

– Bonjour, répondit la veille dame poliment sans me voir.

Un peu dépitée, j'ajoutai précipitamment :

– Passez une bonne journée.

Alors elle me passa en revue.

– Oh, mais bonjour! Vous êtes la demoiselle de la maison qu'ils vont détruire, n'est-ce pas?

– Oui, répondis-je le sourire aux lèvres.

Il y eut un silence, je n'avais pas préparé mon texte au-delà de la rencontre. Je tentai un coup de poker.

– J'y vais justement, je peux peut-être vous aider à porter votre cabas si vous allez dans cette direction.

– Pour le cabas, ça ira, il roule. Mais si vous voulez faire le chemin avec moi, c'est volontiers.

*5 juin 1925*

Je considérai le linge suspendu. Les chemises, les pantalons, les culottes courtes de Léopold, mes bas, ceux de ma mère. C'était le troisième jour consécutif que je venais à la buanderie. Pas pour fuir les heures musicales, juste pour réfléchir.

J'avais tenté le fond du jardin, mais mon frère m'avait suivie. J'avais tenté le perron, mais mon père m'avait sévèrement rabrouée de traîner ainsi sur les marches de la demeure. Alors j'étais descendue dans cet endroit calme et frais où les odeurs de lessive accompagnaient mes pensées.

## UNE MAISON JAUNE

J'avais bien réfléchi à ce que Lisbeth avait dit. Aussi incroyable que cela put me paraître, une logique se dégageait des scènes étranges que j'avais récemment vécues. Je repensais à la remarque de ma mère concernant les changements à l'automne, les dépenses importantes dont j'avais entendu des bribes, la question de la disponibilité de la nièce et de la fille de Louison pour un événement à venir. Les passages répétés d'Auguste. Et la venue du notaire.

Tous ces éléments, qui m'avaient semblés curieux, mais que j'avais catalogués comme anodins, prenaient soudain un sens très différent. Mais se pouvait-il vraiment qu'un mariage, que mon mariage, se prépare sans que l'on m'en ait informée? Et l'école. Il me restait normalement encore un an jusqu'au brevet des collèges. Puis, quand j'avais parlé à ma mère de poursuivre mes études, mon père n'avait pas dit non. À moins qu'elle ne lui en ait pas parlé. J'effaçai cette possibilité de mon esprit.

Je glissai un petit papier dans sa cachette. J'y avais inscrit « Mariage? ».

*6 juin 1993*

– Elle dit que la maison a été construite dans les années vingt. Elle a dit aussi qu'elle était inhabitée depuis plusieurs années avant que ma mère et moi nous nous y installions.

Thibault attendait la suite.

– Elle a proposé que je passe prendre le thé et qu'elle me raconte.

– C'est tout?

– Ben le trajet n'était pas très long.

– Ouais.

– Je vais aller prendre le thé. Et elle me racontera.

– Ouais.

– T'avais qu'à lui demander toi, si ça ne te satisfait pas.

Thibault sentit une colère qu'il ne voulait pas subir pointer dans le ton de ma voix.

– Non, mais c'est bien quand même.

– T'es gonflé de commenter mes faits et gestes. J'aurais rien dû te dire. Mais pour qui tu te prends de me dire que c'est bien?

J'allais lui claquer la porte au nez. Il attrapa ma main au vol et me rapprocha de lui.

– Arrête. J'ai pas voulu dire ça.

Je n'avais pas l'intention de laisser ma colère retomber.

– Miss Charles... s'il te plaît, excuse-moi...

J'aimais bien quand il m'appelait comme ça. C'était un truc à nous. Une fois que je lui avais dit que Charlotte était un prénom ridicule lié à une petite fille qui faisait du gâteau dans une chanson pour les prépubères à loettes, il m'avait appelé Charles, mais j'avais décrété que j'étais pas un mec. Il y avait ajouté un miss, et c'était resté. Surtout pour les moments où il voulait m'amadouer.

UNE MAISON JAUNE

– S'il te plaît.

Je ne sus si c'était pour ne pas me voir fâchée ou pour continuer l'enquête avec moi. Sa proximité me fit lâcher un peu ma colère.

– On pourrait prétexter un exposé sur les maisons ou un truc comme ça. On irait lui rendre visite...

Il était vraiment très près de moi. Je sentais son odeur, un mélange de lessive et de déodorant parfumé. Le parfum était venu s'ajouter à l'effluve de l'adoucissant de notre enfance. Il me caressa le bras.

– Allez... On a commencé ensemble.

– T'es trop curieux.

C'était à la fois une constatation et un reproche. Il a serré doucement de sa grande main mon avant-bras.

– Peut-être, sûrement. Alors, on va le prendre, ce thé, avec ta vieille demoiselle.

J'ai acquiescé du bout des lèvres. Il m'a embrassée tendrement sur la joue en guise de remerciement. Quand ses lèvres ont frôlé mon visage, j'ai senti son souffle dans mes boucles. J'aurais bien aimé que cela dure encore un peu.

*15 juin 1958*

Je n'avais rien dit pour la musique. Je savais que ma mère n'aimait pas trop mes leçons de français. C'était revenu aux oreilles de Karola que ma mère ne voyait pas l'intérêt de savoir écrire le français pour

travailler au tabac. Karola, qui commençait à baragouiner un peu d'italien, m'avait fait comprendre que les mères n'aiment pas que leurs filles en sachent plus qu'elles. Je n'étais pas certaine que ce soit là la vraie raison. Quoi qu'il en soit, apprendre la musique... Jamais elle n'aurait pu comprendre.

J'avais demandé à Alba que cela reste entre nous. Elle avait été décontenancée de ma demande, mais avait accepté. «Ce sera notre petit secret» avait-elle dit. Sous mon matelas étaient cachées les partitions que j'étudiais malgré ma fatigue, dans le sommeil des autres.

Alba avait dit que j'apprenais très vite. C'était beaucoup plus facile que le français.

Après avoir compris le système, je commençais à lire des morceaux simples que je fredonnais lorsque j'étais certaine que l'on ne m'entendait pas. J'imaginai Alba qui déchiffrait les croches, les blanches, et faisait courir ses doigts graciles sur les touches du piano. Quand je saurais bien lire la musique, elle me montrerait comment jouer. C'était peut-être pour cela que j'apprenais si vite.

*15 juin 1993*

En cette fin de mardi après-midi, je me suis présentée à la porte d'un appartement au rez-de-chaussée d'un grand bâtiment moderne. J'avais dit à Thibault

## UNE MAISON JAUNE

que je lui promettais de l'emmener la fois suivante. D'une part, il n'avait pas officiellement été convié et d'autre part, je n'avais pas tellement envie de partager ce moment avec lui. Il allait me laisser six longues semaines dans la touffeur de cette ville pendant qu'il pourrait respirer l'air du large et vivre des moments incroyables. À lui de ressentir un peu ce que cela faisait d'être celui qui languit. Je me sentais un peu minable de cette mesquinerie, mais lui en voulais trop de partir et m'en voulais trop d'être jalouse de ses vacances.

J'ai lissé mes cheveux ou, plutôt, tenté de dompter une boucle que je sentais rebondir sur ma joue, malgré la queue de cheval dans laquelle j'avais essayé d'enfermer ma tignasse. En me tenant bien droite, j'appuyai sur la sonnette.

Il fut long avant qu'un bruit de pas n'arrive jusqu'à la porte. Lorsqu'elle s'ouvrit, «ma» vieille dame m'accueillit avec un sourire.

– L'interphone est en panne. Entrez donc. J'ai fait une tarte et j'étais en train de la sortir du four quand vous avez sonné.

Contrairement à ce que j'avais imaginé, je découvris un appartement moderne aux murs blancs sur lesquels seules quelques photos anciennes pouvaient indiquer l'âge de son occupante.

Dans un salon cosy, une méridienne aux pieds travaillés en tissu rouge côtoyait une petite table

flanquée de deux chaises de style. Un très beau jeu d'échecs y attendait les joueurs.

Elle vit que je détaillais les pièces.

– Vous savez jouer?

Je répondis que pas vraiment.

– Si l'on sait le déplacement des pièces, on sait jouer. Ensuite, il s'agit d'anticipation et de stratégie. Et de pratique. Si vous voulez, nous pourrions faire une partie à l'occasion.

Elle ajouta vite, réalisant qu'une jeune fille comme moi avait certainement mieux à faire.

– Si cela vous dit de revenir, bien sûr.

Je devais avoir l'air bien mal à l'aise dans ce mobilier. Au moment où elle allait m'inviter à m'asseoir, elle me proposa soudain de plutôt nous installer dans la cuisine.

– Comme cela je pourrai faire la chantilly que nous mettrons sur le gâteau. Si vous êtes d'accord?

Non seulement j'acquiesçai, mais je fus soulagée d'intégrer une pièce ouvrant en contre-bas sur un carré de gazon et dont la table avec sa nappe en plastique à carreaux m'était un décor plus familier.

Lorsque nous fûmes toutes deux attablées devant des tasses en verre dont les chaînettes de boules à thé dépassaient, elle leva deux yeux d'un bleu brillant et me dit :

– Que voulez-vous savoir jeune fille?

UNE MAISON JAUNE

*20 juin 1925*

Quinze jours avaient passé. Quinze jours à collectionner des indices. Il me semblait que tout venait confirmer cette étrange hypothèse que Lisbeth avait soulevée.

Ce soir avait lieu une grande réception dans notre parc. Je n'en avais appris la tenue que quelques jours auparavant quand j'avais entendu Louison récapituler la commande au boucher. La liste m'avait semblé si longue que je l'avais taquinée sur le nombre de bouches qu'elle avait à nourrir dans la maisonnée. Elle m'avait considérée, interloquée, et m'avait dit que lorsque l'on recevait plus de cinquante invités, même si c'était pour un buffet dans le parc, on n'allait pas leur servir des miettes tout de même. À mon air ahuri, elle avait compris que je n'étais pas au courant et m'avait donné les explications en sa possession.

Sur le moment, je m'étais demandée si le 20 juin était la date de mon mariage. Lisbeth avait ri de ma candeur. Elle m'avait rappelé que pour un tel événement, il fallait que les bans soient publiés. Et la seule publication récemment affichée au pilier public était l'union de la fille du maréchal ferrant.

Lisbeth avait reçu mon soulagement avec effarement.

– Et si ce n'est pas ton mariage, tu ne vois pas que cela pourrait te concerner tout de même?

Sa remarque se fracassa contre un mur d'incompréhension.

– J'ai entendu ma mère parler d'un cadeau...

Son petit jeu de devinettes me mit mal à l'aise.

– Pour M. Chembignac et...

Cette fois, je me sentis tout à fait ridicule de ne pas comprendre.

– Toi! dit-elle d'un air triomphal.

Je la dévisageai, interdite, incrédule.

Si ce que j'avais appris de Louison et de Lisbeth s'avérait exact, dans quelques heures je devrais être fiancée.

*21 juin 1958*

Le non avait été sans appel. Mon père faisait les cent pas dans la cuisine, ma mère pleurait silencieusement. J'essayai de les rassurer. Ce n'était pas grave. Ce serait pour l'an prochain. J'avais un travail, c'était cela qui importait.

– Il a dit qu'il fallait avoir travaillé un an. Si je quitte la place, il la donnera à une autre.

– Mais la Nonna...

– Tu l'embrasseras pour moi la Nonna. Tu lui expliqueras. Et puis je ferai des heures supplémentaires et avec l'argent que je vais gagner en plus, j'achèterai un appareil photo. On lui enverra des photographies à la Nonna.

UNE MAISON JAUNE

Je ne sais pas pourquoi cette idée avait surgi, mais elle eut l'air d'apaiser mes parents. Mon père cessa son va-et-vient et s'assit à la table.

– Pia a seize ans. Elle sait se débrouiller, se faire à manger. Elle a des amies au tabac et notre logeuse l'a prise sous son aile. Tout se passera bien.

Il avait pris sa grosse voix qui rassure.

Ma mère se moucha bruyamment.

– Après l'avoir laissée pendant des années là-bas pour venir travailler ici, voilà qu'on doit la laisser ici pour rendre visite à la famille là-bas. C'est absurde. Tout ça parce que le patron refuse de donner des vacances à ceux qui n'ont pas besogné une année entière. C'est injuste. Injuste, vraiment.

Elle avait raison. J'avais tellement hâte de rentrer au pays. J'avais hâte de parler français à Pietro, hâte de cuisiner avec la Nonna, hâte de monter sur le rocher au sommet du village et me coucher sur la pierre chaude d'où je pourrais entendre les femmes, les mobylettes. Et il faudrait patienter un an encore. J'avais raconté mon village à Alba et avec les mots était venu le mal du pays. Elle avait posé sa main sur mon épaule et avait dit qu'elle comprenait comme cela devait me manquer. Et le manque allait durer encore douze longs mois.

– Et puis comme ça je pourrai m'occuper des légumes du jardin. Je ferai des conserves. Alba, Mademoiselle Alba, m'a dit qu'il y avait plein de

bocaux vides à la cave. Vous me ramènerez des épices et de l'huile d'olive et on mangera tout l'hiver des petits plats délicieux.

Je te raconterai tous les ragots du travail et tu me raconteras tous les ragots du village. On en aura pour des soirées entières.

Ma mère a séché ses yeux embués. Elle a repoussé sa chaise, s'est levée, a contourné la table en formica et m'a serrée contre son ventre si fort, que j'en eus presque la respiration coupée.

Dans quelques jours, ils allaient partir pour trois semaines et j'allais retrouver la solitude que j'avais connue pendant des mois.

Dans le tablier de ma mère, ma larme non maîtrisée s'est faufilée.

*22 juin 1925*

Je n'entendis pas sœur Marie-Paule. Sa voix était lointaine. Ce ne fut qu'au troisième «Léonie» impétueux que je réalisai que c'était à moi qu'elle s'adressait.

– L'année scolaire n'est pas terminée Mademoiselle! Et quels que soient les évènements à venir, j'aimerais beaucoup que vous restiez concentrée sur ce qui se passe ici et maintenant. Je disais donc qu'en 1848...

Je trempai ma plume dans l'encrier pour reprendre le cours de mes notes. J'allais commencer à écrire

## UNE MAISON JAUNE

lorsque à nouveau le rubis serti de diamants à mon annulaire gauche étincela dans un reflet de soleil.

La bague s'était parfaitement accordée à la robe rouge que ma mère m'avait fait revêtir. Une robe très échancrée, chargée de pierreries brodées, qui dénudait mes bras et dont le lourd tissu venait se poser sur mes hanches. Quand je tournais, elle dévoilait mes jambes. Pour la première fois, j'avais du rouge à lèvres. Parfaitement dans le ton de la robe. Parfaitement dans le ton de ce bijou que j'avais reçu des mains d'Auguste Chembignac après le discours de mon père.

Toutes les personnes présentes avaient applaudi après qu'il avait annoncé sa grande fierté que sa fille ait accepté d'épouser Auguste et intègre, dans quelques mois, la noble famille Chembignac. Il avait avec emphase déclamé, la main sur le cœur, sa grande émotion de savoir que, désormais, les destins des deux industries les plus prospères de la région allaient ainsi s'allier et joindre leurs forces pour affronter les défis de l'avenir.

La tête me tournait encore lorsque Lisbeth m'avait glissé des félicitations sincères de manière officielle et un «je te l'avais dit» officieux à l'oreille. Avant qu'Auguste ne m'invite à danser, j'avais eu exactement le même geste que ma mère à l'autre bout du buffet, j'avais saisi une flûte de champagne et l'avais avalée d'une traite.

C'est en reposant nos verres que nous échangeâmes un long regard. Je crus lire dans ses yeux qu'elle était désolée. Pour la première fois, j'avais eu une conversation d'adulte à adulte avec ma mère. Je n'eus pas le temps de poursuivre cet instant, Auguste m'entraîna sur la piste et, en me serrant contre lui un peu trop étroitement, il me susurra à quel point il était heureux, car il avait longtemps craint que je n'accepte pas.

– Votre père avait raison, il vous connaît bien. J'ai hâte ma délicieuse, j'ai tellement hâte que vous soyez mienne.

*23 juin 1993*

J'allais appuyer sur la sonnette, lorsque Thibault retint ma main.

– Redis-moi ce que tu lui as dit.

Il avait l'air bien nerveux pour un grand gaillard d'un mètre quatre-vingts. J'ai vu qu'il se rongait un ongle.

– Nous préparons un travail sur le patrimoine bâti de la ville pour l'an prochain en géographie et nous aimerions en savoir un peu plus sur le quartier, qui, à ce que nous avons pu voir, a bien changé.

Thibault réajusta son sac à dos sur son épaule droite.

– Ok.

UNE MAISON JAUNE

– Elle est très gentille, tu verras. La dernière fois, elle m’a offert une part de tarte aux pommes vraiment délicieuse.

– Je devrais peut-être te laisser y aller sans moi...

– Tu te dégonfles?

– Non, c’est pas ça, c’est juste que...

– Tu te dégonfles.

– Pas du tout.

Il avait relevé la tête et, rageusement, il appuya sur la sonnette. Je ne sais pas s’il vit mon demi-sourire. Depuis toujours il marchait à la fierté. Après toutes ces années, cela restait toujours aussi facile de lui faire faire quelque chose : il suffisait de le mettre au défi.

Comme à ma première visite, elle avait fait une tarte. Comme à ma première visite, elle nous mit à l’aise en nous installant à la cuisine. Cette fois, elle proposa du coca. Thibault avait l’air heureux d’être là. Je me demandais si c’était notre petite conversation de devant la porte, mais il posa plein de questions. Et elle répondit de bonne grâce.

Nous apprîmes que le quartier comprenait encore, trente ans auparavant, une manufacture qui avait d’abord été déplacée dans la plaine et avait ensuite fermé il y a une dizaine d’années. Elle avait été remplacée par des immeubles d’habitation. La maison que j’habitais était représentative de celles de son enfance, du moins pour une certaine catégorie sociale.

Elle alla chercher quelques photos pour nous montrer les fastes des années passées.

On y reconnut « mon » logis, son perron imposant et le balcon qui le surplombait. Les arbres étaient bien plus petits qu'aujourd'hui, les alentours bien moins habités. La maison était posée au milieu de champs et l'on en devinait au loin d'autres semblables, élégantes, racées, triomphantes.

J'aurais bien voulu emmener ces photos pour mieux les étudier. Mais je n'osai pas lui poser la question. Dans la pile des clichés jaunis, je vis d'autres photos avec la maison en arrière-plan à différentes époques. Sur plusieurs d'entre elles, des gens en habits d'apparat.

Je me dis que la prochaine fois, je lui demanderais de qui il s'agissait.

*28 juin 1958*

La voiture était chargée. Les Cescaretti les emmèneraient jusqu'à la gare. Puis, ils prendraient le train. Dans une vingtaine d'heures, si toutes les correspondances s'enchaînaient, ils devraient arriver au village. En voyant leurs bagages je me demandais comment ils parviendraient à tout transporter.

Ma mère parlait fort et vite. Comme lorsqu'elle me quittait sur la place du village de mon enfance. Pour ne pas laisser trop de place au silence et à la tristesse. Pour chasser le chagrin.

UNE MAISON JAUNE

– Dans trois semaines, *bambina mia*. Tu n’auras même pas le temps de te rendre compte que nous sommes partis. Trois semaines, jamais nous n’avons été séparées si peu longtemps. Tu te rends compte, *bambina mia*.

Je hochai la tête, le cœur lourd.

– Karola peut venir te rendre visite si tu te sens trop seule. Et puis, les Cescaretti ont dit que tu pouvais aller les voir si tu avais besoin de quoi que ce soit. Tout va bien se passer.

Je ne savais pas qui elle voulait convaincre.

C’était la première fois que je restais seule. Ses mots qui étaient censés me rassurer commençaient à m’angoisser.

Mon père vint lui dire qu’il fallait y aller.

Elle me tint dans ses bras. Encore une fois. Un peu plus fort. Comme quand elle me laissait là-bas. Je connaissais trop bien la sensation de vide qui allait suivre.

La voiture a démarré, j’ai vu ses joues en larmes s’éloigner. Je n’ai pas pleuré avant d’être hors de sa vue.

Quand le bruit du moteur eut disparu, je me suis retournée pour rentrer.

Dans l’embrasure de la porte d’entrée, Alba m’observait.

– Viens, murmura-t-elle doucement.

*3 juillet 1925*

Je serrai la main de Soeur Marie-Paule. Elle la garda un instant dans la sienne.

– Je regrette de vous voir partir, Léonie. Une bonne élève comme vous. Vous auriez pu poursuivre vos études.

Sa voix était sincère. J'aurais voulu lui dire que l'on ne m'avait pas demandé mon avis. Mais je ne pouvais pas trahir mon père.

– Je vous souhaite beaucoup de bonheur, Mademoiselle. Revenez nous voir si vous en avez l'occasion. Nous vous accueillerons toujours avec plaisir.

Derrière elle, je vis Lisbeth les traits crispés. L'an prochain, Lucille la chipie prendrait ma place. Je crois que cela ne l'enchantait guère.

L'ambiance était lourde lorsque nous sortîmes de l'école communale pour jeunes filles.

La grille de la cour une dernière fois passée, Lisbeth me prit par la manche de mon tablier.

– Allez viens, ex-écolière, nous avons un mariage à préparer.

Elle avait, comme toujours, raison. Le 16 août prochain, j'allais devenir Madame Auguste Chembignac.

*4 juillet 1993*

Premier dimanche des vacances. Thibault était parti la veille. Il m'avait fait promettre de lui écrire.

UNE MAISON JAUNE

J'avais dit la même chose. Il avait juré. Serment d'ivrogne, avais-je pensé.

Comme tous les ans, il m'enverrait au mieux une carte postale, un gros «A plus» inscrit sous un Thib' inachevé.

Ma mère m'avait trouvé des enfants à garder. Mon père avait besoin de renfort à la station-service. S'il avait réussi à réparer le vélo retrouvé dans la cave de Mamé, peut-être pourrais-je rouler jusqu'à la rivière pour aller me tremper et pêcher.

Il avait été prévu que je fasse un échange linguistique avec une correspondante allemande. Elle avait attrapé une mononucléose et je me retrouvais donc avec neuf longues semaines devant moi.

J'ai décidé de ranger mes cahiers de l'année. En attrapant mon agenda, les petits papiers en sont tombés.

En les relisant, je me suis dit que peut-être ma vieille dame savait qui les avait écrits. J'avais presque deux mois pour avancer l'enquête. Et comme ça, au retour de Thibault, j'aurais moi aussi quelque chose à raconter.

*6 juillet 1958*

En ajustant mon petit chapeau, je le regardai trôner sur le sommet de ma tête. Il était rose pâle tout rond. Je saisis les gants assortis. C'était incroyablement élégant. J'hésitais. Toute la communauté me verrait. Ma mère aurait certainement droit à quelques

commentaires. Elle m'avait bien précisé qu'il était important que je n'oublie pas, à la fin de l'office, d'aller saluer Monsieur le Curé. Comme tous les dimanches. Il parlait un peu italien, car il avait quelque temps servi au Vatican, ce qui, pour ma mère, lui conférait un statut presque papal. Ne pas aller le saluer aurait été un affront à la hauteur d'une excommunication. L'absence de présence physique à la messe était, d'ailleurs, ce qui lui avait posé le plus de difficulté pendant mon séjour de recluse. Elle s'en était confessée au *Padre*, qui lui avait dit que Dieu suit chacune de ses brebis où qu'elle soit. J'avais donc pu rester cloîtrée avec la bénédiction pastorale.

Dans le tout petit miroir de la salle de bains, je réajustai, une fois de plus, ce bibi qui me donnait un air très femme. Elle me l'avait tendu à mon retour du service le dimanche précédent. Elle n'y allait pas, m'expliquant que mon Dieu l'avait oubliée et sa famille avec. Elle avait vu mon châle sans âge et mes gants rapiécés. J'avais tenté de les cacher, en vain.

Quand j'étais redescendue pour ma leçon de français et de musique, elle les avait posés à ce qui était devenu, depuis quelque temps, ma place. Elle avait dit de sa voix douce, qu'elle avait fait un peu de ménage et qu'elle ne se servait plus de cet ensemble.

J'avais tergiversé face au cadeau. Elle m'avait encouragé à essayer. Ma vieille robe bleu marine

## UNE MAISON JAUNE

avait soudain eut l'air moins sévère. Elle avait applaudi et m'avait dit de la suivre pour que je puisse me voir en pied dans le grand miroir sur la porte de son armoire.

C'était une vaste chambre dont la baie vitrée entrouverte donnait sur le balcon qui surplombait le perron. Je m'étais souvent demandée quelle était la pièce qui profitait de la terrasse au-dessus de l'entrée. C'était là qu'elle dormait.

Sur son grand lit, quelques tenues s'étaient étalées. J'avais eu un geste de recul quand elle avait proposé que je les essaie. Elle avait compris. Elle avait dit que nous envisagerions cela plus tard. Une jolie robe d'été à fleurs avait accroché mon regard. Les miennes de robes étaient noires, marine ou brunes et élimées ou raccommodées.

Elle avait dû s'apercevoir que la robe à fleurs me plaisait. L'avait prise et l'avait mise sur un fauteuil pourpre en velours. Elle avait dit que la robe attendrait que j'aie envie de l'essayer. En me contemplant dans le miroir avec ces gants et ce chapeau rose pâle, je vis que nous étions presque de la même taille. Alba était un tout petit peu plus grande mais elle portait des talons. Elle eut un sourire complice quand elle s'aperçut que je la fixais.

Je baissai les yeux hâtivement. Elle avait dit :

– Tu es très belle, Pia.

Je rajustai mon bibi dans le miroir de la salle de bains de mes mains gantées. En refermant la porte de l'appartement derrière moi, je me redis sur le même ton qu'elle avait utilisé une semaine auparavant :

– Tu es très belle, Pia.

Et je dévalais à toute vitesse l'escalier pour ne pas être en retard à la messe.

### *Début juillet 1925*

Madame Hermeline avait presque pris domicile chez nous. Pas un jour sans qu'elle vienne apporter quelque chose, inspecter l'avancée des travaux, donner des instructions à Louison. Ma mère soupirait en entendant son pas au bout de l'allée. Un petit pas sec et sonnante. Elle venait le plus souvent à pied, arguant qu'en ces grandes chaleurs la voiture était suffocante. Elle se promenait avec une ombrelle et n'avait de cesse de s'éponger le front d'un petit mouchoir brodé.

Nous tentions parfois de lui échapper aux premiers bruits indiquant son arrivée, mais c'était presque à chaque fois peine perdue tant elle avait des yeux partout et finissait systématiquement par retrouver la personne dont elle avait besoin.

Lisbeth s'amusait à l'imiter dès que son pas s'était éloigné.

– Mais zenfin, mes zenfants, il faut que ce plan de table soit prêt! Vous n'imaginez pas que nous n'ayons

## UNE MAISON JAUNE

pas zencore la certitude de la place que nous zoffri-  
rons zau maire. Vous ne savez donc pas quelles  
zhabitudes nous zavons dans le Grrrrrand Monde?

Et nous riions z'à gorges déployées. Même  
Louison s'esclaffait aux larmes. Et chaque jour, à des  
horaires qui ne devaient suivre que les pensées qui  
soudain la terrifiaient quant à un éventuel problème  
concernant le mariage de son fils unique, Madame  
Hermeline envahissait la propriété des Grandvieille  
pour soulager ses angoisses organisationnelles.

Mon père était ravi de ces préparatifs. Depuis mon  
soupirail, je l'avais entendu dire à ma mère que ce  
serait un grand moment pour la famille Grandvieille  
et par conséquent, s'il y avait un quelconque accroc  
lors de cette mémorable journée, il l'en tiendrait pour  
personnellement responsable. Ce serait la première  
grande réception d'une longue série, car sa fille allait  
enfin apprendre à tenir une maison et à recevoir. Il  
avait ajouté que c'était une bonne occasion pour ma  
mère de prendre exemple.

Depuis ce jour-là, les migraines de ma mère,  
d'occasionnelles, étaient devenues quotidiennes.  
Prétendument à cause de la chaleur de ce début  
d'été. Je pensais que c'était plutôt dû à la froideur de  
son mari et à la présence étouffante de ma future  
belle-mère.

Sur un petit papier, j'avais écrit: «Apprendre à  
Recevoir» et je l'avais regardé longtemps en me

demandant si, un jour, je me promènerais avec une ombrelle et un mouchoir brodé en donnant des ordres d'une voix suraiguë.

*8 juillet 1958*

La journée avait été longue. Comme nous étions peu nombreuses au tabac, le contremaître avait exigé que nous compensions le travail des absentes. Il s'était particulièrement adressé à moi en disant que, si ma mère n'était pas partie aussi longtemps, j'aurais pu rentrer plus tôt. J'avais ensuite dû attendre le train et quand, enfin, j'arrivai, transpirante, collante, exténuée, je n'avais en tête que l'idée d'un bain et d'une nuit de sommeil réparatrice. Même si l'air était si lourd dans le petit appartement sous le toit que je me réveillais plusieurs fois par nuit en nage.

J'allais atteindre le perron quand j'entendis un bruit dans le jardin. J'hésitai à aller voir, lorsqu'Alba surgit un plateau à la main.

– Oh, bonsoir Pia!

Je n'eus pas le temps de lui répondre.

– Je ne t'avais pas entendue rentrer. As-tu mangé? Viens te joindre à nous. Je reçois des amis musiciens pour quelques jours. Nous préparons un concert pour le mois prochain.

UNE MAISON JAUNE

Je lui souris faiblement, sur le point de la remercier et de lui dire que ce serait pour une autre fois, embarrassée de mon état de saleté.

– Prends un bain et rejoins-nous.

Je n'eus pas le temps de décliner son offre, elle avait déjà disparu.

Je me glissai dans l'eau à peine tiède, afin d'essayer de me rafraîchir quelque peu. Je me dis qu'au moins je n'aurais pas à cuisiner.

Je m'apprêtais à descendre quand, à la porte d'entrée, je vis un cintre suspendu. Je touchai l'étoffe de la robe qui y était accrochée. Je ne pris pas le temps de réfléchir.

Quand j'arrivai dans le jardin, Alba se leva et vint à ma rencontre.

À ses convives assis autour de la table, elle dit d'une voix chaleureuse alors que nous nous approchions :

– La jolie jeune fille en robe à fleurs que voici est mon amie Pia dont je vous parle depuis si longtemps.

Je n'entendis pas vraiment les noms des invités qu'elle me présentait, je voyais juste, dans la lumière des photophores, ses lèvres rouges bouger et les mots que mon cerveau tentait de traduire en italien pour s'assurer que je les avais tous bien compris.

*10 juillet 1958*

C'était le troisième soir que je les rejoignais à mon retour du travail. J'étais fatiguée de nuits trop courtes, mais cela n'avait pas d'importance. Je dormais dans le train et Karola me réveillait. Je lui avais dit qu'il faisait si chaud sous le toit que mes nuits étaient mauvaises. Je n'avais pas osé lui raconter les soirées en compagnie d'un violoncelliste, de deux violonistes et d'une flûtiste. Et d'Alba. Je craignais que cela ne revienne aux oreilles de ma mère. Les bruits couraient très vite dans les allées du hangar. Et même si je ne faisais rien de répréhensible, j'avais bien conscience que ce n'était pas mon monde.

Je ne comprenais pas tout des conversations. De temps à autre, ils parlaient plus lentement et tentaient de me traduire ce qui s'était dit. Violette, la flûtiste, avait joué à la Scala de Milan et parlait un peu italien. Les discussions concernaient musique, politique, opéra. Les femmes fumaient des cigarettes dans des tenues qui scintillaient dans la lumière des bougies. Depuis trois jours qu'ils étaient là, je ne les avais pas une seule fois vus de jour. Je partais si tôt que tout le monde dormait encore quand je quittais la grande demeure.

Ce troisième soir, avant de les rejoindre, j'avais préparé un tiramisù. Je ne voulais pas que l'on pense que je profitais de la situation. Ma mère avait toujours dit qu'il ne fallait pas être redevable.

## UNE MAISON JAUNE

Au moment de gagner le parc, j'avais découvert un tissu nonchalamment posé sur la rambarde au sommet de l'escalier. Une magnifique robe mauve. Légère, sans manches, assez longue. Elle avait l'air d'avant-guerre. Au toucher je reconnus de la soie. La robe de mariée de la Nonna était en soie. Aux pieds de cette tenue dont je ne pouvais détacher les yeux, il y avait une paire de sandalettes noire. À tout petits talons.

Je revins sur mes pas. Déposai le plat de dessert sur la table en formica. Saisis la robe, les chaussures. Elles n'avaient jamais été portées. Elles n'appartenaient pas à Alba, qui avait des pieds assez grands alors que je chaussais un petit trente-six.

Je chassai l'opprobre dont mes parents n'auraient pas manqué de me couvrir s'ils avaient été là et enfilai cette somptueuse toilette. Je sentis l'étoffe glisser sur mon ventre, mes hanches. Je ceignis mes chevilles des lanières de ces sandales neuves.

Un chuintement léger accompagna ma descente d'escalier. Mon tiramisù à la main, je quittai mon monde.

*12 juillet 1993*

Une semaine entre averses et soleil. Une semaine à ne pas pouvoir faire ce que je voulais. Les vacances s'annonçaient pourries. Des enfants braillards à

amuser dans le jardin, l'odeur de l'essence derrière un comptoir. Et Paul. Le fameux peintre dont ma mère m'avait parlé quand nous étions venues vivre dans la maison.

Il avait installé son atelier dans le grand espace du rez et avait fait son nid dans le lit de ma mère. Elle croyait que je n'en savais rien. Le matin, elle lui disait bonjour comme s'ils ne venaient pas de se quitter. Je l'entendais redescendre l'escalier pour rejoindre ses «appartements», selon l'expression toujours pompeuse de ma mère. Les marches craquaient. À minuit, quand il montait la rejoindre, à sept heures trente, quand il redescendait.

J'avais hésité à dire à ma mère de cesser cette mascarade. Mais, finalement, je trouvai que c'était une juste punition pour l'avoir laissé envahir mon espace.

Elle avait dit que c'était pour faire rentrer un peu d'argent. Que, comme ça, je pourrais avoir des patins à roulettes. Peut-être même avec des roues alignées, comme on commençait à en voir partout. Acheter ma tolérance avec des chaussures à roues. Je trouvais cela lamentable, mais si cela me permettait de fuir le berceau de ce nouvel amour, ce n'était peut-être pas un si mauvais calcul. Surtout que le vélo n'était toujours pas réparé. Je les laisserais cependant encore quelque temps jouer aux colocataires sous mon nez. Il n'y avait pas de raison.

## UNE MAISON JAUNE

Avec l'emploi du temps que mes parents m'avaient concocté, je n'avais pas encore trouvé un seul moment pour retourner voir ma vieille dame. Je me promis d'aller lui rendre visite dès mon premier jour de libre. Je l'avais aperçue aux abords de la propriété le jour du dernier marché. Elle m'avait vue courir après un bambin indiscipliné. J'aurais voulu lui parler pour lui expliquer pourquoi je n'étais pas encore venue.

Au petit signe qu'elle m'avait fait depuis le portail, je crois qu'elle avait compris que des monstres, miniatures en taille mais puissants en nuisance, avaient pris possession de mes vacances. Je lui avais crié «à bientôt» avant de devoir courser un garçonnet cul nu qui prenait la poudre d'escampette sur un tricycle à turbo.

Je décidai que j'irais la voir demain. Paul pourrait bien jeter un œil sur la marmaille pendant leur sieste. Qu'il me serve au moins à quelque chose celui-là.

*Mi-juillet 1925*

Alignées sur nos chaises en bois sous le grand arbre, dans la moiteur d'une après-midi plutôt propice à une sieste, nous nous languissions.

– Au suivant. C'est bien, très bien.

Elle agita le petit calepin qu'elle tenait entre ses mains gantées afin de se donner un peu d'air.

La clarinettiste salua et s'éloigna.

– Trop triste. Vraiment, pour un mariage...

Nous y avions pourtant cru. L'audition allait donc malheureusement se poursuivre.

Ni le quatuor à cordes, ni la flûtiste, ni la chorale, ni le jazz band recommandé par Auguste n'avaient eu gain de cause.

– Il faudrait quelque chose de plus... Plus. Enfin vous me comprenez, bien entendu.

Je ne comprenais pas et je crois que ma mère, assise de l'autre côté de Madame Hermeline, ne comprenait pas non plus.

– C'est si crucial l'animation musicale. Le centre, le cœur de l'événement. Faire battre les âmes à l'unisson des jeunes gens qui lient leurs vies.

Elle devenait lyrique et le fou rire me guetta. J'imaginai déjà Lisbeth reprenant la tirade quand je lui raconterais la scène. Au loin, Louison prit la pose en s'éventant avec son torchon. Je dus saisir mon mouchoir pour y pouffer.

– Vous vous enrhumiez?

Le ton était catastrophé. Une mariée avec un rhume sembla à cet instant un affront inconcevable à l'organisation du mariage de l'année.

Je répondis de derrière mon carré de tissu qu'il ne s'agissait que d'une poussière. Le soulagement de Madame Hermeline fut immense.

## UNE MAISON JAUNE

Les auditions reprirent. Je pensai à mon soupirail, à Lisbeth. Je me demandai soudain si ma vie ne serait désormais plus faite que de ces obligations que le grand monde créait pour les dames qui l'habitaient.

*15 juillet 1993*

Demain avait finalement été le surlendemain. J'avais décrété que j'avais droit à un jour de congé. Mon père avait été étonné, il n'avait pas pris conscience du temps que prenait le gardiennage d'enfants. Ma mère avait admis que j'étais en vacances et m'avait accordé une «pause». J'avais dormi jusqu'à dix heures et été réveillée par la chaleur du soleil sur mon lit. Cela m'apprendrait à ne pas tirer le rideau correctement pour avoir plus d'air pendant la nuit. J'avais ensuite décidé, avant de rendre visite à ma vieille dame, d'enfiler mon maillot de bain et d'aller me baigner à la rivière. Tant pis s'il fallait que je marche plus d'une heure pour rejoindre le bord de l'eau. Je ferais de l'auto-stop au retour. Même si c'était formellement interdit par mes géniteurs.

Quand je descendis les marches en pierre fraîche, mes nu-pieds à la main, je trouvai les lieux déserts. Appuyé contre le perron, il y avait un vieux vélo réparé. Accroché à l'antivol qui était autour du guidon, un mot. «Profite bien, ma puce!».

J'ajustai mon sac à dos, coinçai mes boucles dans ma casquette et enfourchai la bécane dans un sourire. C'était les vacances!

*16 juillet 1958*

Ils rentraient dans trois jours. Il ne restait que trois jours. Je m'en voulus immédiatement de l'avoir pensé ainsi. Je redoutais leur retour pourtant. Le poids de la culpabilité pesait sur mon secret qui n'en était pas encore un. Les musiciens repartaient aujourd'hui. Alba allait les rejoindre dans quelques jours pour une tournée de plusieurs semaines. Peut-être était-ce mieux ainsi. Peut-être cela éviterait-il à ma conscience d'être mal à l'aise. Ce serait une parenthèse enchantée. Il faudrait que je lui rende les robes. Et les chaussures. Tout redeviendrait comme avant.

– Pia! La cadence!

– Ah ces ritals, toujours en train de rêver...

Karola me fit un sourire et tira la langue au contre-maître dans son dos. Dans quelques jours, son frère arriverait de Hongrie. Il lui avait écrit son projet de la rejoindre. Elle était plus joyeuse au fur et à mesure que les jours passaient. À mon exact inverse.

Violette m'avait offert un cahier de partitions. Mozart. Elle avait dit que ce serait peut-être encore un peu difficile, mais qu'elle était certaine qu'à son prochain passage, je saurais la lire et peut-être même

UNE MAISON JAUNE

la jouer. Elle avait fait un clin d'œil à Alba. J'avais rougi. J'étudierais en son absence. Elle sera fière de moi quand elle reviendra.

Je repris mon travail sur un rythme de doubles croches.

*17 juillet 1993*

Trois jours auparavant, j'avais trouvé porte close. J'en étais restée pantoise. J'avais soudainement réalisé qu'il était possible que ma vieille dame puisse avoir d'autres activités que d'aller au marché et faire des tartes aux pommes en m'attendant. Je me trouvais ridicule d'avoir imaginé que je pouvais me pointer à n'importe quelle heure et qu'elle serait là à m'espérer. Ce qui m'embêtait le plus était de ne pas être certaine de mon prochain moment de libre. Et puis, j'étais partie de la rivière pour venir la voir. Si j'avais su, j'y serais restée. Maintenant, je n'avais plus le courage de pédaler dans l'autre sens pour y retourner.

J'étais finalement allée au centre commercial, écouter quelques CD au rayon disques et lorgner vers les vêtements en repérant mes futures acquisitions avec mon salaire à venir. J'étais même passée à la station-service pour embrasser mon père et lui soutirer une plaque de chocolat mangée à la va-vite pour éviter qu'elle ne fonde au creux de ma main. Des activités de vacances. Pas celles que j'aurais

voulues, à cause de l'absence d'une vieille dame.

En ce début d'après-midi, j'avais réussi à endormir la troupe (ils étaient de retour, un jour de liberté ayant été jugé par ma mère comme suffisant). En refermant la porte du dortoir improvisé, je passai voir Paul.

– Je peux m'absenter un moment?

– Euh?

– Les enfants dorment et en principe ils ne bougent pas pendant au moins deux heures...

– Euh...

– Je laisse l'interphone là et je reviens dans une heure et demie.

Il eut l'air dubitatif. J'abattis une dernière carte.

– Maman m'a dit que tu serais sûrement d'accord...

Il dut se dire que son acceptation lui permettrait peut-être de m'amadouer et, par ricochet, de cesser ses allées et venues nocturnes, me décocha un sourire et me dit :

– Si c'est pour une heure et demie...

Cela avait fonctionné. Je filai vers ma vieille dame sans demander mon reste.

*18 juillet 1958*

Je me précipitai hors du train au moment où il se mettait en branle pour repartir. Je m'étais endormie et j'avais failli manquer mon arrêt. Les quelques

## UNE MAISON JAUNE

voyageurs se trouvant sur le quai eurent l'air stupéfait de me voir descendre d'un convoi en mouvement.

– Faut pas faire ça la demoiselle, c'est dangereux!

Je rougis à la réprimande du chef de gare et murmurai à toute vitesse une excuse en italien en m'éloignant tête basse. Je sentis de la désapprobation dans mon dos. Ma culpabilité en fut décuplée. Je marchai vite jusqu'à la maison. Je voulais vérifier que tout était en ordre. Mes parents arrivaient demain dans la journée et je voulais qu'ils trouvent l'appartement en parfait état. La veille, j'avais passé ma soirée à ranger et récurer les carreaux de la salle de bains et de la cuisine. J'avais fait quelques courses, étais allée ramasser quelques légumes. Ne restait qu'à leur laisser un petit mot et à rendre les tenues à Alba. J'espérai qu'elle ne le prendrait pas mal, qu'elle comprendrait.

Mon décrassage effectué, j'enfilai la robe à fleurs. Je me dis que celle-là, j'oserais sûrement la garder. Je me saisis des chaussures et de la belle robe mauve. Le tissu glissa sur ma paume. Je le respirai une dernière fois. J'avais lavé et repassé avec minutie cette robe trop belle. Je pouvais voir la lumière s'iriser dans ses plis.

Me revinrent la soirée, les rires, un autre monde. J'aurais tant aimé raconter cela à ma mère. Mais elle n'en saurait jamais rien.

*17 juillet 1993*

Elle fut heureuse de me voir. Nous nous installâmes sur le balcon, dans l'odeur du gazon fraîchement coupé. Elle n'avait pas fait de tarte et j'en fus presque déçue. À la place, elle m'amena de la glace à la fraise faite maison. Ma déception s'envola quand je sentis le goût sucré fondre sur ma langue. Ma vieille dame s'amusa de ma moue réjouie.

– C'est bon, n'est-ce pas?

– Ça vaut votre gâteau aux pommes et je ne pensais pas que c'était possible!

– La prochaine fois, je vous ferai goûter ma confiture à la banane, je pense que vous devriez aimer...

J'en salivais d'avance. Son air enjoué me dit que ce devait être un délice.

Dans cette complicité gourmande, j'eus envie de lui parler des petits papiers.

– Savez-vous qui a vécu dans la maison avant moi?

– Pourquoi cette question?

– J'ai trouvé des ...

Elle leva un sourcil, attentive à la suite.

– Des partitions à la cave et je me demandais si vous saviez à qui elles avaient appartenu.

Un voile dans ses yeux.

– Il y a eu une musicienne. C'était il y a longtemps. Une pianiste.

Ennuyée d'avoir vu son visage se fermer ainsi, je posai une autre question.

UNE MAISON JAUNE

– Et plus récemment?

– Je ne suis pas certaine des derniers habitants car, quand je suis revenue il y a trois ans, la maison était déjà inhabitée. Mais je crois qu'un couple d'Italiens y a vécu pendant de nombreuses années. Ils habitaient le petit appartement du haut.

Elle vit ma consternation. Je n'avais pas une seconde imaginé qu'elle puisse avoir vécu ailleurs qu'ici. Et je ne savais pas qu'il y avait un appartement tout en haut de ma maison.

*18 juillet 1958*

Je l'avais trouvée faisant ses bagages. Quand elle m'avait vue avec la robe entre les mains, elle s'en était saisie.

– Ils rentrent demain?

J'avais fait signe que oui.

Elle me fit un sourire. Ajusta la robe sur un cintre qu'elle glissa à l'extrémité de son armoire ouverte.

– Je la mets là. Et les chaussures à ses pieds. Elle est à toi, tu peux venir la voir, la chercher, la mettre quand tu veux.

Je ne répondis pas.

– Quand tu veux, Pia.

– Merci, fit une fine voix embuée que je ne me connaissais pas.

– Et maintenant, allons profiter dignement de notre dernière soirée.

J'aurais voulu lui dire non, mais elle ne m'en laissa pas le temps, saisit mon bras et m'emmena vers le jardin.

– Reste là un instant...

Quand elle revint, elle avait un bout de fromage, de la viande froide, une bouteille de *Spumante* et deux coupes à la main. Le bouchon sauta et sous les étoiles nous trinquâmes à l'avenir. Au passé.

*25 juillet 1925*

Ne restaient que trois semaines. Les préparatifs allaient bon train. Mon futur époux, comme le nommait Madame Hermeline (comme pour s'assurer que je ne l'oublie pas, prétendait Lisbeth) arpentait le parc avec trois ouvriers. Je l'observais de la fenêtre du premier. Je me demandais ce qu'il faisait.

Nous ne l'avions pas beaucoup vu ces dernières semaines. Il semblait peu se préoccuper de l'organisation du mariage, laissant cela aux femmes, comme le décrétait mon futur beau-père à moustaches. Je le voyais faire de grands gestes, compter les pas, agiter les bras pour donner des instructions. Mon père, en retrait d'une dizaine de mètres, fumait un cigare et hochait la tête d'un air satisfait. Léopold jouait avec son ballon à quelques pas de là. Je lui demanderais de quoi il s'agissait. Depuis qu'il savait que j'allais me

UNE MAISON JAUNE

marier et partir de la maison pour rejoindre celle des Chembignac dans quelques semaines, il se montrait plus attentif envers moi. Je n'aurais su dire si c'était parce que j'étais l'héroïne de la fête à venir ou si ma présence, pourtant discrète, allait lui manquer.

Curieusement cependant, nous étions un peu plus proches et cette proximité nouvelle allait me permettre de lui soutirer des informations.

J'entrepris donc, quand les hommes eurent déserté le jardin et avant le débarquement quasi certain de Madame Hermeline, de m'approcher de mon jeune frère pour lui demander ce qu'Auguste était venu faire dans notre parc.

– Il a discuté de la future fabrique.

Je le dévisageai, étonnée, et attendis, les yeux interrogateurs, une information complémentaire.

– Il a dit que dès que le mariage serait terminé, on planterait un grand hangar pour en faire une usine d'emballage. La même que la famille Chembignac possède à Lyon. En plus moderne, bien entendu.

Dans la voix de Léopold, j'entendis les mots d'Auguste.

Le parc s'étendait à perte de vue, glissant vers les champs alentour. J'essayai d'imaginer un immense hangar plein de machines à vapeur modernes. De l'autre côté, il y avait déjà la manufacture de tabac. Pour le développement de l'industrie, comme disait mon père, c'était certainement une bonne chose.

Pour la vie quotidienne, je n'en fus pas certaine. Je fus soudain honteusement heureuse d'aller bientôt vivre dans la grande résidence des Chembignac.

*26 juillet 1958*

Une semaine. Une semaine que ma mère me parlait de la Nonna, me donnait des nouvelles de Pietro, me racontait le scandaleux remariage de la veuve Paola. Une semaine à essayer de me concentrer sur ses paroles, à essayer de ressentir le Sud, mon Sud. Une semaine à sentir l'absence d'Alba.

Je repensais à notre dernière soirée sous les étoiles. Je n'avais jamais bu de *Spumante*. Les bulles m'étaient vite montées à la tête. Nous avions ri en reparlant des musiciens que je n'avais jamais vus de jour. Elle m'avait dit que c'était bien mieux ainsi car, comme cela, je n'avais pas eu à subir les taches de rousseur asymétriques du violoniste et la barbe étrange du violoncelliste. Un orage nous avait surprises et nous avons dû rentrer à la hâte, laissant deux coupes et une bouteille prendre l'eau sur la table en fer du jardin. On entendait crépiter la pluie qui rebondissait sur le cristal et le métal. Le temps que nous emmenions la nourriture à l'intérieur, nous fûmes trempées. Sa robe blanche collait sur sa peau, je détournai la tête quand je m'aperçus que je pouvais voir ses sous-vêtements.

UNE MAISON JAUNE

– Oh là là. L'averse ne nous a pas ratées. Ne reste pas comme ça, tu vas attraper la mort. (La même expression que ma mère utilisait toujours, mais dans une autre langue).

– Déshabille-toi, nous allons faire un feu et mettre ces vêtements mouillés à sécher.

Je n'eus pas le temps de dire que j'allais monter me changer, elle avait déjà retiré sa robe et l'étalait sur une chaise tout en allant chercher les allumettes pour bouter le feu aux bûches oubliées dans la cheminée. Je ne m'étais jamais déshabillée devant personne. J'hésitai.

Depuis la cuisine, elle me cria qu'elle allait me chercher une serviette pour me sécher les cheveux.

Je pris une grande inspiration et me défis de ma robe, que j'étais consciencieusement sur une seconde chaise que je traînai à proximité de la cheminée.

Elle revint avec une serviette roulée autour de ses cheveux et me lança la seconde pour que je fasse de même. Elle s'accroupit pour allumer les bouts de bois partiellement consumés par un feu précédent.

Je nouai le tissu autour de mes cheveux mouillés et l'observai à la dérobée. Elle avait la peau si blanche, et son dos nu, juste barré par l'accroche en dentelle de son soutien-gorge, était fin. Au-dessus de son rein gauche trônait un grain de beauté. On aurait dit une petite virgule souriante. Elle dut sentir mon regard et se retourna. Les flammes commençaient à danser derrière elle. Elle avait l'air d'une vestale dévêtue.

Pendant quelques secondes qui me semblèrent infinies, elle ne dit rien. Elle me détailla à son tour. Curieusement, je ne bougeai pas. Curieusement, je ne rougis pas. Je ne baissai pas les yeux. Je laissai son regard courir sur ma peau.

Elle se redressa soudain et me dit qu'elle allait nous chercher des chandails pour nous éviter d'attraper froid. Je n'avais pas froid, il ne faisait pas froid. Et quand le lainage glissa sur sa peau, il ne recouvrit que le haut de ses cuisses charnues.

*30 juillet 1925*

– Elle portera celle de ma mère, qui a aussi été la mienne.

C'était sans appel. Madame Hermeline avait essayé d'imposer la sienne arguant que, par ce mariage, je deviendrais un peu sa fille et qu'elle n'en avait pas d'autre. Ma mère n'avait pas cédé. Je crois que c'était la première fois que je l'entendais ainsi s'imposer.

Quand la discussion était venue sur ce terrain après que fut abordée la question de l'argenterie et du trousseau, j'étais restée figée. Jamais je n'aurais pensé que ma mère puisse oser s'opposer à Madame Hermeline. Je craignis un instant qu'elle n'en réfère à son époux, qui en aurait parlé à mon père, qui n'aurait pas manqué de désavouer son épouse, mais Madame Hermeline admit le point de vue de

UNE MAISON JAUNE

ma mère. Au nom de la tradition. Et parce qu'effectivement, je n'étais pas, et ne serais jamais, de son sang.

Le dos bien droit, assise à l'extrémité de la causeuse, ma mère, rassérénée par cette victoire, déclara que Madame Hermeline avait certainement encore bien d'autres chats à fouetter et qu'elle ne voulait pas qu'elle se mette en retard. Lorsqu'elle sortit, peu habituée à de telles issues, elle s'éventa nerveusement et nous entendîmes ses petits pas secs traverser le long corridor avant de descendre, en soupirant d'exaspération, l'escalier du perron.

Quand nous fûmes certaines qu'elle avait bien quitté les lieux, ma mère me tendit la main.

– Allons essayer ta robe, belle promesse.

*30 juillet 1958*

– Ce doit être un garçon. Je suis certaine qu'elle a rencontré un garçon. Elle ne raconte rien, elle ne s'intéresse à rien de ce que je lui dis. Oh *Santa Maria*, on n'aurait jamais dû la laisser seule. J'espère qu'elle n'a pas fait de bêtises.

– Arrête un peu.

– Les Cescaretti m'ont dit qu'elle avait des gants et un chapeau rose à l'office. Où est-ce qu'elle a trouvé une chose pareille?

- Calme-toi.
- Elle va devenir comme la veuve Paola...
- Pia est une jeune fille raisonnable, ce n'est pas à cause d'une paire de gants...
- Roses!
- Je vais interroger Karola, elle saura Karola...

Je l'entendais tourner autour de la table en formica. Mon père essayait de la tranquilliser. Je n'avais pas envie d'expliquer. Je n'avais rien fait de mal. J'écoutai la pluie tombant sur le toit. Cela me ramena à ce soir-là. Me ramena à elle. Quand elle s'était mise au piano dans son chandail. J'avais épié les doigts qui couraient sur les touches, je pouvais fermer les yeux, quand je les rouvrais, elle était encore là. Ses cheveux humides en bataille sur ses épaules. La musique. La légèreté dans l'air.

Quand la nuit fut avancée, elle me dit d'aller me coucher. Elle devait finir ses bagages. Elle a caressé mes cheveux. Et sur ma pommette a déposé un baiser.

Au matin, quand je m'éveillai, elle était déjà partie. Sur ma joue, je sentais encore ses lèvres.

*31 juillet 1993*

Mon père avait proposé que nous allions passer un week-end prolongé à la mer.

J'avais sauté de joie à cette idée. Le mois de juillet avait été travailleur et le fait d'aller goûter à l'eau

## UNE MAISON JAUNE

salée serait l'apogée de mon été. Nous étions partis avant l'aube, pour essayer d'éviter le chassé-croisé entre juilletistes et aoûtistes. Cela avait bien fonctionné jusqu'à Lyon. Mais là, les bouchons avaient vaincu notre plan. Autour de nous, arrêtés sur l'autoroute, trop d'autres gens qui descendaient vers le sud. Des familles, des couples. Un parent seul avec son enfant. Comme mon père et moi.

La chaleur commençait à monter. Dans cette vieille voiture, pas de climatisation, des fenêtres grandes ouvertes d'où émanaient odeurs de bitume et de diesel. Mon père restait concentré.

Je repensais à l'appartement qu'il y avait en haut des escaliers. Je n'avais pas trouvé la clé pour y entrer. J'avais bien atteint le palier, toutefois la porte pour aller plus loin était close. J'avais guigné par le trou de la serrure. J'avais cru deviner une table avec des pieds en métal et des chaises. Cela avait l'air petit. J'avais demandé à ma mère si elle savait comment y accéder. Elle n'en avait aucune idée.

Si Thibault avait été là, on aurait pu défoncer la porte, ou peut-être crocheter la serrure. J'avais d'ailleurs essayé, sans succès. Je me demandais pourquoi le couple d'Italiens en était parti. Ma vieille dame n'en savait rien. Je me dis que je devrais faire un tour à l'épicerie transalpine du centre-ville. «La Casa Cescaretti» existait, paraît-il, depuis un demi-siècle au moins. Ils les connaissaient peut-être.

La voiture se remit en marche. Ce serait pour mon retour. Après la mer, après mes vacances avec mon paternel.

*2 août 1925*

Louison me tournait autour, des épingles en bouche. À son sérieux et son silence, je devinais que la tâche était ardue. Immobile, je la laissai ajuster la dentelle. Elle pesta. Reprit son ouvrage. Recula, examina, hocha la tête. Recommença à nouveau. Je crus qu'elle allait renoncer. Mais cela aurait été mal la connaître.

Je la voyais transpirer, piquer, retendre les tissus. Plus d'une heure que je me prêtais à cet exercice. Elle avait décrété que la dentelle qui montait jusqu'au cou était trop datée.

– On n'est plus en dix-neuf cent.

Je n'avais pas su quoi répondre.

– Et puis tu te maries en août, pas en mars comme ta mère.

Je hochai imperceptiblement la tête pour agréer, tout autre mouvement eût été malvenu.

Ma mère avait donné quelques instructions. Mais je savais bien que Louison n'en ferait qu'à sa tête. Je savais aussi que le résultat serait à la hauteur de nos attentes. Les talents de couturière de Louison égalaient ses aptitudes culinaires. La robe n'aurait certainement

UNE MAISON JAUNE

plus grand-chose à voir avec l'originale, mais elle serait belle. Elle me rendrait belle.

– Voilà.

Je ne savais pas ce que cette injonction voulait dire, mais je sentis que mon temps de pause était révolu.

– Je vais t'aider à l'enlever. Tu devrais avoir ta robe d'ici quelques jours. Si La Hermeline me lâche la grappe.

J'eus un petit rire gêné.

– Qu'elle aille pas te faire des misères celle-là. Tu pourras parler à ma nièce. Elle a eu un entretien chez les Chembignac. Y veulent engager qu'ils lui ont dit. Avec une nouvelle Madame dans la famille c'était IN-DIS-PEN-SABLE!

Nous rîmes du ton Hermelinien que Louison avait utilisé. Je me jetai dans ses bras. Comme elle allait me manquer.

– Attention, malheureuse, tu vas nous blesser!

Elle se dégagea de mon étreinte et m'aida précautionneusement à retirer ce qui était encore son ouvrage et pas encore ma robe de mariée.

Je vis la larme au coin de son œil quand elle se saisit du tissu piquant.

*4 août 1993*

La rentrée était plus proche que le début des vacances. Le retour de Thibault aussi. Ma vieille dame

m'avait dit devoir s'absenter quelque temps. Les journées avaient commencé à raccourcir. Dans les magasins, cahiers neufs et crayons de toutes les couleurs avaient remplacé les robes d'été. J'hésitais entre dépression et enthousiasme à l'idée que dans quelques semaines je retrouverais les bancs d'école. Ces vacances, hormis les quelques jours à la mer, ne ressemblaient qu'à un long temps vide. Il y a deux ans encore, je nous revoyais tous les trois, en famille, passant de longues soirées à discuter politique ou à jouer aux cartes avec Mamé. Ces moments-là étaient bien loin.

Maintenant, il y avait Paul. En sa présence, ma mère faisait des crises de grandiloquence. Elle se pavanait, jouait les muses mystérieuses, discutait art, culture et technique. Monde dont j'étais exclue.

Mon père, de son côté, tentait de donner le change. À la mer, je l'avais vu assis sur la plage, les yeux dans la vague. Il n'arrivait pas à tourner la page. L'arrivée de Paul avait aggravé les choses.

Avant, il avait encore l'espoir que la crise d'indépendance de son épouse ne soit que passagère. Qu'elle revienne. Mamé avait pourtant essayé de le prévenir. Ils s'étaient mariés si jeunes. Pas pour lui. C'était elle qu'il avait toujours voulue et c'était elle qu'il voudrait toujours. Et elle était partie. Perdues, les deux femmes de sa vie. La grande parce qu'elle avait besoin d'air, la petite parce qu'elle allait prendre son envol. Lui restait à quai. Était retourné vivre chez sa

## UNE MAISON JAUNE

mère. Deux de perdues, une de retrouvée. Mais pas au sens de l'adage.

J'aurais voulu qu'il voie la femme qui le contemplait sur la serviette d'à côté. J'aurais voulu qu'il voie comme il était bel homme. J'étais prête à passer pour sa petite sœur afin qu'une si grande fille n'effraie pas une potentielle amoureuse. Son regard vers les vagues, au-delà des autres humains sur la plage, ne m'en donna pas l'occasion.

Dans la voiture qui nous ramenait chez nous, je me demandais si un jour, une autre... Je trouvais si triste de rester veuf d'une femme encore en vie. Si beau aussi.

*9 août 1958*

Pour le troisième samedi consécutif, pas de leçon, ni de français, ni de musique. Depuis trois semaines : presque que des mots en italien. En français, je n'entendais que la voix revêche du contremaître. Je craignais d'oublier celle feutrée et onctueuse d'Alba. Je n'avais pas osé lui demander combien de temps elle serait absente. Je redoutais qu'elle ne revienne pas. Ou pire, qu'à son retour, elle ne veuille plus m'instruire. Ou que ma mère décide de la suppression de mes apprentissages.

Quand elle avait appris, par Karola sans doute, que je n'avais pas de soupirant connu, elle se mit en

tête que mon mutisme était dû à mon mal du pays. Elle décida donc que nous fréquenterions assidûment le cercle italien. C'était un endroit bruyant et pas très beau. Un carrelage beige, quelques drapeaux vert, blanc et rouge, et des photos vieilles étaient censés embellir des murs jaunis par la consommation ininterrompue de cigarettes et cigarillos. La plupart des gens qui fréquentaient le cercle travaillaient au tabac ou à l'usine d'emballage, ce qui leur donnait droit à des paquets à prix réduits. Ils en profitaient allègrement.

Mon père trouvait que j'avais mieux à faire que de me balader sous les yeux des mâles. Ma mère avait balayé sa réprobation, arguant qu'il y avait aussi plein de jeunes et de femmes, que je me sentirais moins seule que dans ma petite chambre.

Elle se trompait. Assise, dans un coin, à une table, en sirotant une limonade ou plantée contre le mur qui jouxtait l'entrée, j'étais bien plus solitaire que dans mes cahiers avec la musique et les mots qu'Alba m'avait laissés.

*12 août 1993*

La clochette tinta quand j'entrai dans la boutique.

Il y avait trois personnes avant moi. Je me glissai dans la file qui s'était constituée entre l'étal et les étagères. Celle qui devait être la patronne, une grande

UNE MAISON JAUNE

dame bien charpentée, parlait à toute vitesse en italien à une petite dame qui hochait la tête avec contentement.

Au bout de quelques minutes, le monsieur distingué devant moi se retourna pour, discrètement, me prendre à témoin qu'il fallait bien de la patience pour obtenir les meilleurs produits transalpins du coin. Je lui rendis son sourire, amusée.

Le décor n'avait pas dû changer depuis des années. Quelques jambons au plafond, des étagères emplies de produits de toutes sortes qui devaient être importés directement d'Italie vu la consonance de leurs noms. Un joyeux bazar qui vous transportait loin et que la gesticulation bruyante de sa propriétaire ne faisait rien pour contredire.

Je vis, dans un coin du magasin, une série de photos jaunies.

– *Cosa desidera la signorina?*

– ...

– Que veut la demoiselle?

Au changement de langue, je compris que la patronne s'était adressée à moi.

– J'aimerais bien savoir qui sont les gens devant la grande maison, sur la photo que vous avez là dans le coin.

*14 août 1958*

Ils préparaient une grande fête pour le 15 août. Comme j'avais mal à la tête en rentrant du travail, ma mère m'avait proposé d'aller me reposer, pour être en forme pour la cérémonie de l'Assomption qui aurait lieu au cercle le lendemain. On y passerait l'après-midi, après la messe, et la fête durerait certainement tard car le jour suivant était un samedi. Il fallait cuisiner, décorer, apprêter. Ils ne rentreraient sûrement pas avant minuit, je n'avais qu'à aller me coucher.

Je m'étais assoupie quelques heures, mais la faim m'avait réveillée. Tout était calme. Alba n'était toujours pas revenue. J'eus envie d'aller au jardin. Une fine pluie d'été m'en dissuada. J'ouvris le placard de la cuisine, pris un bout de pain et un peu de viande froide dans le frigo. Je mangeai en silence sur la table en formica. Je me souvins des heures sans fin passées là. Je ne savais pas encore si je préférais ma captivité ou le travail à la manufacture. Tant qu'Alba était présente, le tabac était la pénitence pour avoir le temps d'étude. Sans elle...

Au bout de quelques bouchées, je me sentis rassasiée. Ma mère n'aurait pas aimé. J'avais peu d'appétit depuis quelques semaines. Elle avait dû reprendre mes vêtements devenus trop grands. J'eus envie d'autre chose que ces robes sombres et usées. J'eus envie de la robe mauve. Ma robe mauve. Alba avait dit que je pouvais la voir quand je voulais.

## UNE MAISON JAUNE

Il n'était que 21h30. Je ne saisis pas la clé plantée sur un clou à l'entrée de chez nous. Alba l'avait donnée à ma mère en cas d'urgence. Vaine précaution. Alba laissait toujours la porte de son appartement entrouverte. Dans l'obscurité de la nuit qui commençait, je descendis les marches jusqu'à sa porte. Elle n'était pas verrouillée, comme prévu. Je souris. Même absente pour plusieurs semaines, elle nous faisait confiance.

Quand je pénétrai dans le grand salon baigné de lumière de lune, mon cœur battit un peu plus vite. Mes pieds nus sentirent les fils du tapis élimé et le parquet. Je glissai silencieusement près du piano. J'eus envie d'y jouer. Les partitions espéraient sagement un lecteur. Je déchiffrai les premières lignes. Une sonate, lente, douce. Pour un peu j'aurais pu entendre la musique. J'avais hâte qu'elle constate mes progrès. Et j'avais quelques questions à lui poser.

Dans ce monde immobile et sans bruit, je me sentis déplacée. Les ombres rendaient la pièce presque inquiétante. Je plaçai ma main sur le piano, inspirai profondément et hésitai à remonter dans ma chambrette. Les phares d'une voiture éclairèrent brièvement le couloir qui menait à la chambre d'Alba. Je m'y rendis à pas feutrés, glissant sur les lames de bois.

Arrivée à destination, je contournai le lit et, dans un grincement qui me fit sursauter, ouvris l'armoire.

Je ne vis pas tout de suite ce qui m'appartenait, mais fut fascinée par les nombreuses tenues d'Alba. Des toilettes longues, des chandails, une profusion de matières différentes. Tout à l'opposé du coin qui m'avait été réservé, figurait une housse en tissu noir. En dépassait ce qui devait être une robe en dentelle couleur ivoire.

*15 août 1925*

La cérémonie avait lieu demain. Ma dernière soirée en tant que Mademoiselle Grandvieille. Ils levaient leurs verres au succès de mon mariage. La répétition s'était déroulée sans anicroche. Madame Hermeline avait organisé un petit cocktail avant la grande journée. Sur mon lit, j'avais trouvé une robe mauve, en soie. Quand j'avais rejoint la répétition, mon futur époux avait eu un regard appuyé sur ma poitrine. Il devait se dire que dans quelques heures, il pourrait voir ce qu'il y avait en dessous. Ces mots appartenaient à Lisbeth. Mon presque beau-père avait dit qu'en me voyant on se sentait reverdir. Auguste en avait rougi. Je n'avais pas très bien compris pourquoi.

J'observais la maison. Elle était resplendissante et fière. Décorée de fleurs autour du perron, de buis qui marquaient l'allée. Les grandes tentes dressées dans le jardin étaient parées pour accueillir la foule. Des bougies étaient placées sur les murs et les escaliers.

UNE MAISON JAUNE

Des torches éclairaient les abords de la propriété. Tout le pays parlait de la fête. Madame Hermeline ne tenait plus en place.

J'allais quitter cet endroit. J'allais quitter la buanderie et le soupirail. Même si elle n'était pas jaune comme elle aurait dû l'être, cette maison allait me manquer. Une larme coula sur ma joue, sans que je puisse l'arrêter.

– Pas de pleurs! Vous aurez les yeux bouffis. Mais à quoi pensez-vous mon petit?

Je crus à une question, j'allais répondre, quand je la vis s'éloigner en grommelant que c'était tout de même invraisemblable de pleurer la veille de l'événement le plus important de l'année.

Avant que mon chagrin ne me rattrape, ma mère saisit mon bras et m'emmena discrètement vers la cuisine. Louison nous attendait. Solennellement, elle nous tendit à toutes deux une cuillère. Elle extirpa d'un coin de la cuisine envahie par les mets prêts pour le lendemain un gâteau. Mon gâteau préféré.

*15 août 1993*

Il était rentré depuis trois jours. Je l'avais appris par hasard sur le chemin du retour de mon escapade à la Casa Cescaretti. J'avais croisé une camarade de classe qui m'avait raconté la journée passée la veille à la rivière avec «toute la bande, Thibault, Chloé et les

autres». Elle avait vu ma surprise et en avait rajouté.

Trois jours qu'il était là et il n'était pas venu me voir. Cela expliquait l'absence de carte postale. Il n'avait plus envie de me voir.

Puisque c'était comme ça, je ne lui expliquerais pas que la famille italienne qui vivait ici avant moi s'appelait Giobicano. Je ne lui dirais pas non plus qu'ils avaient une fille qui avait à peu près mon âge. Il ne saurait rien de mes découvertes.

Je me jetai sur mon matelas à même le sol. J'avais eu tellement hâte de lui raconter. J'avais même un peu freiné mon enquête pour pouvoir la poursuivre avec lui. La patronne de la Casa Cescaretti m'avait dit que si je voulais en savoir plus il fallait que j'aille voir Madame Cescaretti mère, sa belle-maman. Elle les avait bien connus, les Giobicano. Elle pourrait me raconter.

Et je m'étais dit qu'on pourrait y aller ensemble. Cette fois, pas question de partager. Il aurait tout le temps d'aller à la rivière avec les autres. Ces mêmes autres dont on passait des heures à critiquer la superficialité et l'inconsistance. Il était passé à l'ennemi, le traître. Qu'il y reste!

J'empoignai mon discman. J'en sortis le CD qu'il m'avait offert et le jetai rageusement contre le mur. Je glissai les Carmina et je poussai le bouton du son au maximum. J'enclenchai la musique. Le son pourtant horriblement fort ne parvint pas à couvrir mon chagrin.

UNE MAISON JAUNE

*15 août 1958*

La journée n'en finissait pas. Des rires, du chianti, de la bière, de la musique. J'avais aidé ma mère au service. Débarrassé avec les autres femmes. Les jeunes de mon âge m'avaient proposé d'aller discuter dehors. Ma mère m'avait encouragée à les suivre. Je l'avais entendue, quand j'avais tourné les talons, dire que j'étais bien trop solitaire.

Les conversations des autres me barbaient. Ils parlaient du dernier chanteur à la mode, de moby-lettes. Je n'avais aucune idée de ce à quoi ils faisaient référence. Je me suis assise au pied du mur près de l'entrée. J'ai laissé leurs voix créer un bruit de fond et je suis retournée à la veille.

J'avais hésité à ôter la fourre noire. Alba m'avait autorisée à venir voir ou prendre la robe mauve. Ma robe. Pour le reste, je ne savais qu'en penser. La tentation fut trop forte. Je décrochai le cintre et avec une grande précaution, ôtai la housse. Je dévoilai une magnifique robe ivoire. Ce devait être une robe de mariée, un voile était posé sur le sommet. Elle avait des manches courtes en dentelles, dentelles qui couraient aussi sur le bas. Elle scintillait de reflets dans la lumière de lune qui se glissait par la fenêtre aux lourds rideaux partiellement tirés.

Je me demandai à qui elle appartenait. Je n'avais pas vu d'alliance à Alba et encore moins de mari. Était-elle veuve?

Je passai ma main sur le tissu soyeux.

Je remis délicatement en place la robe dans son fourreau et la glissai là où je l'avais trouvée. J'allais refermer l'armoire quand je vis le chandail qu'elle portait lors de notre dernière soirée. Je le frôlai. Il était duveteux. Elle l'avait eu sur sa peau nue. Je fis glisser la manche entre mes mains. Je la portai à mon visage. Il sentait son odeur chaude et tendre. Il sentait elle. Elle qui me manquait tellement.

*17 août 1925*

Il y avait eu ce murmure de la foule quand j'étais entrée dans l'église au bras de mon père. Une vague sourde et douce qui m'avait fait glisser jusqu'à l'autel devant lequel se tenait mon futur époux. J'avais croisé quelques sourires, quelques regards. Je sentais mon père très droit qui marchait à pas lents et coulés. J'étais la mariée. Quelle étrange impression. Tout au bout de l'allée, Auguste se balançait d'avant en arrière. J'eus la furtive impression qu'il était prêt à prendre ses jambes à son cou. Mais il n'est pas parti. Il s'est mis à mes côtés. Et quand il a saisi ma main gantée, il m'a glissé un « très belle, Madame Chembignac ». L'évêque s'est avancé et lui a donné un « pas encore, mon fils » qui m'a donné envie de rire. J'ai tourné la tête vers ma demoiselle d'honneur, Lisbeth eut un sourire complice. Le froncement de sourcils de l'homme d'église me fit reprendre mon sérieux.

## UNE MAISON JAUNE

Le gros réveil mécanique moderne posé sur la table de nuit affichait 4 heures 20. Déjà deux heures seule, sans mon nouvel époux. J'avais déjà passé en revue tous les recoins de cette chambre inconnue. J'avais allumé les bougies que j'avais pris soin d'emporter dans mes bagages (conseil de Louison) que l'on avait livrés dans l'après-midi.

Devais-je défaire ma toilette? Je me déplaçai du grand fauteuil au lit. La pose que j'avais choisie avait engourdi mes membres. Je décidai de délier mes cheveux, les épingles me faisaient mal. Devant la coiffeuse, j'entrepris patiemment de défaire le chignon de mes cheveux trop courts qu'il avait fallu plus d'une heure à nouer. Mèche à mèche, mes cheveux se libéraient. J'entendis un craquement et je me dis que s'il arrivait et me trouvait dans cette posture ridicule, notre nuit de noces allait en être affectée. Le craquement cessa et je me hâtai de terminer. Je réajustai mon maquillage qui avait souffert de mon attente préalable. J'ôtai mes chaussures et m'assis sur le lit, relevant mes pieds endoloris et les cachant sous une jolie couverture crème finement brodée.

C'était une grande pièce qui comprenait un coin salon avec deux majestueux fauteuils bordeaux près d'une cheminée. Le ciel de lit était en accord, ainsi que les lourds rideaux des deux grandes fenêtres qui devaient donner sur le grand parc.

Je me demandai si j'étais seule dans la résidence. Nombre de domestiques devaient encore servir à la noce. Il y avait bien le chauffeur qui m'avait ramenée, mais il me semblait qu'il vivait au-dessus du garage, situé dans un bâtiment annexe et il était certainement retourné vers ma belle-famille à la fête.

J'eus très envie d'aller me promener dans ces lieux qui allaient dorénavant être miens. Enfin, quelque peu miens. Je me dis que ni mon nouvel époux, ni mes beaux-parents ne verraient une telle escapade d'un bon œil. Je décidai donc de continuer à patienter.

Calée contre les oreillers moelleux, je repensais à la réception. Notre maison brillait de mille feux. Madame Chembignac savait recevoir et elle avait transformé le jardin en un palais de lumières. Photophores, torches et guirlandes se reflétaient dans une vaisselle brillante et dorée. Les femmes en grande toilette arboraient leurs plus beaux bijoux qui étincelaient à la lueur de ces milliers de flammes. Mon père était fier. Il paradait au bras de sa femme qui souriait sans mot dire. Elle avait ce sourire froid de représentation. Je l'ai croisée un instant, sur les marches de la maison au moment où Madame Chembignac mère m'avait intimé qu'il était temps de partir et que le chauffeur m'attendait pour rentrer à la résidence Chembignac et retrouver mon époux dans l'intimité. Ma mère avait saisi ma main de ses frêles doigts et

## LE FILS DU HIGHLANDER

tout en serrant très fort, m'avait murmuré un «Sois heureuse». C'était le seul instant où elle avait quitté son sourire de façade. Il y avait de la tristesse dans ses yeux. Comme si nous n'allions jamais nous revoir. Mais le voyage de noces prévu pour débiter dès le lendemain ne devait durer qu'une semaine. J'ai hoché la tête pour acquiescer. Je l'ai serrée dans mes bras avant de m'engouffrer dans la voiture.

*17 août 1993*

– Tu es d'une humeur... N'est-ce pas qu'elle est d'une humeur ma-ssa-crante!

Elle avait pris Paul à témoin. J'ai ramassé mon sac et je suis partie en claquant la porte. Cela lui ferait une bonne raison de se plaindre de moi. Ma mauvaise humeur était proportionnelle à son babillage de midinette enamourée.

Je voulais rouler jusqu'à la rivière. Je me ravisai au moment de prendre le sentier forestier qui y conduisait. Je risquais de retrouver Thibault et ses nouveaux amis et rien que cette idée me donnait la nausée. Je mis pied à terre et décidai d'aller voir ma vieille dame. J'espérais qu'elle soit rentrée. Peut-être avait-elle connu les Giobicano. Il était temps de reprendre l'enquête et ce n'était pas un misérable adolescent, aussi bien bâti fut-il, qui allait freiner mon envie de découverte.

Je me mis à pédaler si vite que mes boucles se détendaient sous l'effet du vent. Il me fallut moins d'une dizaine de minutes pour d'arriver au pied de l'immeuble de ma vieille dame. Elle arrosait ses fleurs à sa fenêtre et m'apostropha pendant que je fermais mon antivol.

– Mon gâteau aux pommes vous a manqué, n'est-ce pas?

Son air guilleret me dérida. Il y avait quelqu'un qui était heureux de me voir.

*18 août 1958*

Encadrée par mes parents, je rentrais de la messe. Il faisait lourd, les nuages noirs qui s'amoncelaient au loin annonçaient un orage. Ma mère commentait les faits et gestes de tous les gens que nous avions croisés à l'office.

Je n'écoutais que d'une oreille. Je crois que mon père ne lui prêtait pas plus d'attention. Nous validions alternativement ses propos par des borborgyms qui l'autorisaient à poursuivre. Nous en étions au chapeau de Madame Cescaretti quand nous arrivâmes à la hauteur du portail. Il était entrouvert. J'étais persuadée que nous l'avions laissé fermé. Mon père dut penser la même chose que moi car il ralentit le pas. Des voleurs, un dimanche, le jour du Seigneur? Et je vis la voiture. Sa voiture. Elle était rentrée. Elle

UNE MAISON JAUNE

était de retour. Mon cœur se mit à battre la chamade. J'aurais voulu courir dans les escaliers pour vérifier mon intuition. Les leçons de français allaient reprendre, les leçons de musique aussi. Elle allait être fière de moi. J'eus les mains moites.

Mon père ouvrit le portail qui grinça.

– Je crois que Mademoiselle Alba est de retour.

Ma mère cessa son monologue. Ses lèvres se durcirent légèrement.

– Il faudra que nous lui rendions ses clés si elle reste quelque temps.

– Je peux le faire.

J'avais parlé trop vite. Mes parents me considérèrent, médusés. Mes joues s'empourprèrent. Mon père me sauva en disant :

– Bonne initiative Pia, et comme cela tu lui expliqueras où en est son potager.

J'ai vu qu'il avait lu la reconnaissance dans mon regard.

*18 août 1925*

Le train accélérât. Tout brinquebalait, j'eus un peu mal au cœur. C'était ma première fois. Auguste tendit les billets au contrôleur.

– Voici nos billets, le mien et celui de mon épouse.

J'eus un sourire un peu gêné. Il avait appuyé sur le mot épouse. Le contrôleur, un petit homme rond à

moustaches, me dévisagea. Il perfora les tickets tendus et me salua d'un signe de tête.

– Nous partons en voyage de noces, crut nécessaire d'ajouter mon mari. À Lyon.

Le contrôleur grommela ce qui devait être des vœux. Je crus aussi entendre qu'il ajoutait quelque chose qui signifiait qu'il ne lui était pas nécessaire de connaître la vie de tous les passagers quand il referma la porte de notre compartiment de première classe. J'en fus affreusement embarrassée.

Le train filait. Bien plus vite que la voiture. Le roulis s'installa. Les paysages défilaient, des champs, des montagnes au loin, les arbres semblaient courir à contresens. Auguste alluma une cigarette et se saisit du journal. Je ne sus que faire. Alors je repensai à mes premiers pas de femme mariée.

Quand je m'éveillai, je constatai que j'étais seule. Le soleil filtrait au travers des lourds rideaux. J'étais toujours dans ma robe de mariée. Je m'étais endormie. Il n'était jamais venu. Un peu désappointée, je décidai de me laver, de me vêtir et de descendre. Peut-être m'ayant trouvée endormie, était-il allé retrouver sa chambre de jeune homme? Il était tôt, les domestiques me saluèrent d'un «Madame». Je leur souris.

Arrivée dans le grand hall d'entrée, je fus bien ennuyée. Je ne connaissais rien des rituels de ces lieux et j'étais certaine qu'ils étaient stricts. À ce

UNE MAISON JAUNE

moment-là, la nièce de Louison sortit de ce qui devait être un salon.

– Voulez-vous prendre votre petit déjeuner?

– Volontiers, si c'est possible.

– Madame Chembignac le prend toujours dans ses appartements et Monsieur Chembignac est déjà parti.

Je ne sus si elle parlait de mon mari ou de mon beau-père. Elle dut le voir, elle ajouta à voix basse.

– Et Monsieur Chembignac fils n'est pas encore rentré.

Elle savait donc que ma nuit de noces n'en avait pas été une. Je plongeais mon regard en direction de mes pieds pour masquer ma gêne. La nièce de Louison ajouta doucement :

– Cela lui arrive souvent à ce que l'on m'a dit.

Elle hésita puis poursuivit sur un ton confidentiel :

– Il joue à un jeu de cartes américain et rentre après l'aube.

À mon air éberlué, elle dut penser qu'elle en avait trop dit et elle me proposa de la suivre dans la salle à manger.

La journée fut solitaire. Madame Chembignac était souffrante, Monsieur Chembignac père était à ses affaires et Auguste ne fit que passer brièvement à la fin de mon repas de midi, que j'avais pris seule à la grande table de la salle à manger. Il m'embrassa sur le front et me glissa à l'oreille :

– À demain. Avec ce voyage de noces, notre vie de couple va commencer vraiment. Tenez-vous prête ma jolie!

J'entendis qu'il ordonnait au chauffeur de revenir le chercher chez Monsieur de Saint-Albin aux premières heures du matin suivant avec son épouse et ses bagages pour nous emmener à la gare. Cela avait été fait et faisait que j'étais dans un train avec un mari, avec lequel, depuis mon mariage, quarante-huit heures plus tôt, je n'avais échangé que quatre danses et deux baisers, dont un sur le front.

*19 août 1958*

Le train qui m'emmenait au travail était bondé. Une nouvelle semaine qui commençait. J'appuyai ma tête contre la vitre. Il était tôt, mais la chaleur était déjà lourde dans le wagon. Je n'avais pas trouvé Alba quand j'étais descendue avec ses clés. Quand j'avais voulu faire une nouvelle tentative, ma mère s'y était véhémentement opposée. Je l'avais guettée par la fenêtre. Je finis par croire qu'elle n'était pas rentrée. Cela m'avait coupé l'appétit et j'avais prétexté une migraine pour aller me coucher avant de manger. J'avais entendu ma mère se plaindre de mon manque d'appétit.

– Il va falloir l'emmener chez le médecin si elle continue comme ça.

UNE MAISON JAUNE

– C'est la chaleur, avait rétorqué mon père. Tu verras dès qu'il fera moins chaud, elle mangera à nouveau.

– C'est le mal du pays. Nous aurions dû l'emmener.

Je cessai de les écouter. Il fallait qu'elle soit rentrée. Il le fallait. J'allais dormir et demain je la verrais. Une nuit nous séparait, j'en étais certaine.

À midi, je fis un malaise. Le contremaître me renvoya chez moi. Il détestait les malades. Cela distrayait les ouvrières de leur travail. Mieux valait avoir deux bras en moins que des équipes qui n'avançaient pas pour s'occuper d'une souffrante.

Quand j'arrivai à la maison, épuisée par une nuit agitée et un retour sous un soleil de plomb, je la vis. Elle descendait les marches. Je me mis à courir et me jetai dans ses bras.

*19 août 1993*

Leurs ébats m'éveillèrent. Ce n'était pas la première fois, mais cette fois c'était insupportable. Je décidai de sortir de la maison pour ne plus les entendre. Je descendis les étages à pas de loup (j'aurais aussi bien pu courir, compte tenu de leur bruyante activité, ils ne m'auraient pas entendue).

Je vins m'asseoir sur les marches du perron. La nuit était peu éclairée, quelques nuages jouant à cache-cache avec la lune. La pierre était fraîche sous

mes fesses, que mon T-shirt peinait à recouvrir. Une légère brise agitait le feuillage des arbres alentour.

Je me demandais si d'autres avant moi s'étaient assises là. La jeune Pia Giobicano dont personne ne savait où elle était partie. La musicienne qui avait laissé ses partitions dans une armoire verrouillée à la cave. L'auteur des petits mots ou ceux qui, il y avait plus de soixante ans, avaient fait construire cette demeure. J'ai caressé une des colonnes du perron. Je ferais mon travail de diplômé sur cette maison, sur toutes ces maisons du début du siècle dont elle était encore la dernière survivante dans ce quartier. Un hommage, un souvenir, avant que l'on ne fasse disparaître à jamais ce dernier témoin d'une époque révolue.

*19 août 1925*

Il était une heure du matin. Le train avait eu du retard et nous étions arrivés dans la nuit dans un hôtel très élégant du centre de Lyon. La suite qui nous avait été réservée était somptueuse.

Le chasseur déposa nos bagages au pied d'un grand lit à baldaquin d'où l'on pouvait voir un salon et une salle de bains.

– Merci Monsieur Chembignac. C'est toujours un plaisir de vous revoir. Si je puis faire quoi que ce soit pour vous servir ainsi que votre accompagnatrice...

UNE MAISON JAUNE

– Mon épouse, interrompit rapidement Auguste. Il s'agit cette fois de mon épouse.

– Bienvenue Madame Chembignac, si je puis vous être utile, vous pouvez en tout temps faire appeler René, Madame.

Il quitta la suite discrètement et nous laissa seuls.

Je voulus défaire les bagages, mais Auguste s'y opposa.

– La femme de chambre le fera demain matin. Maintenant Madame Auguste Chembignac, voyons ce que nous allons pouvoir faire d'une jolie petite oie blanche comme vous...

Il s'approcha tout près de moi, il me saisit par la taille, mis une main sur mon sein gauche et se mit à serrer. Je sentis son corps contre le mien. Je n'eus pas le temps de bouger. J'avais encore mes gants et mon chapeau. Sa main serrait trop fort ma poitrine, il me fit mal.

– Oh vous, depuis le temps que j'ai envie d'en goûter plus...

Il parcourut mon cou de ses lèvres, c'était chaud mais mouillé. Il commença à dégrafer mon corsage. J'avais prévu une jolie tenue de nuit.

– Je puis aller me préparer dans la salle de bains...

Je quémandais un instant de répit. Je souhaitais être à mon avantage après ces longues heures de voyage et ces deux jours d'attente de ce moment d'intimité.

– Oh pas besoin petite, je vais te prendre là dans ta petite robe de donzelle bien excitante.

Il me fit basculer sur le lit. Il remonta ma jupe. Je ne savais que faire de mes mains. J'entrepris de retirer mon chapeau qui m'avait glissé devant les yeux lors de ma chute. Il en profita pour glisser une main dans ma culotte, j'en rougis d'embarras. Il me serrait contre lui tant et si bien que je ne pouvais pas bouger. Dans cette posture étrange, je sentis soudain une douleur dans mon bas ventre, il se mit à s'agiter et la douleur devint à chaque aller et venue plus aiguë. Cela dura quelques instants et soudain, le souffle court, Auguste cessa ses mouvements et se lâcha sur moi.

Quand il roula sur le côté, il arbora un sourire que je ne lui connaissais pas.

– Voilà petite pucelle, te voilà une vraie femme maintenant.

Et il me fit un clin d'œil.

*19 août 1958*

Elle me serra dans ses bras. Puis, rapidement, elle m'écarta d'elle.

Viens, dit-elle dans un souffle, ne restons pas là.

Elle me prit par la main et je la suivis jusqu'au salon. Elle lâcha ma main, je restai plantée au milieu du tapis aux oiseaux élimés. Elle tira les rideaux un à un. Je ne bougeai pas. Je crus, quand elle se pencha

## UNE MAISON JAUNE

par-dessus le piano, qu'elle allait se saisir d'une partition pour me la donner.

Elle était belle, plus belle que dans mon souvenir. Ses cheveux ondoyaient à chacun de ses mouvements. Mon cœur battait la chamade. Elle allait de fenêtre en fenêtre. Je ne comprenais pas pourquoi. Quand elle eut fini de tirer le dernier rideau, nous nous retrouvâmes dans une douce pénombre. Elle se retourna, et me détailla.

– Alba...

Elle s'avança vers moi en mettant un doigt sur ses lèvres. Je ne compris pas pourquoi il fallait nous cacher ainsi. Elle vint si près de moi que je pouvais sentir son odeur. Elle approcha sa main. J'étais poisseuse et je voulus détourner le regard. Elle releva mon visage et de sa main fine et blanche fit glisser mon fichu en arrière et relâcha mes cheveux. Si près de moi, son souffle me frôlait à chaque respiration. Elle posa sa paume sur ma joue et ses lèvres sur les miennes.

*23 août 1993*

Rentrée des classes dans dix jours. À deux reprises, j'avais failli croiser Thibault. Je m'étais cachée juste à temps. Pas question qu'il me voie, pas question que je lui parle. Une des fois, je l'avais aperçu en rentrant. J'avais juste eu le temps de contourner la maison. Il

était en grande discussion avec Paul qui lui expliquait que j'étais sortie et qu'il ne savait ni où j'étais, ni quand je reviendrais. Quand il s'était retourné pour partir, un peu déçu, j'avais vu comme il était bronzé. Ce hâle le vieillissait et lui donnait un charme incroyable. Cela avait presque failli me faire changer d'avis.

Quand j'étais rentrée, Paul m'avait dit que c'était la troisième fois que Thibault était passé pour me voir. J'avais haussé les épaules et continué mon chemin. Je vérifiai mon matériel scolaire. Ma dernière année de lycée. Ma dernière année avant l'université. Je m'étais déjà renseignée, en principe j'aurais droit à une bourse. La dame à la préfecture avait été surprise par mon âge, j'avais dû lui expliquer que j'avais sauté une année quand j'avais neuf ans. Elle m'avait donné les conditions pour être boursière.

Dans un an, je quitterais ce bled, ma mère et son amoureux. Cela me faisait de la peine pour mon père. Mais il était temps que je vole de mes propres ailes. Plus qu'un an. Cela me galvanisait. L'été prochain, je serais une étudiante en devenir. Cela signifiait aussi qu'il ne me restait que quelques mois pour découvrir les énigmes de cette maison. D'autant plus que le bruit courait qu'ils allaient la détruire au printemps.

J'enfourchai mon vélo et décidai d'aller rendre visite à Madame Cescaretti mère. J'avais repoussé ce moment,

## UNE MAISON JAUNE

parce que j'avais prévu de la rencontrer avec Thibault. Mais Thibault ne faisait plus partie du paysage. Et il ne me restait que quelques jours de congé.

*25 août 1925*

Nous étions dans le train du retour. La semaine avait été à la fois longue et brève. Longue des heures d'attente passées à l'hôtel quand Auguste sortait et que je ne savais que faire de moi. J'avais bien écrit à Lisbeth, à ma mère et à Louison, mais je n'osais pas trop leur parler des disparitions inopinées de mon époux. Je ne voulais pas qu'elles pensent que j'étais une mauvaise épouse dès la première semaine.

Brève, parce qu'il m'avait emmenée au Parc de la Tête d'Or visiter le jardin botanique. Nous avions gravi la colline jusqu'à la cathédrale de Fourvière. Cette ville était immense et j'avais cru me perdre cent fois dans le dédale des ruelles. Auguste s'amusait à nous égarer dans les traboules et riait de me voir si désorientée. Nous étions allés manger dans des bouchons et flâner en bord de Saône et Rhône. Il voulait que je m'imprègne de la ville. Il avait dit qu'un jour nous y vivrions et qu'il me faudrait dès lors être une vraie Lyonnaise. Une crainte sourde m'avait envahie à cette idée. Il y avait tant de bruits, tant d'odeurs qui m'étaient étrangers, je me sentais si

provinciale qu'il me semblait impossible qu'un jour je puisse m'acclimater à un tel endroit.

Auguste était dans son élément. Il saluait nombre de personnes que nous croisions, il se déplaçait avec aisance, de places en ruelles escarpées. J'avais parfois peine à le suivre. Quand nous étions redescendus de la Croix Rousse, il m'avait fallu presque courir tant son pas était leste. Le souvenir de mes courses avec Lisbeth pour aller à l'école me rattrapa. Une envie de pleurer me saisit. Auguste ne remarqua rien, tout à son plaisir de parcourir «sa» ville.

Un soir où j'avais osé lui demander ce qu'il aimait tant dans cet endroit, il avait eu cette réponse: «Ici Monsieur Chembignac, c'est moi et personne d'autre». Je ne fus pas certaine que je pourrais vraiment devenir l'épouse assortie de ce Monsieur Chembignac-là.

*30 août 1958*

La semaine s'achevait. Il devait y avoir une fête au cercle italien. Je n'avais aucune envie de m'y rendre, mais j'avais implicitement compris que mon «intégration» aux Italiens expatriés était aussi mon passeport vers plus de liberté lors du reste de mon temps libre. Il s'était raconté que je prenais des cours de français et, à plusieurs reprises, on m'avait soumis des courriers administratifs pour que je les traduise. Ma

UNE MAISON JAUNE

mère avait été très fière que je puisse aider mes compatriotes et avait levé le voile de reproches qu'elle avait tout d'abord posé sur cet apprentissage. J'assurais donc ce service pour qu'elle me laisse poursuivre mes leçons avec Alba.

Alba. Notre baiser, notre unique et seul baiser avait dix jours. J'avais eu l'impression qu'il avait duré un temps infini. Je passais mes doigts sur mes lèvres parfois et je ressentais encore la douceur de sa peau. Je sentais sa main dans mes cheveux. Elle avait soudainement retiré son visage, avait à la hâte rouvert les rideaux et m'avait dit qu'elle était très heureuse de me voir.

– Excuse-moi Pia, je n'aurais pas dû...

Je n'avais pas compris ce baiser délicieux, pas plus que je ne comprenais son empressement à revenir à la situation antérieure.

– Tu m'as beaucoup manqué et je me suis laissé emporter. Cela ne se reproduira pas.

Face à mon silence abasourdi par tous ces événements contradictoires, elle reprit :

– Tu as pu travailler pendant mon absence? J'ai rapporté des livres et des partitions pour toi. Je me réjouis de te les montrer. Mais, au fait, comment se fait-il que tu sois là en pleine journée? Tu vas bien?

Elle meublait mon mutisme en posant des questions et en arpentant le salon. Je n'avais pas bougé et la regardais, interrogative.

Elle arrêta d'un coup ses allées et venues et s'assit au piano.

– Va te rafraîchir, Pia, et si tu en as envie, tu peux redescendre et je te jouerai la pièce finale de mon récital.

Je fis ainsi. Et je passai une après-midi magique à la laisser m'envoûter de ses notes.

*2 septembre 1993*

Et zut. J'avais pourtant réussi à ce qu'il ne me voie pas et pile à la sonnerie, il expulsa Marc à côté de qui je m'étais assise et s'installa à sa place.

– Miss Charles... Pourquoi tu m'évites?

J'avais été sauvée par l'entrée de notre Professeur de chimie, Monsieur Bastrangue, qui avait la réputation de tueur de loisirs tant il décochait les heures de colle plus vite que son ombre au premier mot prononcé.

J'esquivai les prunelles inquisitrices de Thibault et fomentais un plan pour me précipiter hors de son atteinte le plus rapidement possible à la fin du cours.

Un petit mot vint se glisser sous mon cahier. Je fis celle qui n'avait pas vu. Un second vint s'y ajouter. Je l'ignorai une fois encore. Un troisième arriva. Cela faisait maintenant une bosse qui m'empêchait d'écrire correctement. Je soulevai le cahier et me mis à les lire au grand soulagement de leur pourvoyeur.

UNE MAISON JAUNE

Le premier disait « Pourquoi tu m'évites? »

Le deuxième « Qu'est-ce que je t'ai fait? »

Le troisième « Miss Charles, parle-moi s'il te plaît... »

Je griffonnai un « après » qui devait me donner la paix le temps du cours et me permettrait de fuir une explication. À lui de souffrir maintenant.

Au « à la semaine prochaine » de M. Bastrangue, je filai pendant que Thibault se penchait pour attraper son sac posé au pied du pupitre. Mais c'était un rapide. Il me rattrapa et me coinça au bas de l'escalier.

– Charlotte, ça suffit.

Je tentai de le toiser, mais faisant quinze centimètres de moins que lui, l'attitude était vaine.

– Charlotte, si tu ne veux plus me voir, tu me le dis en face.

Il était déterminé. Il tenait mon poignet pour m'empêcher de m'en aller à nouveau. On nous a bousculés et il s'est retrouvé quasiment collé à moi. Je n'ai pas eu le courage de lui dire de s'en aller.

– Après les cours au café.

– Promis?

Je fis signe que oui.

La sonnerie retentit et il n'eut d'autre choix que de me faire confiance. Comme il avait l'air vraiment déboussolé, je me dis que je tiendrais ma parole. Même si le laisser ramer était finalement assez plaisant.

*5 septembre 1925*

J'allai prendre le thé chez Lisbeth. J'étais rentrée de voyage de noces depuis une dizaine de jours et nous n'avions pas encore eu l'occasion de nous revoir. J'avais eu la surprise de recevoir un appel de sa part. Je ne savais pas que les Montverdil avaient le téléphone, je l'avais découvert quand la nièce de Louison m'avait appelée pour y répondre.

Je commençais à me familiariser avec la résidence Chembignac. Je ne sus si je devais demander une autorisation pour aller voir mon amie. Lisbeth me dit que j'étais une dame désormais et que donc, si je n'avais pas d'autres obligations, je pouvais simplement faire le déplacement.

C'est ainsi qu'en ce samedi matin, j'annonçai un peu tendue à Auguste que je passerais mon après-midi chez les Montverdil. Il venait d'arriver d'une de ses escapades nocturnes et s'était arrêté prendre le petit déjeuner avant d'aller dormir quelques heures.

– Bonne idée ma chère. Les Montverdil sont des gens influents. Prenez la voiture.

Lisbeth m'attendait sur le porche. Elle me sauta au cou et m'entraîna derrière elle, comme si j'étais toujours Mademoiselle Grandvieille.

Nous allâmes dans le jardin. Ce début d'automne était encore chaud et la fraîcheur des grands arbres nous fit du bien.

UNE MAISON JAUNE

– J’ai demandé à Nanette de nous faire de la citronnade et son gâteau au chocolat. Comme quand... enfin, comme avant, me dit-elle dans un sourire complice.

Nous nous installâmes sur les chaises en fer forgé et avant même que j’aie bu ma première gorgée, Lisbeth me harcela de questions :

– Alors? Raconte-moi, comment est-ce d’être une femme mariée?

C’était la première fois qu’elle était si intéressée par moi. Je pensais qu’elle allait me narrer l’école, la rentrée et je me retrouvais au contraire au centre de l’attention.

– Lyon est une très belle ville, très grande cependant, je me serais perdue si Auguste ne m’avait pas guidée.

Lisbeth fronça les sourcils.

– J’en suis certaine. Mais ta vie, votre vie?

Je vis où elle voulait en venir. Allais-je lui dire que mon époux décidait de moments que je jugeais impromptus pour me faire sa petite affaire, qu’au mieux cela durait quelques instants désagréables et qu’au pire cela pouvait s’avérer si douloureux que je comptais les secondes pour me concentrer sur autre chose.

– Auguste, commençai-je, travaille beaucoup.

Elle me fixait bizarrement.

– Nous nous voyons peu.

Elle attendait la suite.

– Et je passe pas mal de temps seule.

Elle avait sa moue dubitative.

– Mais il dort avec toi tout de même, ajouta-t-elle pour orienter la conversation.

– Quelquefois. Surtout à Lyon.

Pouvais-je lui dire que je ne croisais mon mari qu'au petit déjeuner depuis que nous étions rentrés?

– Tu veux dire qu'il passe toutes ses nuits ailleurs? J'eus un bref hochement.

– C'était donc vrai ce que l'on m'avait dit...

Elle eut l'air pensif.

Je n'y tins plus.

– Que t'a-t-on dit?

Ce fut au tour de Lisbeth d'être maintenant embarrassée. Elle me détailla et décida après un instant que j'avais le droit de savoir.

– J'ai entendu dire que ton mari passe beaucoup de temps à jouer à un jeu américain dans l'arrière-salle du Grand Café... J'ai entendu des conversations lors de ton mariage... Le jeu s'appelle le poker, je crois.

La nièce de Louison avait dit vrai.

– Léonie?

– ...

– Je t'ai froissée, Léonie?

– Non, pas du tout. J'avais aussi entendu cela. C'est donc une confirmation.

UNE MAISON JAUNE

Nous restâmes quelques instants silencieuses.

Je ne savais comment considérer la nouvelle. Finalement, il ne s'agissait que d'un jeu, même s'il était américain. On ne venait pas de m'apprendre que mon mari était un meurtrier. En outre, mon père ne m'aurait jamais laissée épouser un homme qui n'était pas honnête et loyal. Pendant qu'il jouait, au moins n'avais-je pas à subir ses assauts.

– Raconte-moi l'école s'il te plaît.

Nous passâmes dès lors une après-midi joyeuse et légère à égrener souvenirs et nouvelles, la bouche pleine du gâteau moelleux de Nanette.

*5 septembre 1993*

On avait fait la paix. Il m'avait juré ses grands dieux qu'il m'avait envoyé une carte postale. Il m'avait juré qu'il n'était pas passé à l'ennemi. Il était allé se baigner à la rivière en se disant qu'il avait de fortes chances de m'y retrouver et était tombé sur la bande. Il n'avait aucune raison de leur laisser la place, alors il était resté. Cette mégère de Juliette avait transformé l'histoire.

Il m'avait dit que ce n'étaient que malentendus. Il avait tenté tour à tour les excuses, le sourire charmeur et les explications rationnelles. J'avais ma mine des mauvais jours.

En désespoir de cause, il avait posé sa main sur la mienne par-dessus la table du café. J'avais tenté de la retirer. Ça allait jaser, c'était plein de potes du lycée. Il l'avait retenue fermement.

– Je m'en fiche.

– On va dire des trucs, et j'ai pas envie.

– Je me fous de «on». Miss Charles, je veux que tu me croies...

– Tu veux surtout savoir ce que j'ai découvert et t'as besoin de moi pour les maths.

Il a baissé sa voix, a appuyé sur ma main et a cherché mon regard, penché en avant pour être certain qu'aucun mot qu'il allait prononcer ne m'échappe.

– Tu as le plus mauvais caractère que je connaisse. J'en ai rien à battre des maths. L'enquête, elle ne m'intéresse que parce qu'elle est importante pour toi. La seule chose qui compte vraiment, c'est de ne pas perdre ma meilleure amie. *Capiche?*

Il était si près que j'aurais pu l'embrasser en m'avançant de quelques centimètres. J'ai baissé les yeux. J'ai relevé les yeux. J'ai dégagé ma main. Il lui fallait une réponse. J'ai dit «d'accord».

On était dimanche, dehors il pleuvait, un vrai temps d'automne. Couchés sur mon lit, on révisait l'algèbre.

## UNE MAISON JAUNE

– Pia Giobicano. Une famille d'émigrés. Elle habitait avec ses parents l'appartement tout en haut. Il semble que sa famille travaillait à la manufacture de tabac qui a fermé il y a une dizaine d'années dans la plaine. Plus tard, les parents sont rentrés en Italie. Personne ne sait où la jeune fille est partie. Un jour, elle a disparu et ses parents n'ont pas donné d'explications. C'était une des seules dans la communauté d'Italiens immigrés à lire et écrire le français. Elle était souvent au cercle italien. Madame Cescaretti-mère m'a dit qu'il faudrait aller là-bas, les anciens se souviennent sûrement. J'ai aussi voulu aller voir l'appartement, mais je n'ai pas réussi à l'ouvrir. Par contre, les partitions ne devaient pas être les siennes. Personne ne m'a parlé de musique.

J'avais dit tout cela sur le même ton que si nous avions travaillé un problème de maths. Thibault n'avait pas bougé de peur que je m'interrompe. J'ai vu qu'il hésitait à m'interroger.

– Tu penses que les petits papiers viennent d'elle?

– Je ne sais pas. J'ai l'impression qu'ils sont plus anciens. Et puis, les mots, ils n'ont pas trop l'air de coller à la situation.

Thibault semblait réfléchir.

Je me suis levée pour aller chercher un stylo à mon bureau.

– J'ai décidé de faire mon travail de diplôme sur cette maison. En fait, sur toutes les maisons comme

celle-là qui ont disparu. Il paraît qu'on peut travailler en groupe. Ça t'intéresse?

J'ai senti qu'il se redressait dans mon dos. À cette proposition, il sut que la hache de guerre était définitivement enterrée.

*10 septembre 1925*

– Il est temps.

J'ai baissé mon livre. J'étais installée dans la véranda, comme presque toutes les après-midis depuis que j'étais rentrée de voyage. Madame Chembignac était plantée devant moi et attendait d'avoir capté mon attention avant de poursuivre ce qui semblait devoir être un réquisitoire. J'ai refermé mon ouvrage que j'ai posé sur mes genoux et je lui ai montré qu'elle avait toute mon attention.

– Or donc, mon petit, la saison des soirées va débiter et il est, par conséquent, opportun que nous fassions votre éducation. Vous allez représenter la lignée Chembignac et il ne faudrait pas que vos manies de petite bourgeoise viennent ternir la réputation de la famille. Nous allons travailler vos manières, vos langues étrangères et vous impliquer dans nos bonnes œuvres. Quelles langues parlez-vous?

– Le français.

Madame Hermeline soupira d'exaspération, comme si ma réponse était débilitante.

## UNE MAISON JAUNE

– Je vous trouverai un professeur d'allemand. Et d'anglais peut-être aussi. Même si l'Amérique est à mon sens un pays de débauchés, mais mon Auguste en est un passionné, alors... Vous commencerez dès demain. Nous irons vous présenter au cercle de tricot. Ses membres font des écharpes pour les pauvres. Elles apprécient d'avoir ma présence de temps à autre pour leur faire la conversation. Vous m'y remplacerez bientôt, leurs discussions sont assommantes, mais il faut bien que nous nous sacrifions pour soutenir ces bonnes âmes.

Je n'eus pas le temps de répondre, elle était déjà sortie. Je l'entendis se plaindre d'avoir dû se rendre dans cette étuve qu'était la véranda.

J'adorais l'endroit. Je l'avais découvert par hasard. Je cherchais la nièce de Louison et je l'y avais découverte en train de soigner les plantes. Les larges vitres donnaient sur de grands arbres, qui cachaient la vue sur le jardin. Partout des plantes qui donnaient l'impression d'être dans une forêt de fleurs. Une petite fontaine y coulait, que l'on ne voyait pas, tant la végétation était luxuriante. Seul le gazouillis de l'eau vous indiquait sa présence. Quelques oiseaux allaient et venaient. Ils avaient dû se glisser par les fenêtres ouvertes.

Il m'avait été expliqué que c'était une lubie de M. Chembignac père, qui avait ramené des essences de

différents pays. Sa fierté était de montrer sa serre sauvage à ses invités de marque. Cette profusion de verdure nécessitait beaucoup d'entretien dont aucun des domestiques ne voulait s'occuper et la tâche revenait ainsi à la dernière arrivée.

Personne n'y venant jamais, j'en avais fait mon sanctuaire. Une soudaine intransigeante sommation m'obligeait à le quitter.

*14 septembre 1958*

La vie avait repris son rythme. Train, travail à la chaîne, potager. Avec deux nouveautés toutefois. D'abord, on avait proposé à ma mère de reprendre la gestion du cercle italien. Ses petits plats lors des fêtes et sa gentillesse avaient séduit les habitués qui l'avaient pressée de prendre la place laissée vacante suite au départ de la titulaire qui avait décidé de rentrer au pays.

Cette proposition avait donné lieu à un grand débat autour de la table en formica. Ma mère avait dit qu'elle n'était pas restauratrice, qu'elle ne saurait pas. Mon père avait promis qu'on l'aiderait. Elle avait dit que le salaire était moins bon qu'à la manufacture et les horaires plus tardifs. Puis, elle avait examiné ses mains. Trouées, rougies, desséchées. Mon père avait argumenté que, désormais, on était trois à travailler. Il fallait qu'elle saisisse sa chance. C'était la meilleure

## UNE MAISON JAUNE

cuisinière loin à la ronde. Elle s'était fait un peu prier et avait décidé de relever le défi.

Elle avait demandé des recettes à la Nonna. Pietro lui avait envoyé les secrets des sauces traditionnelles qu'il avait écrites après avoir juré croix de bois, croix de fer, qu'il ne les dévoilerait à personne d'autre.

Depuis qu'elle avait changé d'emploi, je la voyais peu, ses journées étaient longues. Cependant, jamais je ne l'avais sentie aussi heureuse.

La seconde nouveauté était que je fréquentais désormais la bibliothèque municipale. Un des habitués du cercle m'avait dit que vu comme je lisais bien le français, je devrais aller y chercher les livres. Ils étaient gentils, là-bas. Ils se fichaient que l'on soit italien ou non. Tant que je traitais bien les ouvrages, je pourrais en emprunter tant que je voulais. Ce que j'avais fait.

De temps à autre, je demandais à Alba de m'expliquer des passages, quand le dictionnaire s'avérait insuffisant pour me permettre de comprendre. Les trois mousquetaires, Phileas Fogg et tant d'autres rendaient désormais mes trajets en train bien trop courts.

Même ma mère ne trouvait rien à y redire. Ma présence silencieuse à la dernière table du fond lui apportait des clients. Ils venaient me voir pour que je les aide avec leur paperasse et ils restaient pour se restaurer. Mon père me trouvait trop solitaire. «Elle

mange, elle lit, elle travaille. C'est une bonne fille, que veux-tu de plus?» Il avait haussé les épaules; ma mère avait mis un point final à la discussion.

*18 septembre 1993*

Ma mère et Paul étaient partis en week-end. Elle avait cessé de prétendre qu'il était notre colocataire. Une de ses collègues avait un chalet dans un alpage et lui avait proposé de s'y rendre. J'avais prétexté une dissertation de français pour éviter d'avoir à me joindre à l'expédition.

– Tu imagines, il faut aller chercher l'eau à la fontaine, et faire du feu dans le poêle à bois pour cuisiner. Comme ce sera drôle! Nous pourrions aller pêcher, il paraît qu'il y a un lac. Tu es certaine, Charlotte? Tu aimes bien pêcher avec ton père...

Je dus lui rappeler que c'était ma dernière année de lycée pour éviter le «palais de la nature» comme elle avait surnommé le chalet qui à mon avis était plus un mazot qu'une réelle habitation.

Mon père devait travailler, j'avais donc cette grande maison pour moi seule durant deux jours. Comme il faisait beau et doux, je décidai de m'offrir un bain de soleil dans le jardin. Quand Paul était dans le coin, j'évitais de me promener en maillot de bain. Leurs nuits agitées me donnaient l'impression qu'il pourrait poser son regard lubrique sur moi. Les

UNE MAISON JAUNE

herbes folles s'offraient à moi et je n'étais pas étalée au soleil depuis cinq minutes quand j'entendis :

– On bronze ?

Je n'eus pas le temps de me recouvrir que j'aperçus Thibault en t-shirt et bermuda.

Je voulus attraper ma serviette, mais j'étais posée sur elle. Il s'approcha et je vis qu'il me détaillait. La dernière fois qu'il m'avait vue en bikini, c'était l'été précédent, à la rivière. Et j'avais plutôt l'air d'une petite fille. Sous mes grands pulls amples, il ne devait pas s'être rendu compte que mon corps avait changé.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

– Je venais voir si tu avais envie d'aller au cercle italien, mais, a priori, tu es déjà occupée.

Je voulus lui répondre que c'était une bonne idée. Il ne m'en laissa pas le temps. Il enleva son t-shirt, me fit signe de lui laisser une place sur ma serviette et s'allongea à côté de moi. J'allais le rembarrer, quand il me demanda si je voulais qu'il me mette de la crème solaire dans le dos. J'hésitai, je lui tendis le tube et sentis sa main passer doucement la lotion dans mon dos.

Nous sommes restés longtemps ainsi. Il fallut qu'un nuage s'installe de manière prolongée et que je commence à frissonner pour nous décider à bouger.

– Tu sais toujours crocheter les serrures ?

– Hum...

– Suis-moi.

Nous montâmes au dernier étage.

21 septembre 1925

Frau Gelbmeister était une petite femme souriante et énergique.

– *Mein Name ist Frau Chembignac und ich bin sehr froh, Sie zu treffen.*

Je répétais inlassablement.

– Votre accent est parfait. Une vraie petite Autrichienne. Excellent, excellent. Je vous revois mercredi. Vous progressez. Continuez à bien travailler.

Je la saluai et refermai mes cahiers. Elle m'avait dit que sous peu je pourrais commencer à lire des textes. Je n'en avais aucune hâte. La littérature francophone me satisfaisait entièrement. Madame Chembignac racontait à ses amies que sa belle-fille pourrait bientôt discourir dans la langue de Goethe.

J'avais écrit à Lisbeth ces apprentissages. Elle en avait été choquée. « Cette langue de sauvages, ils ont perdu la guerre, je ne vois pas à quoi cela pourrait bien servir... ». Je n'en avais plus parlé. Je n'avais pas tenté de lui dire que ma belle-mère pensait que l'élite européenne était germanophone. « Freud, Jung, Kant, Nietzsche, ce sont les grands penseurs qu'il faut pouvoir lire dans leur langue... » Madame Hermeline déclamaient des noms. Quant à leurs écrits, plus les jours passaient, plus je doutais qu'elle en connaisse le contenu. Mes semaines étaient désormais rythmées par les passages éclair de mon mari au petit déjeuner ou dans mon lit et par ces leçons d'allemand, de

UNE MAISON JAUNE

maintien et de bonnes œuvres. Les temps libres étaient maigres et je ne passais le plus souvent qu'à la va-vite dire bonjour à la véranda, sans avoir le temps de m'y arrêter.

Cela faisait cinq semaines que j'avais quitté ma famille. J'avais le mal d'eux. J'avais donc envoyé une brève lettre à ma mère. Un carton d'invitation pour le jeudi 24 septembre était arrivé par retour du courrier. Ma belle-mère ne pouvait s'y rendre, j'allais donc pouvoir retourner «chez moi» pour une après-midi.

*24 septembre 1993*

– On se voit ce soir?

Je lui ai souri. Il a frôlé mon bras discrètement.

Je l'ai laissé passer. J'étais certaine qu'il savait que je le suivais du regard. Il a balancé son sac à dos sur son épaule nonchalamment. Il avait cette assurance. Juliette m'a dévisagée. Je l'ai ignorée.

– Tu vas à la fête?

J'ai mis un instant pour comprendre qu'elle s'adressait à moi. Le temps que je réalise, elle ajouta.

– Ah non, bien sûr, on n'invite pas les SDF.

– Je ne suis pas SDF!?

Je n'aurais pas dû lui répondre. Je le sus au moment où j'avais prononcé ces mots. Oublier jusqu'à son existence était la seule chose que méritait cette peste.

– Squatter, c’est comme être SDF, en plus illégal.

J’ai hésité à répliquer que notre gardiennage avait justement pour but d’éviter les squatters. Par-delà Juliette, j’ai vu Thibault qui s’éloignait. J’ai refusé de voir l’agresseuse. J’ai décidé de passer mon chemin. Je lui ai « sans le faire exprès » marché sur le pied avec mes docs. Elle a crié. Je me suis retournée.

– Oh pardon !

Et je suis partie, la laissant pantoise et scandalisée avec une grosse marque de godillots sur la pointe de son escarpin blanc.

*24 septembre 1925*

Elle devait me guetter. Elle m’a fait signe depuis la porte de la cuisine. Comme le samedi quand je rentrais de l’école. J’eus soudain l’impression d’être revenue plusieurs mois auparavant. Je hâtai le pas dans l’allée. J’avais voulu venir à pied pour savourer mon retour dans cette maison. Je n’osais penser « ma » maison, même si cette sensation m’envahissait.

Je me glissai donc dans la cuisine. Les odeurs riches, la chaleur, l’univers de Louison me conquièrent en même temps qu’elle me serra dans ses bras. Ce n’était probablement pas très protocolaire, mais je n’eus pas le temps d’y penser, comme je n’eus pas le temps de me rappeler ce que les cours de bonnes manières m’avaient inculqué. J’étais contre le corps

UNE MAISON JAUNE

dotu de Louison, ce qui me donna une irréprouvable envie de pleurer.

– Ma Léonie. Regarde-toi. Une vraie dame. Je t’ai fait ton gâteau préféré. Ta mère t’attend. Je l’ai vu guetter l’heure au moins dix fois. Et Léopold. Il ne voulait pas aller à l’école cette après-midi, parce qu’il voulait te voir.

Elle tournait autour de moi, me parlait, me touchait du bout des doigts. Je lui souriais. J’étais heureuse d’être là, heureuse d’être attendue.

Elle m’a dit qu’elle me verrait avant mon départ, puis m’a pressée de rejoindre ma mère installée dans le grand salon.

Le grand salon. Mon statut avait changé. Il était réservé aux personnes importantes, lorsqu’un protocole devait être respecté. J’aurais aimé des retrouvailles dans mon ancienne chambre. Mais ce temps-là était révolu. Je serrai la main de Louison, pris une grande inspiration et me rendis là où j’étais demandée.

*24 septembre 1993*

Paul et ma mère n’étaient pas encore rentrés. J’ai grimpé les marches à la hâte, poussé la porte que nous avions réussi à ouvrir lors de notre dernière venue. J’ai ôté ma veste, l’ai posée sur le dossier de la chaise en formica et ai jeté à terre le sac en toile qui

fit un bruit sourd quand mes affaires ont heurté le sol. Cela sentait un peu moins le renfermé que la dernière fois, car nous avons laissé la fenêtre entrouverte. Je n'ai pas eu à patienter longtemps, je l'ai entendu gravir les marches. Mon cœur accéléra la cadence. Il se glissa dans l'ancienne cuisine. Sa besace fut balancée sans ménagement sur la table qu'il contourna pour m'atteindre. Il y eut un instant d'incertitude. Il cherchait à savoir si nous étions sur la même longueur d'onde que la dernière fois. Je l'ai fixé. J'ai penché la tête légèrement sur le côté. Une boucle a rebondi devant mes yeux. Il ne l'a pas écartée. Il a saisi mon visage entre ses mains et son baiser m'a parcouru l'échine.

– Miss Charles...

– ...

– Six jours, c'est beaucoup trop long...

J'eus la tentation de lui envoyer une vanne, comme avant. Son odeur, ses lèvres et mon envie ne m'en laissèrent pas l'occasion. Je me collai à lui pour poursuivre ce que nous avons commencé.

Le soleil avait quitté le petit appartement. On n'avait pas changé de place depuis notre arrivée. Nous déplacer aurait pu briser la magie.

– On pourrait peut-être quand même explorer l'endroit...

Il fit une moue dubitative.

UNE MAISON JAUNE

– Ma mère va rentrer. Et puis si on veut avancer un peu dans notre travail...

Il prit son air de chien battu. Tenta de glisser un baiser dans mon cou. Je le refoulai, badine.

– La dernière fois, on n'a pas dépassé la cuisine...

– Et?

– Ben...

– Moi j'aime bien t'embrasser dans la cuisine.

Je rougis.

Ses doigts glissèrent entre les miens. Je saisis sa main et l'entraînai à ma suite.

– Eh bien on va voir si tu peux aussi m'embrasser dans les autres pièces.

La salle de bains ne nous offrit même pas la possibilité d'un baiser, tant elle était petite. La première chambre comprenait un lit sans matelas et deux tables de nuit vides. Dans un recoin, un espace qui avait dû servir de penderie. Pas un tableau, pas de rideaux. Les lieux avaient été soigneusement débarassés.

Nous entrâmes dans la dernière pièce. Une toute petite chambre. Il y avait là un lit, une minuscule armoire et une chaise en bois dans un coin. Elle avait l'air figée. Thibault ouvrit l'armoire. En son fond, il trouva une couverture et un oreiller hors d'âge.

– On aurait pu rester dans la cuisine...

– Effectivement...

On allait ressortir quand j'aperçus derrière la porte une petite commode. Je hélai Thibault qui revint sur ses pas. Il nous fallut fermer la porte de la chambre pour pouvoir atteindre un semainier très étroit. Les premiers tiroirs étaient aussi vides que tout le reste du logis. Le quatrième contenait une paire de gants roses. Les cinquième et sixième ne contenaient rien du tout. Le septième révéla que nous avions bien fait de ne pas rester dans la cuisine.

*24 septembre 1925*

Je marchais d'un pas joyeux. Cela faisait plusieurs mois que je n'avais pas déambulé ainsi. Je refusai de penser au fait que je retournais à ma nouvelle maison. Je décidai que j'étais partie pour une promenade. Dans quelques heures, je dégusterai peut-être un rôti de Louison. Louison qui m'avait dit avec son air circonspect que je ne serais pas seule bien longtemps quand je lui avais dit que je me sentais solitaire. Je n'avais pas bien compris à quoi elle faisait référence. Peut-être sa nièce allait-elle passer dorénavant tout son temps avec moi? Je n'avais pas osé poser la question.

Ma mère avait saisi mes poignets quand j'étais entrée au salon. Elle les avait malaxés dans ses mains fines comme pour s'assurer que j'étais bien là. Elle m'avait questionnée sur ma vie, avait dit qu'on

## UNE MAISON JAUNE

m'avait vue au cercle de couture, au cercle de lecture et qu'on lui avait raconté que je parlais allemand. Elle m'avait demandé comment était Lyon. C'était la première fois qu'elle s'intéressait à moi de manière si détaillée. J'en fus flattée.

J'aurais voulu lui parler d'Auguste. J'avais préparé quelques questions générales sur mon rôle d'épouse. Ses si nombreuses interrogations, son empressement à connaître les détails de mon voyage de noces et l'arrivée tonitruante de mon frère m'avaient empêchée de les aborder.

Léopold, qui ne m'avait jamais porté une attention très grande, avait fait irruption dans le salon. Il avait paru déçu que je ne lui aie rien ramené de Lyon. Mon mari lui amenait toujours des trésors de ses voyages. Je m'étais excusée et avais mentalement noté de ne plus arriver sans un présent. J'étais désormais invitée en ces lieux et je me devais de ne pas venir les mains vides. Ma mère me dit que ce n'était pas grave, que j'apprendrais et qu'avec Madame Hermeline, je serais à bonne école. Ceci eut pour effet d'accroître mon inconfort au lieu de le dissiper. La discussion qui se poursuivit sur ma nouvelle vie et l'intérêt que ma mère et mon frère me consacraient atténuèrent cet incident. Je fus surprise d'entendre les cinq coups de la grande horloge qui marquaient selon mes hôtes l'heure de mon départ.

Au moment de passer la grille de la propriété des Chembignac, je réentendis les derniers mots de Louison.

– Passe voir ta vieille Louison, Léonie. Tu n’auras qu’à te glisser dans ma cuisine et moi je te préparerai tes plats préférés, sans les chichis de la mère Chembignac!

*27 septembre 1958*

– Essaie encore.

Je réajustai ma position sur le tabouret, pris une grande inspiration et me préparai à poser mes doigts sur les touches. Elle était de l’autre côté du piano et me faisait face. Le fait qu’elle soit à la fois si près et si loin de moi me rendait nerveuse. Elle dut le sentir et sortit de mon champ de vision. Je repris et je fis à nouveau la même faute au même endroit.

– Il faut te détendre, Pia. Tu connais le morceau, tu le connais très bien.

Elle était tout près de moi dans mon dos. Elle posa ses mains sur mes épaules.

– Relâche ces tensions, laisse-toi porter par les notes, comme lorsque tu répètes. Ce n’est pas différent de quand tu es dans ta chambre.

Elle me massait doucement les épaules. Ses mains, là, presque sur ma peau. Ses mains. J’oubliais la musique, je sentais juste ses paumes dont la chaleur traversait mon vêtement.

UNE MAISON JAUNE

Elle se pencha et vint murmurer à mon oreille.

– Recommence et joue pour toi, comme si tu étais seule au monde.

Je me mis à jouer. Comme si nous étions seules au monde.

*29 septembre 1993*

Sur la table en formica s'épalaient à droite les petits mots, à gauche les partitions et au milieu nos trouvailles du week-end précédent.

Il y avait quelques photos. Un livre écorné et un clavier de piano en papier. Thibault l'avait déplié.

– A priori cela doit aller avec les partitions.

– C'est quand même curieux que l'on trouve les partitions à la cave et le clavier dans cet appartement.

Je saisis les photos. Sur la première, on voyait un profil de femme au piano. Elle avait de longs cheveux noirs. Et puis il y avait une photo d'une famille de quatre personnes. En la détaillant, on eût dit une famille de trois personnes et à quelques pas, une femme avec un chapeau, qui ne ressemblait pas aux autres. Elle devait avoir une trentaine d'années. Il y avait aussi un prospectus froissé pour un concert. «Les Allegrissimes» figurait en lettres imposantes et une liste de dates en 1959 et de lieux dans toute l'Europe suivait.

Nous y ajoutâmes les gants roses.

– Je sais faire un puzzle, mais là je ne suis pas certain de ce qui va avec quoi.

– Si on allait déjà au cercle italien ?

– Ou voir ta vieille dame ?

– Et ça ne nous avance pas sur notre exposé des maisons du quartier...

On s'est regardés. Il m'a fait le sourire qui disait que dans cette cuisine on pouvait faire autre chose. J'ai fait semblant de ne pas comprendre. Il a glissé une main dans mes boucles. Nous avons remplacé l'exploration de nos trésors par celle de nos bouches.

*5 octobre 1925*

La pluie avait remplacé les beaux jours. L'allemand avait remplacé l'algèbre, Frau Gelbmeister avait remplacé Sœur Marie-Paule. Personne n'avait pris la place de Lisbeth. Elle me manquait. Nous nous voyions peu. J'espérais que la saison des soirées débutant bientôt nous donnerait l'occasion de nous côtoyer un peu plus souvent. Nos rythmes étaient peu compatibles. Quand elle sortait de l'école, je devais me rendre aux bonnes œuvres.

Nous nous apercevions à l'office du dimanche. Mais quand elle allait discuter avec nos anciennes amies communes, je devais rester à côté de ma belle-mère, de mon beau-père et de mon mari à saluer des

UNE MAISON JAUNE

gens importants dont je devais apprendre le nom, le rang social et l'activité professionnelle.

Les journées étaient répétitives. Madame Hermeline tenant à ce que je sois prête à entrer dans le monde le plus rapidement possible, mes moments de liberté étaient rares. Si rares que m'arrêter à la véranda était difficile et aller rendre visite à Louison totalement impossible. La première soirée aurait lieu à la fin du mois. Il était impératif que mon allemand soit à la hauteur. Un baron autrichien en était l'invité d'honneur.

Je répétais à haute et intelligible voix des phrases dont je peinais à retenir le sens lorsque j'entendis la porte d'entrée claquer. Le vent s'engouffra dans nos jambes depuis le vestibule et je m'attendis à ce que mon mari surgisse pour venir me saluer. Il ne manquait jamais de venir me dire bonjour quand mon enseignante était là. Avant que la porte ne s'ouvre, j'entendis la voix forte de mon beau-père.

– Auguste. Cette fois tu ne m'échapperas pas. Dans mon bureau immédiatement.

Frau Gelbmeister et moi restâmes interdites, tant l'injonction avait été puissante. Je voyais très rarement mon beau-père. Il m'avait été expliqué que c'était la période de la chasse et qu'il logeait dans un pavillon forestier durant de longues semaines à ce moment de l'année. Je fus donc étonnée de l'entendre, n'ayant pas été informée qu'il était de retour.

Je ne compris pas la teneur de la discussion, mais les éclats de voix furent nombreux. Frau Gelbmeister abrégea la leçon. Je crois qu'elle était gênée d'assister à une scène privée, même si les propos n'étaient pas compréhensibles.

Je profitai de cette interruption pour aller à la véranda. Elle était à l'opposé du bureau de Monsieur Chembignac, je pourrais donc profiter du silence. Et aussi, à cette heure-ci, sûrement y trouver la nièce de Louison qui connaissait peut-être la cause de ces éclats.

*6 octobre 1993*

Je soufflais sur mon thé.

– Ce n'est pas très efficace, il vaut mieux le touiller doucement ou y glisser un glaçon.

Elle joignit le geste à la parole et glissa dans ma boisson brûlante un petit iceberg tout droit sorti de son réfrigérateur.

Se rasseyant, elle reprit.

– Dans les années vingt, le quartier était en construction. Au début, il n'y avait que quelques grandes demeures bourgeoises comme celle que vous habitez. Elles étaient peu nombreuses et fort espacées car toutes étaient entourées de grands parcs. La surface du parc, bien plus que la taille de l'habitation, déterminait le standing de ses habitants.

UNE MAISON JAUNE

Je prenais des notes tout en brassant par intermittences ma boisson qui était en train d'engloutir le petit bout de glace.

À cette époque, les rues étaient plus des sentiers de terre que de véritables routes. Il y avait bien peu d'automobiles, mais plutôt des voitures à cheval. Il fut décidé de consolider les routes avec des pavés lors de l'arrivée de la fabrique d'emballage.

Elle se tut un instant. Je sentis qu'elle était dans ses souvenirs. Je ne voulus pas l'en extraire.

– Il y avait la voiture du médecin et celles des notables. La voiture et la taille du parc. C'était les signes extérieurs de richesse, comme on dit. La voiture est restée. La taille du parc, quand on pense à ce que le quartier est devenu...

Elle resta silencieuse un moment encore.

– Je ne crois pas avoir de photos des maisons, mais je chercherai pour votre prochain passage. Vous devriez essayer d'aller à la bibliothèque municipale. Il me semble qu'ils ont quelques archives, peut-être en trouverez-vous.

– Est-ce que...

– Oui?

Je voulais lui parler de nos trouvailles. Il avait été convenu avec Thibault que je lui en parlerais.

Je pris mon courage à deux mains.

– Accepteriez-vous que je vous soumette quelques clichés?

*11 octobre 1958*

J'avais oublié le froid, l'automne, la pluie et le vent. Je lisais : des livres, des partitions, des contrats, des documents administratifs. Je les décortiquais. Je commençais à saisir des subtilités de la langue française. Chaque samedi après-midi, je retrouvais Alba qui m'expliquait d'autres expressions, d'autres citations avant que, si l'absence de mon père était confirmée (c'était le jour le plus chargé pour ma mère au cercle), je ne me mette au piano.

Ce samedi-là, Alba fronça les sourcils quand je lui posai une question de compréhension.

– On ne dit pas « le » mais « la ».

Je repris ma question avec le bon déterminant. Alba s'était arrêtée net.

– Ton français a beaucoup progressé.

Son visage s'était durci et je me dis qu'elle allait m'annoncer que les leçons allaient cesser. Je sentis un vent de panique me saisir. Elle ne pouvait pas, pas ça.

– Ta compréhension est excellente.

Je commençais à transpirer. Je restais suspendue, perplexe. Elle pesait ses mots. Elle allait prendre une décision.

– Tu écris même plutôt bien.

Je devais penser à tout ce qu'elle m'avait donné, mais je ne pouvais que songer à ce qu'elle allait m'ôter. Je la scrutais intensément et priais pour qu'elle change d'avis.

UNE MAISON JAUNE

– Mais à l’oral, tu fais encore trop de fautes.

Je fus incroyablement soulagée de ce que j’aurais, en d’autres circonstances, considéré comme un cuisant échec. Mon apprentissage n’était pas fini.

– Tu ne pratiques pas assez.

Elle réfléchissait.

– Dorénavant, nous allons instaurer des heures de conversation. Pas avec les notes, ajouta-t-elle espiègle, avec des mots!

Je n’étais pas bien certaine de comprendre et elle dut le sentir.

– Chaque samedi, Mademoiselle Pia, vous serez conviée à venir prendre le thé et nous tiendrons salon. Et maintenant que j’y pense, parfois nous inviterons même des tiers à se joindre à nous.

Il y avait deux expressions que je n’étais pas certaine d’avoir bien saisies dans cette phrase. Cependant, ma compréhension de la poursuite de mes rencontres avec ma professeure et des conversations à venir avec elle était très claire. Si ma peur que les leçons cessent n’avait pas été si forte un instant auparavant, j’aurais probablement tenté quelques dénégations argumentant mon incapacité à m’exprimer, qui plus est lors d’un événement quasi mondain. Je n’eus, grâce à cette frayeur, qu’une réponse : un sourire radieux.

*15 octobre 1925*

Cela faisait quelques jours que j'étais alitée, un mauvais coup de froid, pensait-on. Cela m'avait empêchée d'avoir une discussion seule à seule avec la nièce de Louison. Madame Hermeline avait décidé que si je n'étais pas rapidement sur pied, elle ferait appel au médecin. Il était hors de question que je sois malade pour le début de la saison des réceptions, elle avait trop investi pour que cela se produise.

Une après-midi où je me sentais un peu mieux, je sonnai que l'on m'apporte un thé. Par chance, ce fut la nièce de Louison qui vint me servir.

Lorsque je l'avais rejointe à la véranda, nous n'avions eu que le temps d'échanger quelques mots. Elle m'avait dit ne pas savoir l'objet de la colère de M. Chembignac. Quand elle eut posé le plateau, elle se retourna vers moi et me demanda si je souhaitais qu'elle réajuste mes oreillers. Je la remerciai de sa sollicitude. Elle était une des seules à en avoir à mon égard. Les autres domestiques avaient dû considérer mon arrivée comme une charge supplémentaire ; elle, au contraire, la vivait comme une chance. Sans mon arrivée, elle n'aurait pas eu ce travail. Et mon petit doigt me disait aussi que Louison gardait un œil sur moi par son intermédiaire.

- Avez-vous encore besoin de moi?
- Je crois que ce sera bien ainsi.

UNE MAISON JAUNE

Elle allait sortir. La main sur la clenche, elle se retourna vers moi en baissant la voix.

– Je...

Je l'interrogeai du regard.

– Par rapport à ce que vous m'aviez demandé dans la véranda...

– Oui? je me redressai dans mes oreillers.

– Je crois que je sais pourquoi M. Chembignac père était fâché, l'autre jour.

Mon silence avait pour but de l'inciter à poursuivre. J'avais souvent entendu Louison dire que ce que les domestiques apprenaient n'intéressait personne et ne devait en aucun cas être colporté. Elle devait avoir entendu la leçon.

La bataille entre loyauté et envie de me raconter dura quelques instants. Elle s'éloigna de la porte et vint au pied de mon lit.

– C'est votre mari après tout et vous m'avez demandé...

Elle cherchait mon approbation et je la lui donnai, très intriguée par ce qu'elle allait me révéler.

– M. Chembignac fils, votre époux...

Elle se triturait les mains.

– Il, enfin, il semble, à ce qu'a entendu le chauffeur...

Elle prit une grande inspiration et, rougissant, termina d'une traite.

– Il a perdu beaucoup d'argent en jouant à son jeu américain. Le chauffeur aurait même entendu dire

que s'il ne cessait pas immédiatement de jouer, il allait mettre en péril les développements de l'usine d'emballage.

Elle se tenait face à moi, les yeux baissés.

Prise dans mon effroi lourd et silencieux qui lui faisait regretter amèrement de m'avoir parlé, elle n'osait plus bouger. Quand j'eus pris la mesure de la nouvelle, je quittai mon mutisme.

– Merci beaucoup – ma voix était fluette. Vous..., vous avez vraiment bien fait de me raconter.

– Vraiment?

– Oui! Vraiment, vous l'avez dit, j'ai le droit de savoir.

Et j'ajoutai bien vite:

– Personne ne me dit rien ici. Sauf vous.

Elle me rendit mon sourire. Rassérénée de ne pas avoir commis de faute, elle sortit allégée.

Quant à moi, mon mal reprit et, quelques jours plus tard, l'on dut faire venir le médecin.

*29 octobre 1993*

Enfin quelques jours de congé. La semaine s'achevait et les vacances s'annonçaient comme quelques jours de liberté. Depuis plus de trois semaines, j'avais couru d'obligations en obligations: aller voir Mamé, crouler sous les leçons, donner un coup de main à mon père à la station, sans oublier la liste de corvées

## UNE MAISON JAUNE

maternelles qui s'allongeait aussi vite que les jours raccourcissaient. Je n'avais pas eu le temps de retourner voir ma vieille dame et même Thibault avait été quelque peu négligé. On n'avait rien dit à personne. On n'en avait pas parlé, mais, ni lui, ni moi n'avions envie que les autres sachent que notre amitié avait pris un tournant plus intime. Nous embrasser dans la cuisine du haut suffisait à notre bonheur et nous évitait les quolibets et remarques salaces de nos camarades, ainsi que la curiosité de ma mère et entourait notre relation d'une aura de secret qui rendait nos retrouvailles encore plus piquantes. J'avais prétexté un travail à avancer (ce qui n'était pas tout à fait faux) et un semestre à réussir pour me débarrasser de toutes les tâches que mes parents avaient tenté d'imposer à une vacancière. J'avais cependant promis à mon père de passer lui donner quelques coups de main. La gérance de la station lui avait été proposée suite au départ en retraite de son patron, ce qu'il avait accepté, mais qui nécessitait de sa part une mise à niveau en comptabilité. Je passerais donc de temps à autre pour lui permettre de réviser ses cours.

Ma mère avait été très impressionnée d'apprendre qu'il allait devenir patron. Je me demandais même si elle ne s'était pas dit qu'elle l'avait quitté trop tôt. Je n'osais pas lui dire que c'était probablement parce qu'elle était partie qu'il avait fait ce choix et que, sans

cela, il aurait certainement continué à préférer passer du temps avec sa femme et sa fille plutôt que devant des colonnes de chiffres. Elle avait un soupçon de regret, je n'allais tout de même pas le lui enlever.

J'établis un plan d'attaque pour la quinzaine qui s'annonçait. Le lendemain j'irais au cercle italien, en début de semaine je me rendrais chez ma vieille dame avec les photos et j'irais à la bibliothèque municipale pour voir s'il existait des ouvrages avec des photos du quartier avant la naissance de ces grands immeubles. Je n'eus pas le loisir de terminer la révision mentale de mon emploi du temps. Les marches de l'escalier craquaient, dans un instant, Thibault serait là et nous aurions d'autres préoccupations que le passé.

*30 octobre 1958*

Les goûters de la langue française, comme Alba les avait nommés, prenaient une allure quasi rituelle. Nous nous mettions face à face et elle m'enjoignait de lui raconter mon village natal, la famille, les senteurs et les couleurs. Mes premiers récits étaient timides, empruntés, je n'osais m'exprimer de peur de faire des erreurs, de peur de ne pas utiliser le bon mot. Alba m'encourageait, posait des questions et au fil des samedis, j'oubliais ma gêne et déplaçais ma vie de là-bas. Jamais je n'avais expliqué ce que je voyais de

## UNE MAISON JAUNE

mon caillou. Jamais on ne m'avait ainsi questionnée, encore moins écoutée.

En racontant, je sentais l'odeur des pins, la chaleur. Quand elle me sentait trop nostalgique, nous changeons de sujet, elle me racontait les concerts, les caprices d'une soprano, l'ambiance des coulisses. Je riais, elle riait. Et quand elle trouvait que nous avions assez bavardé, nous nous mettions à la musique. Je ne vivais que pour ces samedis, dans l'attente d'eux et les jours qui les suivaient, je me remémorais chaque expression, chaque geste, chaque instant, engrangeant impressions et sensations pour tenir jusqu'au suivant.

Ce samedi-là, au lieu de la trouver autour d'une coupelle de biscuits et d'une théière, je la vis entourée de partitions. Elle faisait des piles qui, lorsque j'entrai, s'effondrèrent sous l'impulsion du courant d'air que l'ouverture de la porte provoqua. Je me précipitai pour l'aider et nous nous retrouvâmes à quatre pattes à ramasser les feuilles qui s'étaient dispersées dans le salon.

– Ça ne va pas. Cela va s'effondrer à nouveau. Il faut que je cesse d'empiler ainsi.

Je restai en attente. Elle se redressa et parcourut les amoncellements qui subrepticement envahissaient son espace. On pouvait en voir sur les meubles, derrière une porte. La musique habitait les recoins.

– Il y en a partout...

Je ne sus pas trop que répondre, mais admis à demi-mot que les amas de papiers étaient nombreux.

– On devrait les descendre à la cave. Il y a une grande armoire vide... Et comme ça, elles cesseront de s'envoler au premier mouvement d'air. Tu serais d'accord de m'aider?

– Bien entendu.

– On prendra le thé plus tard. Au travail!

Nous dûmes faire plusieurs allers et retours entre le salon et la cave. La grande armoire n'avait plus de dos, mais cela importait peu car elle était appuyée à un mur et avait des portes qui fermaient à clé.

– Je suis en train de préparer une nouvelle tournée, m'expliqua-t-elle quand nous eûmes terminé nos transports. Il faut que je fasse de la place pour les nouvelles partitions parce que sinon tout se mélange et je perds un temps fou à retrouver les bonnes pièces.

Elle dut lire sur mon visage ma tristesse avant que je n'aie eu le temps de me détourner.

– Pia? Cela ne va pas?

– Je... je crois que j'ai perdu un bouton.

Je fis mine de chercher dans un coin le temps de retrouver une contenance.

Elle allait partir à nouveau. Dès que les morceaux seraient appris. Le silence, le travail au tabac. Plus de piano, plus de goûters de la langue française. J'avais envie de pleurer rien qu'à l'idée d'une nouvelle séparation.

UNE MAISON JAUNE

– Pia...

Sa voix douce qui se faisait câline, presque caressante. Elle s'était approchée. Dans la pénombre de cette cave, je la sentais tout près de moi. Les mots sont sortis avant que je n'aie eu le réflexe de les arrêter.

– Ne pars pas...

– Mais je ne pars pas... Ce ne sera que quelques mois et...

Elle savait qu'un inventaire était vain.

Je saisis sa main. Je sentis qu'elle voulut la retirer. Je la retins en serrant un peu plus fort mon étreinte, sa main s'abandonna à la mienne.

Je rapprochai mon visage du sien. Les battements de mon cœur devaient résonner dans cette cave. Je frôlai sa joue. Elle se tourna légèrement vers moi. Nos lèvres allaient se toucher.

– Oh! le gramophone!

Elle avait gardé sa main dans la mienne et m'entraîna dans un autre coin de la cave.

*31 octobre 1925*

J'étais peu vaillante, mais le médecin m'avait toute-fois autorisée à me rendre à la première réception de la saison. Pas trop longtemps, avait-il dit, il faut qu'elle soit rentrée avant minuit, telle Cendrillon.

Les odeurs de nicotine et d'alcool me donnaient la nausée. Les parfums capiteux que j'adorais en temps

normal ne m'inspiraient qu'une fuite à l'air libre. Madame Hermeline avait sorti son étole en vison. Elle saluait, me présentait et à chaque mouvement un peu trop brusque de sa part, je prenais une touffe de fourrure dans le nez, ce qui achevait de me rendre malade.

Je vis arriver Lisbeth au loin. Elle fit mine depuis l'autre côté de la pièce de rajuster avec un grand geste une étole imaginaire. Je dus me mordre la lèvre inférieure pour éviter d'éclater de rire. Lorsqu'elle se fut frayé un passage à travers la foule dense, elle s'adressa avec emphase à ma belle-mère.

– Madame Chembignac, mais quel bonheur de vous voir, que vous êtes en beauté, comme toujours votre goût est exquis, fit-elle en la couvrant du regard. Quelle joie, que dis-je, quel honneur de vous recevoir. Ma mère, Madame Montverdil, vous cherchait justement. Vous devriez aller la retrouver au salon pourpre, elle parlait avec M. le Baron et me demandait de vous prévenir si j'avais le loisir de vous rencontrer avant elle.

Ma belle-mère remercia Lisbeth, rose de plaisir et, sans même vérifier si je la suivais, s'empressa d'aller à la recherche de l'hôtesse de la soirée.

Lisbeth saisit mon bras avant que je n'aie le temps de lui emboîter le pas. Elle glissa à mon oreille :

– Maintenant que nous sommes débarrassées, suis-moi.

UNE MAISON JAUNE

Nous nous retrouvâmes à l'étage dans la chambre de Lisbeth. Je n'eus pas le temps de lui dire que je ne pouvais pas rester là, que mon mari et mes beaux-parents allaient me chercher, Lisbeth jeta ses chaussures au sol, releva sa robe et se laissa tomber sur le petit fauteuil qui faisait face à sa coiffeuse.

– Nous avons tout le temps! J'ai demandé à ma mère de s'occuper de ta belle-mère... Tant que nous redescendons pour le feu d'artifice, nous pouvons rester ici.

Debout au milieu de cette chambre de jeune fille, je me sentis bien.

Lisbeth m'attira vers elle et m'obligea à prendre place sur l'autre fauteuil, qu'elle avait approché du sien.

– Tu as mauvaise mine. Je sais que tu as été malade, tu n'es donc toujours pas guérie?

Elle était la première à qui j'allais le dire. Je pris une grande inspiration:

– Je suis enceinte.

*2 novembre 1993*

La bibliothèque municipale était un vieux bâtiment en pierre, dont le perron était si large qu'il abritait une fontaine. C'était l'ancienne école primaire qu'un maire prétentieux avait décidé de transformer en médiathèque. La porte des garçons, sur l'aile gauche, donnait accès aux vidéos et aux disques et la porte

des filles, à l'ouest, permettait de se rendre aux archives et dans les rayonnages des livres. La veille, je n'avais pu échapper aux corvées, mais ce mardi matin, j'avais avalé un rapide petit déjeuner, attrapé mes cours et filé sans demander mon reste, avant que ma mère ne puisse me coller quoi que ce soit à faire.

Les portes étaient encore closes et je m'assis sur le bord de la fontaine jusqu'à l'heure d'ouverture. On en avait retiré l'eau pour l'hiver et on avait bien fait, le froid mordant commençant à s'installer. Je regrettais soudain en grelottant d'être venue si tôt.

– Mais on ouvre dans une demi-heure! Faut pas rester ici, tu vas attraper la mort!

Je levai les yeux et croisai ceux de Mademoiselle Gentianne. Mademoiselle Gentianne était une caricature littéraire de bibliothécaire: un chandail sans âge, des lunettes à écailles et un chignon gris. Mais, surtout, une connaissance phénoménale des ouvrages qui se trouvaient dans «sa» bibliothèque.

Elle allait refermer derrière elle la lourde porte, me laissant dans le froid quand, se ravisant:

– Bon! entre. Installe-toi dans le fond, je ne vais pas te laisser geler dehors. Et la prochaine fois, souviens-toi que pendant les vacances scolaires, on ouvre une heure plus tard.

Je la suivis en la remerciant. Elle balaya ma remarque d'un «bah, bah, bah» sonore. C'était étrange de

UNE MAISON JAUNE

l'entendre parler dans ce temple du silence. Habituellement, Mademoiselle Gentianne était le cerbère de la quiétude ; au moindre mot, au moindre pouffement, elle vous guettait par-dessus ses lunettes, prête à dégainer son carnet d'avertissements, voire à vous exclure de son sanctuaire si vous en cumuliez trois.

– Tu peux parler, tu sais. Jusqu'à l'heure d'ouverture, c'est un endroit comme un autre.

Elle disparut dans le local marqué « privé » dont nous nous demandions ce qu'il contenait. Les grands luminaires s'allumèrent et au bout de quelques instants, elle en ressortit avec deux tasses de thé.

– Tiens, Charlotte, ça devrait te réchauffer. C'est bien Charlotte, n'est-ce pas ?

J'acquiesçai doucement, un peu surprise.

– Des jeunes filles débraillées qui s'intéressent aux archives, il n'y en pas tant que ça...

Je ne sus si je devais relever le « débraillée » ou le fait que j'étais considérée comme intéressée.

– Alors, cette fois, tu cherches quoi ? Encore un exposé ? Et c'est de nouveau toi qui te colles tout le boulot pendant que les autres s'amusent ?

Jamais je n'aurais pensé Mademoiselle Gentianne si observatrice. J'allais lui raconter un bobard pour qu'elle me laisse tranquille. Sa malice, sa tasse de thé, me poussèrent à lui expliquer le sens de ma recherche.

Elle se gratta le front, réajusta ses lunettes. Posa sa tasse sur le comptoir, jeta un œil à l'heure et me dit, d'un ton qui ne supportait pas la contradiction :

– Suis-moi!

*3 novembre 1925*

La soirée chez les Montverdil m'avait beaucoup fatiguée. Le médecin, qui avait tenu à me revoir après cette escapade, avait exigé que je me repose.

– Mais elle sera remise pour vendredi? Il y a la réception chez...

– Madame Chembignac, tenez-vous plus à votre vie mondaine ou à votre petit-fils à venir?

J'entendis un soupire et le claquement des talons de ma belle-mère. J'entendis aussi que Madame Chembignac trouvait ces alitements répétés absurdes; pour son Auguste, elle n'avait pas fait un jour de maladie, pas un. Foutaises que ces recommandations médicales. Mon beau-père lui avait rétorqué qu'aux dernières nouvelles, elle n'avait pas fait d'études de médecine et que si le médecin avait dit que je devais me reposer, je me reposerais. Je crois que son épouse avait peu apprécié l'assignation et avait quitté les lieux en toute hâte. Ils ne devaient pas savoir que, depuis le sommet du grand escalier, j'avais tout entendu.

Je retournai à ma chambre la tête basse. J'avais fait des efforts afin d'entrer dans le monde de ma belle-

UNE MAISON JAUNE

famille, je portais maintenant un futur Chembignac. Je pensais que cela me permettrait au moins de m'intégrer, mais il semblait que je ne trouverais jamais grâce aux yeux de ma belle-mère.

En m'asseyant sur le bord de mon lit, je repensai à ma conversation avec Lisbeth quelques jours plus tôt.

– Ça devait arriver.

– Oui.

– Tu es contente?

– Je ne sais pas, c'est bizarre de penser que je vais avoir un enfant...

– Oui, c'est vrai. C'est bizarre. Il me semble que c'est si loin et si proche le temps où nous étions sur les chemins de l'école...

Je détournai la tête.

– Léonie, ne pleure pas Léonie. C'est une bonne nouvelle, je ne voulais pas dire ça... Léonie, tu vas être maman! On ira le promener ensemble cet enfant. Tu verras, ce sera un enfant du printemps...

– Lisbeth?

Je séchai mes larmes.

– Lisbeth, promets-moi que tu seras toujours mon amie?

Elle avait dit un oui ému. Première bonne nouvelle depuis trop longtemps.

*6 novembre 1993*

C'était le quatrième jour. Il m'avait dit «juste quelques heures». Comme les trois jours précédents. Juste quelques heures, tu parles! Dans cet endroit plein de courants d'air, même le pull en laine tricoté par Mamé n'y suffisait pas. J'avais attrapé le rhume. «Réviser ici ou à la bibliothèque, c'est pareil». Si c'était tellement pareil, pourquoi lui ne pouvait-il pas le faire? C'était de la comptabilité et il avait moins l'habitude que moi. Les examens s'approchaient, qu'il avait dit. Et moi les miens? En juin... ça me laissait du temps. Il avait demandé encore une fois, juste une fois. La semaine prochaine serait tout à moi. J'avais ragé, mais je m'étais installée avec mes livres recommandés par Mademoiselle Gentianne derrière le comptoir. Je n'avais bien entendu pas réussi à les ouvrir avant vingt heures. À croire que tout le monde avait décidé de venir prendre de l'essence ou acheter de quoi se faire à manger dans la station-service de mon père.

Même cette emmerdeuse de Juliette était passée. Elle avait, à haute et distincte voix, parlé de la fête à laquelle TOUTE la classe allait venir, même Thibault. J'aurais pu lui arracher les yeux. Je savais que c'était faux, Thibault était en visite chez sa grand-tante, mais l'envie de déchiqueter son horrible robe rose bonbon qui dépassait de son manteau croissait au fur et à mesure que sa voix de crécelle égrenait toutes les

UNE MAISON JAUNE

personnes qu'elle allait retrouver. Son boy-friend, un Johnny Depp de pacotille aux cheveux gras qui devait bien avoir vingt-cinq ans me paya. Il allait sortir et me débarrasser d'elle, quand elle se retourna et, me toisant, elle lui dit ostensiblement :

– Si ce n'est pas malheureux de passer son samedi soir dans une misérable station d'essence...

Elle était trop loin pour que je lui marche sur le pied cette fois. Quand elle fut sortie, quand le bruit de la voiture de son mec de seconde zone se fut éteint, je réentendis la phrase de Juliette. Pour une fois, je dus admettre qu'elle avait raison.

*8 novembre 1958*

Je descendis les marches à toute vitesse, j'étais en retard pour notre rendez-vous. Ma mère avait souhaité que je vienne l'aider au cercle pour le service et comme j'avais couru pour essayer de revenir à l'heure sous mon toit, j'avais transpiré et j'avais donc entrepris une rapide toilette avant de rejoindre Alba.

Quel ne fut pas mon étonnement d'entendre la musique d'un orchestre complet derrière la porte. J'allais frapper, quand Alba, qui avait dû m'entendre dévaler les marches, m'ouvrit solennellement.

– Entrez ma chère, entrez, cette après-midi je vous invite au bal!

Elle avait revêtu une magnifique robe pourpre en velours. Je fus immédiatement gênée de ma tenue hors d'âge. Elle fit comme si de rien n'était et me dit de ce ton toujours solennel :

– Votre robe est avancée, chère Mademoiselle.

Je suivis sa main des yeux et vis une superbe toilette vert d'eau qui était posée sur le canapé. Elle avait poussé les meubles pour laisser un grand espace au milieu du salon.

Je voulus ouvrir la bouche, elle fit un «chut», qui ne me laissa pas le temps de dire quoi que ce soit. Elle saisit la robe, saisit ma main, m'emmena dans sa chambre et sans un mot m'aida à me dévêtir. Je sentis son regard sur moi, sentis ses mains qui glissaient le long de mon dos pour boutonner la magnifique robe vert d'eau. Elle arrivait au dernier bouton tout en bas, quand sa main se posa furtivement sur ma hanche. Elle la retira à la hâte, pas assez vite pour éviter qu'une forte chaleur envahisse mon ventre.

Je me retournai, elle m'emmena à travers les pièces à toute allure.

– Allons danser, ma belle Italienne! J'ai fait réparer le gramophone! Et la musique nous attend.

– Mais je ne sais pas danser...

Elle se mit au milieu du salon, attrapa ma main qu'elle posa sur son épaule, puis mon autre main et d'un sourire radieux me rétorqua :

– Eh bien je vais t'apprendre!

UNE MAISON JAUNE

Et nous entamâmes ce que j'appris plus tard être une valse.

*18 novembre 1925*

– Le premier trimestre est bientôt passé, je pense. Ça va aller mieux, c'est certain, et ça fera plaisir à votre belle-mère.

Je sentis une pointe d'ironie dans ses propos, son clin d'œil me le confirma.

– Il faudra que je parle à Auguste. Pas de cabrioles. Vous n'êtes pas bien épaisse et ce petit me semble fragile.

Bien que gênée par la remarque du médecin, je fus ravie de ces derniers propos. Être enceinte aurait au moins ce mérite. Il ne m'avait plus touchée depuis que le docteur lui avait dit, mais compte tenu du fait que ce même docteur m'annonçait que j'allais me porter de mieux en mieux, je craignis qu'il ne recommence ses visites dans mon lit. Je considérais donc l'interdiction comme une bénédiction.

– Il faut vous ménager, Léonie. Quand on est aussi jeune et frêle, avoir un bébé n'est pas si simple. Je le dirai aussi à vos beaux-parents.

– Oui, Docteur.

– Vous devriez aller voir votre mère, elle est très fatiguée en ce moment, une visite de votre part lui ferait du bien. Mais en voiture uniquement.

Je promis et le remerciai chaleureusement.

Il avait presque quitté ma chambre, quand je l'entendis dire à l'infirmière qui était venue me voir chaque jour depuis ma rechute :

– Une si jeune fille, si c'est pas malheureux...

Je n'eus pas le temps de réfléchir à ces mots, que j'entendis la voix de Lisbeth.

– Ne vous dérangez pas, je connais le chemin...

Elle gravit les marches du grand escalier, poussa la porte qui était entrebâillée et me trouva debout au pied de mon lit.

– J'ai croisé le docteur, il dit que maintenant tu vas aller mieux! Je suis si contente, nous allons pouvoir nous rendre ensemble à la grande fête du maire du mois prochain!

Je souris à Lisbeth.

Elle était venue presque tous les deux jours. Elle restait un petit moment, me racontait quelques anecdotes et au bout de vingt minutes s'en allait gaiement. Je l'attendais avec impatience. Ainsi presque consignée, je ne descendais que pour les repas. Et encore, plus d'une fois, les nausées avaient été si fortes, que j'avais préféré garder la chambre. Depuis quelques jours, toutefois, cela me semblait effectivement être moins pénible.

– Il faut que je te raconte. Mon père pense que je pourrai voyager l'été prochain. Et à mon retour, je vais intégrer l'école d'infirmières.

UNE MAISON JAUNE

Elle vit mon regard sombre. L'école d'infirmières la plus proche était à plus de cent kilomètres. J'allais perdre Lisbeth. Malgré sa promesse.

– Mais ne fais pas cette tête! La vraie bonne nouvelle est que mes parents ne veulent pas que je parte si loin, et comme je ne veux pas renoncer à mon école, ils ont décidé de financer l'ouverture d'une nouvelle école d'infirmières... ici!

– Tu veux dire que tu ne pars pas?

– Non! Mon père a convoqué un architecte, a débauché la directrice de l'école de soins de santé de Lyon et nous devrions pouvoir ouvrir une première classe en septembre prochain!

Je savais les Montverdil riches, cependant au grand jamais je n'aurais imaginé qu'ils puissent ouvrir une école pour leur fille.

– Il semble qu'il y ait un grand nombre de jeunes demoiselles intéressées dans la région, qui avaient renoncé pour les mêmes raisons que moi. Le docteur a même dit qu'il me prendrait en stage. Ne sont-ce pas de sacrées nouvelles?

Je ne savais que dire. Lisbeth et ses rêves. Lisbeth que rien n'arrêtait. Lisbeth qui allait faire des études. Et pas un stupide apprentissage d'allemand, non... Devenir infirmière! Je n'avais pas vraiment eu le temps d'avoir des rêves, mais maintenant que j'y pensais, je crois bien que moi aussi j'aurais aimé faire cela.

- Alors? Contente pour moi?
- Très contente Lisbeth, très, très contente pour toi.

– Je suis passée en vitesse pour te le dire! Il faut que je m'en aille, si je veux pouvoir aller dans mon école d'infirmières, il vaudrait mieux que je ne rate pas mon certificat!

Déposant à la hâte un baiser sur mon front, elle fila vers ses nouveaux projets, me laissant à mon lit et à mon ventre qui doucement s'arrondissait.

*20 novembre 1993*

Une semaine que l'école avait repris. C'était un samedi banal. Un samedi à la station. Les examens de Papa étaient début décembre, j'avais décidé de lui donner encore un coup de main. Tant pis pour les sarcasmes de Juliette. Je subodorais qu'elle passait à la station exprès pour me rabaisser.

Je décidai d'être fière de mon père, fière du fait qu'il se battait pour avancer. Mon père à moi n'était certes pas riche, mais avait, du haut de ses trente-trois ans, la moitié de l'âge du sien. Et donc le sien serait mort depuis longtemps quand le mien aurait atteint l'âge actuel de son géniteur. Je ris à ma future répartie, assurée de la voir l'air totalement exaspéré si je lui rétorquais ça. Mon père arriva en même temps que Thibault.

UNE MAISON JAUNE

– Je prends le relais, filez.

– T'es sûr?

– On est samedi soir, allez ouste, avant que je ne change d'avis... Il me glissa deux billets de cinéma dans la main. «Un héros malgré lui» passe à vingt et une heures, dépêchez-vous si vous ne voulez pas rater le début.

– Merci Papa!

– Et tu la raccompagnes chez Mamé, je veux la voir au petit déjeuner demain! ajouta-t-il à l'encontre de Thibault.

– Promis!

– Alors miss Charles? Prête?

J'attrapai ma veste à la hâte et suivis Thibault, un peu déroutée.

– Tu as la permission de minuit, ce qui nous laissera le temps d'aller prendre un dernier verre après. Il est dur à la négo ton paternel!

Par la vitre, je vis mon père me faire un petit signe joyeux et je lus sur ses lèvres un «amuse-toi bien!».

Pour une fois, j'avais vraiment seize ans.

*22 novembre 1958*

– Pour la table dans la salle du fond, Pia, dépêche-toi!

J'empoignai le chianti et les verres et filai dans l'arrière-salle que ma mère avait ouverte pour l'occasion.

– Pia, de l'eau pour les Cescaretti.

– Pia, tu peux nous amener la carte?

– Pia, ...

Pia, encore Pia. La grande horloge au-dessus du comptoir. Il n'était que dix-huit heures. Cela allait durer ainsi jusque vers minuit. Le baptême du petit dernier. La soirée serait longue. C'était le deuxième samedi après-midi qui m'était volé. Ma mère m'avait annoncé qu'elle avait besoin de renfort. On se transmettait son adresse loin à la ronde. Il n'y avait pas beaucoup d'endroits où l'on pouvait manger comme là-bas. Il y avait de l'espace, on pouvait y faire des banquets. Et c'était bientôt Noël. Elle m'avait montré le cahier de réservations. De ces feuilles noircies, je ne vis qu'une chose, la disparition de mes samedis. Et dire que j'étais si triste de voir partir Alba. Elle était encore là et c'était moi qui n'y étais plus.

*24 novembre 1993*

Je tentai de m'abriter du vent glacial en baissant la tête et en remontant les épaules. J'avais décidé d'aller voir ma vieille dame. Des semaines que je n'avais pas eu le temps d'y retourner. La seule fois où j'avais pu venir jusqu'à son immeuble, la porte était restée close. Je sonnai, sautillant presque pour me réchauffer. J'entendis une voix quelque peu lointaine dont je ne compris pas tous les mots. Après avoir donné mon nom, le clic de la porte m'enjoignit à entrer.

UNE MAISON JAUNE

– Quel plaisir de vous voir Charlotte! Je ne sais pas s’il est bien sage de vous laisser entrer, je crois que j’ai attrapé un refroidissement...

– Vous inquiétez pas pour ça, j’ai le rhume depuis un mois, depuis que je passe mon temps à remplacer mon père à la station...

Il fut donc décidé que nous partagerions microbes et thé.

Ce que j’aimais bien avec ma vieille dame c’est qu’elle ne me demandait jamais rien, contrairement aux autres. Elle avait juste l’air content de me voir. Pas d’attentes, pas de récriminations.

Elle avisa mon barda.

– Votre travail de diplôme.

– Mes recherches. Et comme vous aviez dit que vous seriez d’accord...

Je laissai la phrase en suspens.

Elle n’attendit pas la fin.

– Montrez-moi!

Je déballai sur la table les livres avec les photos du quartier, les photos que nous avons trouvées dans l’appartement du haut. J’allais sortir les petits papiers, quand j’entendis une exclamation.

– Oh, j’avais oublié...

J’interrompis mon mouvement. Elle s’attardait sur les images d’une cérémonie officielle.

– Et dire que c’est une clinique aujourd’hui.

Je me tus pour lui permettre d’en dire plus.

– 1925: la pose de la première pierre de l'école d'infirmières. Ce fut un grand événement!

*27 novembre 1925*

Lisbeth avait insisté pour que je vienne. Elle n'aurait d'ailleurs pas eu besoin de m'implorer, personne n'aurait raté ce grand moment. Ce n'était pas tous les jours que l'on allait construire un nouvel édifice de cette ampleur. Les autorisations avaient été rapidement données. Le maire n'avait posé aucune condition, une nouvelle école, c'était une opportunité de briller. Quand Monsieur Montverdil avait proposé de faire une cérémonie inaugurale, toute la communauté s'était massée sur le site, aspirant à participer d'une manière ou d'une autre à ce grand chantier.

Le maire s'était frotté les mains, une fabrique d'emballage et une école d'infirmières, sa commune se développait, cela allait attirer de nouveaux contribuables, on allait pouvoir développer le réseau routier. Un de ses confrères de l'agglomération voisine lui avait même demandé comment il avait fait.

Les pieds dans la terre, nous écoutions le maire gonflé d'orgueil nous raconter l'anecdote. Lisbeth me fit un clin d'œil. Mon beau-père, ravi que soit également citée la fabrique qu'il finançait avec mon père, en avait eu les moustaches qui frétilaient d'aise.

UNE MAISON JAUNE

Manquait uniquement à l'appel Auguste. J'aurais souhaité qu'il fût là. Je faisais un peu fille mère, isolée dans cette foule. Comme me l'avait dit Madame Chembignac, il n'était pas convenable de se montrer seule en public.

Lisbeth était rayonnante. Elle avait un manchon en renard et une chapka assortie. Un grand manteau noir lui donnait un air russe. Enfin, d'après ce que j'en connaissais des livres illustrés dénichés chez les Chembignac. Monsieur Montverdil voyageait beaucoup et il ramenait toujours des trésors de partout à sa fille. Elle allait voyager avec lui. Je réalisai soudain que nous n'irions pas nous promener ensemble avec le bébé. Elle serait en Europe ou en Amérique, puis étudierait sur les bancs de cette nouvelle école.

Je n'entendis plus le maire, je ne vis plus la foule. De glacées, mes mains devinrent soudainement chaudes, mon front aussi.

Quand je repris pied dans la réalité, j'étais dans mon ancienne chambre.

*6 décembre 1993*

- Je t'ai amené des friandises.
- ...
- C'est la Saint-Nicolas...
- Ah ouais.

- Comment ça, «ah ouais»?
- Oui, c'est bien, c'est ce que je voulais dire.
- Dans la famille de ma grand-mère, on fêtait toujours la Saint-Nicolas, alors je me suis dit...
- Tu as bien fait. Viens voir.
- Non, mais dis-le-moi si tu t'en fous de ce que je te raconte.
- Non, c'est pas ça.

Il a pris sa mine boudeuse des mauvais jours. J'ai posé le livre que j'avais entre les mains et je me suis glissée contre lui.

- Je peux partir aussi.

Ça signifiait qu'il allait falloir que je me rattrape de mon accueil glacial. J'ai grimpé sur la pointe des pieds et ai déposé un baiser sur son menton. Il n'a pas vraiment bougé. J'ai déposé un baiser dans son cou. Il a tenté de jouer au bel indifférent. J'ai glissé ma main contre son torse. Il a daigné baisser la tête. Nos lèvres ont scellé la réconciliation.

Au bout d'un temps suffisant pour que le drapeau blanc soit définitivement hissé, j'ai regardé ma montre.

- Il faut qu'on file ou on va rater la remise de diplômes de mon père.

Thibault m'a retenue contre lui.

- Ou on pourrait rester là, si j'ai bien vu, l'endroit est désert et...

## UNE MAISON JAUNE

– Alors ça certainement pas! Dépêche-toi et en chemin je te raconterai ce que j'ai trouvé et après on ira dîner au cercle italien.

J'ai essayé de ne pas voir la mine renfrognée de Thibault. J'évitais soigneusement le sujet. Soigneusement était mon point de vue; à sa frustration réitérée, soigneusement n'était peut-être pas tout à fait le bon adverbe.

*16 décembre 1958*

Vingt et une heures. J'avais enchaîné la journée au tabac avec le service du soir au cercle. Encore jusqu'à la fin du mois, ils avaient dit. Je dormais dans le train, épuisée par ces journées qui n'en finissaient pas. Je m'étais assoupie pendant la messe. Mon père, au lieu de me gronder, avait essayé de convaincre ma mère que travailler autant était trop pour une jeune fille de mon âge. Elle avait répondu qu'elle, à mon âge... Il avait baissé les bras. Comme toujours. Et j'avais continué à enchaîner les journées au tabac et les fins de semaine au service. Elle avait dit qu'à cette saison les journées étaient moins remplies sur les exploitations, alors je pouvais venir aider lors du coup de feu du soir. Je n'avais pas discuté. À quoi bon. J'avais dit qu'il aurait été bien que je puisse poursuivre mes leçons de français, elle avait rétorqué que j'en savais déjà assez.

Je rentrais donc si tard que je n'avais pu que glisser un papier sous la porte d'Alba pour excuser mes absences répétées.

Ce soir, en montant les marches, j'avais jeté un coup d'œil par la porte entrouverte de notre logeuse. J'avais vu deux valises. Elle partait. Je ne savais ni pour combien de temps, ni pour où. La montée jusqu'à notre appartement m'avait paru interminable. Lorsque j'avais franchi le seuil, j'étais si lasse et si fourbue que je me couchai tout habillée sur mon lit. Je sentis alors sous mon oreiller mon clavier de carton qu'Alba avait confectionné. Je n'avais pas eu la force de pratiquer mes leçons depuis des semaines. Et elle partait. Je sentis les larmes monter. J'allais pleurer quand j'entendis des notes. Elles stoppèrent net toute velléité lacrymale.

Retrouvant une force que j'ignorais encore avoir l'instant d'avant, je me glissai dans la baignoire. Lavée de frais, bravant le froid, j'enfilai la robe à fleurs ; les cheveux encore mouillés, je descendis l'escalier jusqu'à la source de la musique.

*16 décembre 1993*

Je me dis qu'il devait bouder. Je trouvais cela injuste. À huit jours de Noël. Je lui avais raconté le récit de la fondation de la Clinique du Mont. Je lui avais montré les photos que ma vieille dame avait

## UNE MAISON JAUNE

commentées. L'usine d'emballage qui n'avait pas réussi à survivre à la guerre. Il s'était dit qu'ils avaient traité avec l'ennemi. Plus personne n'avait voulu leur confier du travail après la victoire. Ils avaient fermé. En prenant le chemin pour aller à la rivière, on voyait encore à côté des bâtiments d'habitation une partie du hangar en ruine.

Après la partie officielle, nous étions allés manger au cercle italien. J'avais fait cette proposition à mon père. Un de ses condisciples du diplôme de comptabilité lui en avait dit le plus grand bien. Ce fut donc l'occasion d'aller goûter aux lasagnes les plus fameuses de la ville. Thibault et moi avions observé les lieux avec attention. Aux murs, on trouvait de vieilles photos. Sur l'une d'elles, nous découvrîmes la même famille que sur la photo dénichée dans l'appartement du haut.

J'avais donné un gros coup de genou sous la table à Thibault. Nous étions restés le nez en l'air un long moment face à ce cliché. Sur cette photo qui avait dû être prise devant le cercle, pas de traces de la dame aux cheveux noirs. En silence, nous nous fîmes la promesse de revenir pour interroger les tenanciers.

Depuis ce soir-là, Thibault avait essayé de revenir à la charge pour que l'on «passe à l'étape suivante». J'avais éludé à deux reprises. Depuis la seconde fois, j'avais eu le sentiment qu'il évitait de me croiser.

J'avais prétexté qu'il y avait du monde chez moi, j'avais prétexté trop de travail. Je crois qu'il n'avait pas été dupe. Il m'avait balancé un « si t'as pas envie, dis-le ! » et avait dévalé l'escalier de ma maison sans que j'aie pu répondre à cette injonction. À mieux y réfléchir, cela m'arrangeait, finalement. Je n'avais pas du tout envie de lui dire quoi que ce soit. Je n'avais pas envie de lui expliquer que ce n'était pas une question d'envie. D'ailleurs, si j'avais su... On aurait peut-être dû rester amis.

*16 décembre 1925*

– Ah ben ça c'est mieux !

Je lui fis un pâle sourire. Je m'étais forcée, je n'étais pas certaine que ce soit une bonne chose, mais Louison avait l'air satisfaite de mes efforts.

– Si tu ne manges pas, comment veux-tu qu'il pousse, ce bébé ?

Je hochai la tête.

– Il était délicieux ce rôti, Louison. Merci.

Louison fit des « tatata » en sortant de ma chambre. Elle ne recevait jamais bien les compliments, mais je savais qu'elle les appréciait tout de même.

Dix jours que j'avais retrouvé mon ancienne maison. Je ne m'y habituais pas. À chaque fois que je m'éveillais, c'était un ravissement de voir les épais rideaux de velours bleu, le fauteuil assorti, mon lit de jeune fille.

## UNE MAISON JAUNE

Lors de la cérémonie inaugurale, j'avais perdu connaissance. On m'avait transporté à la hâte dans la maison la plus proche, qui s'était avérée être mon ancienne demeure. Comme j'avais perdu du sang, le médecin avait décrété qu'il valait mieux éviter de me déplacer, il craignait pour l'enfant. J'avais donc élu domicile dans mon ancienne chambre pour mon plus grand bonheur. Et celui de Louison. Je ne savais combien de temps ces vacances allaient durer, j'en savourais donc chaque instant.

J'écoutais les bruits, je me régalaïs (à toutes petites portions) de mes plats préférés concoctés par ma bonne Louison. Ma mère s'installait chaque après-midi dans le grand fauteuil bleu et lisait ou cousait dans une demi-pénombre qui devait être propice à la sieste. Je ne dormais pas. Les yeux à peine entrouverts, je l'espionnais. Là, dans cette lumière voilée, toute à ses travaux d'ouvrage ou à sa lecture, certaine de ne pas être observée, elle avait presque un sourire, elle semblait calme, sereine. La fatigue, dont on m'avait dit qu'elle était accablée, semblait loin. Jamais je n'avais passé autant de temps avec ma mère. Je la voyais parfois m'observer. Je fermais alors complètement les paupières pour être certaine qu'elle ne me voie pas l'espionner. Je m'assoupissais dans sa présence protectrice. J'espérais ne pas aller mieux. J'espérais rester encore sa petite. Avant que mon tour de veille ne vienne.

*17 décembre 1958*

Les pneus de la voiture ont crissé, le moteur s'est éloigné, dans le petit matin blême, elle était partie. Je m'enroulai dans son chandail. Je respirai son odeur. Pourvu qu'elle persiste jusqu'à son retour.

Le chandail, elle me l'avait donné quand elle m'avait vu débarquer dans ma robe à fleurs.

– Mais tu dois mourir de froid?!

– Ça va...

– Je vais te donner un chandail et des chaussettes tout de suite.

– Ça va...

– Pia, cet endroit est plein de courants d'air.

– ...

– Mais tes cheveux sont trempés?! Viens, je vais te les sécher.

Dès que je me fus habillée, elle m'avait fait asseoir sur le bord de son lit et avait frotté mes cheveux avec une grande serviette qui sentait la lavande. Quand elle eut jugé que mes cheveux étaient suffisamment secs, elle décida qu'il était nécessaire de les brosser.

Je me laissais faire, les yeux clos. Elle passait la brosse avec douceur. Je l'imaginai le faisant sur ses longs cheveux soyeux. Elle était assise à côté de moi. Nous n'avions presque pas échangé de mots. Elle a fait glisser une mèche entre ses doigts.

– Ils sont longs...

UNE MAISON JAUNE

Je ne l'ai pas laissé finir. Je me suis retournée, l'ai fait basculer en arrière sur le lit et quand je sentis sa poitrine contre la mienne, cachées que nous étions sous ma cascade de cheveux, je lui donnai le baiser que j'attendais depuis si longtemps.

*26 décembre 1993*

On prend les mêmes et on recommence. Ce Noël avait un goût de déjà-vu. À la différence que Paul s'était joint à nous. Ma mère avait picolé pareil, les copines étaient passées. J'avais filé chez Mamé, on avait fait comme si les autres allaient venir. Ils étaient peut-être tous un peu plus souriants. Ils avaient et les uns et les autres des projets. Mon père avait expliqué à Mamé comment il comptait développer la station : «Je vais faire cuire du pain sur place, avec l'odeur ça va attirer le chaland». Ma mère avait parlé de ses projets d'emménagement avec Paul. «On est à la recherche de notre nid douillet, on aimerait un grand espace clair pour que Paul puisse peindre». Seule Mamé n'avait rien dit. Les projets de Mamé étaient déjà passés.

Elle avait dû deviner que tout n'allait pas si bien. Au matin du 26, elle m'avait fait un chocolat, un de ces chocolats dont elle avait le secret, qui vous renvoie direct en enfance. Pour un peu j'aurais eu envie de lui grimper sur les genoux. Elle a mis sa main sur mon poignet. J'ai cru qu'elle allait parler.

Elle a resserré son étreinte. Une larme a filé le long de mes boucles. Elle a serré un peu plus fort. Quand la tasse fut vide, c'était quand même un peu Noël.

*28 décembre 1925*

– Vous comprenez, on ne PEUT pas la reprendre chez nous.

J'éclatai de rire! Je ne savais pas si c'était ou non bon pour le bébé, mais Louison imitant Madame Chembignac-mère était impayable.

– Ma chère Madame Grandvieille, c'est impossible. Nous recevons pour la Saint-Sylvestre. Notre soirée est connue loin à la ronde, elle est le clou de la saison, elle est... Oh vous savez, n'est-ce pas? Nous ne pourrions sacrifier une telle soirée. Monsieur le Docteur a dit qu'il lui fallait du cââlme.

Les larmes coulaient sur mes joues, tant je m'esclaffais. Louison, ravie de son effet, en rajoutait en gestuelle. Elle entendit des pas dans l'escalier et s'immobilisa net. Elle fut soudain gênée de s'être laissé emporter. Les pas passèrent devant la porte sans s'arrêter. Je me redressai sur mes oreillers.

– Oh! Louison, tu es unique, raconte-moi encore, allez, raconte-moi.

– Assez... on ne doit pas se moquer.

Je ne sus si elle était sérieuse ou non. Je crois qu'elle craignit d'avoir été trop loin.

UNE MAISON JAUNE

– Je ne dirai rien à personne. Je suis tellement contente de pouvoir rester.

Elle s'approcha de mon lit.

– Moi aussi je suis tellement contente que tu restes, que vous restiez.

Elle s'était corrigée à la hâte.

J'ai tendu la main. Elle s'est approchée du lit et après une hésitation l'a saisie.

– Je serais toujours « tu » pour toi, ma Louison.

Elle a regardé ailleurs. J'ai baissé le ton afin de marquer encore plus la connivence.

– Au concours de la meilleure imitation, tu rivalises avec Lisbeth!

Louison revint à moi. Que je la classe au même degré que Lisbeth lui fit redresser les épaules.

– Je suis ravie que les soirées prévues par les Chembignac m'obligent à rester ici.

– On va les nourrir, ce bébé et sa maman!

Je vis défiler les plats succulents qu'elle allait concocter pour que mon ventre pousse au mieux. J'ambitionnais que les festivités de ma belle-famille se poursuivent bel et bien jusqu'en mai prochain!

*30 décembre 1958*

– Si cela continue comme ça, nous allons pouvoir nous acheter une voiture...

Il y avait de la fierté dans ses yeux. Je n'en avais jamais vu pareillement. De la joie aussi. Presque autant que lorsqu'elle m'avait recueillie ici quelques mois plus tôt. Une fois encore elle n'avait pas vu mon désespoir, tout à son plaisir. Peut-être suffirait-il à combler mes abîmes. Je lui souris.

– Oh *bambina mia, una macchina!* Les Cescaretti m'ont dit qu'ils allaient vendre la leur. On pourrait ...

Elle ne finit pas sa phrase, le rêve était trop grand pour être exprimé.

Je regardais par la fenêtre. La seule voiture que j'avais envie de voir était celle d'Alba. Tous les jours j'espérais la voir garée dans l'entrée du parc derrière la grille. J'avais beau savoir qu'elle ne rentrerait pas avant plusieurs semaines, c'était plus fort que moi : à chacun de mes retours, je guettais, une petite boule au creux de l'estomac qui s'implantait durablement quand je constatais qu'aucun véhicule n'était stationné devant le grand porche. L'idée qu'il puisse y avoir une autre voiture m'insupportait au plus haut point. C'était ridicule, puisque cela ne signifiait pas qu'elle ne reviendrait pas, mais cela m'était intolérable d'imaginer qu'une autre auto vienne prendre la place. Je croisais les doigts pour qu'Alba soit de retour avant que ma mère n'ait assez d'argent pour acquérir notre propre carrosse.

Les traits tirés, elle refit l'addition de la longue colonne de chiffres qui s'étirait sur le papier quadrillé.

UNE MAISON JAUNE

Elle souligna deux fois le chiffre final et me décocha un sourire magistral. Son bonheur fut une atteinte à ma tristesse.

1926 - 1959 - 1994



*1<sup>er</sup> janvier 1994*

C'était vide sans lui. Je savais qu'il fêtait Noël en tribu, j'avais donc espéré qu'à son retour il me ferait signe. Mais rien, pas un mot. J'avais demandé nonchalamment à Paul et à maman s'ils avaient vu Thibault pendant que j'étais chez Mamé. Mais non. Rien. Aucun signe de vie. Je me demandais si nous avions rompu. Ou si c'était pour me faire céder.

J'ai essayé pour la quatrième fois de me mettre à mon exposé. J'ai biffé une énième phrase bateau du chapitre concernant la typologie des bâtiments.

Je me suis levée et j'ai décidé de monter dans le petit appartement du haut. Je savais qu'il y faisait froid, j'ai donc empoigné mon pull en laine que j'ai enfilé par-dessus ma veste en jean. La rambarde était usée. Je suis entrée, une lumière blême se traînait sur les murs jaunis. J'ai été jusqu'à la petite chambre. Je me suis assise sur le lit. C'était là que l'on avait trouvé le clavier et les gants. Je les ai sortis de ma poche. Ils étaient en décalage avec l'endroit. Un cuir fin et souple. Très chic. Je posai ma paume sur les gants.

## UNE MAISON JAUNE

Ils avaient l'air à ma taille. Assise dans cet endroit dépeuplé, je décidai de les essayer. Je les enfilai sans aucune difficulté.

Mes mains si élégamment gantées. Sous le cuir, on pouvait voir le départ de ma paume. Là, au-delà du poignet, au creux, on aurait pu cacher un petit message comme ceux que j'avais découverts à la cave. Je repensai au clavier de papier. Étaient-ce ces mains gantées qui le parcouraient ?

Je décidai de retourner au cercle. Cela aurait au moins le mérite de m'occuper l'esprit.

*3 janvier 1926*

Elle s'était assise sur le fauteuil. Elle avait posé sur le petit guéridon sur lequel figurait la broderie non achevée de ma mère son manchon et sa chapka en renard. Ainsi, à contre-jour, elle avait l'air d'une dame dans son grand manteau de velours bordeaux. Je nous comparai et je saisis à nouveau le contraste. La future mère de famille, alitée et faible, et la belle dame du grand monde. Lisbeth dut le ressentir aussi. Elle déboutonna promptement son pardessus, se leva, le déposa sur le bras du fauteuil et vint s'asseoir au fond de mon lit.

– Voilà qui est mieux. Si je ne te dérange pas, ajouta-t-elle bien vite, inquiète.

Je m'assis en retapant mes oreillers. Elle m'aida.

– Tu aimerais que je te raconte?

Je hochai la tête en signe d'assentiment. Elle tapota le lourd tissu de sa jupe, signe de réflexion de sa part.

– Je t'écoute.

Après un silence concentré, elle débuta son récit.

– Nous sommes venus aujourd'hui pour présenter à la famille Grandvieille, et un peu à la famille Chembignac, nos meilleurs vœux pour l'an neuf...

– Lisbeth, s'il te plaît...

Lisbeth se racla la gorge et réajusta à nouveau l'étoffe.

– Je ne voudrais pas que tu sois triste.

– Je ne serai pas triste. Je te le promets.

– Ce devait pourtant être ta première soirée de Saint-Sylvestre dans la résidence Chembignac. Ta belle-mère l'avait annoncée comme un grand événement puisque à minuit, la «dynastie Chembignac» allait entrer dans l'année qui verrait l'arrivée de la nouvelle génération.

Je ne compris pas en quoi cela était embarrassant. Lisbeth s'exclama :

– Mais tu portes la nouvelle génération, c'est grâce à toi qu'il va y avoir un ou une nouvelle petite Chembignac. Et tu n'étais même pas là...

À la grande confusion de Lisbeth, j'éclatai de rire.

– Qu'est-ce que j'ai dit de drôle? Lisbeth fut presque vexée de ma réaction.

UNE MAISON JAUNE

– Je ne pense pas que Madame ma belle-mère voie les choses ainsi... C'était un prétexte pour attirer tout le voisinage et faire parler de la famille. Si vraiment sa préoccupation était l'arrivée du bébé, je ne crois pas qu'elle aurait insisté pour que je reste ici...

Lisbeth fut interloquée.

– Tu es au courant?

– J'ai mes sources...

– Tu n'es pas fâchée?

– D'être chouchoutée par Louison et loin des apprentissages mondains de ma belle-mère?

Lisbeth me jaugea un instant.

– Je ne te savais pas si lucide. Tu avais l'air de prendre tellement au sérieux ton nouveau rôle d'épouse et de future mère.

– J'ai essayé de faire au mieux de ce que l'on me demandait...

– Comme toujours...

Je ne répondis pas.

– Je peux donc te raconter la soirée...

– En détail, surtout ceux qui vont me faire rire!

Lisbeth oublia les plis de sa jupe pour avec force gestes me narrer LA soirée des Chembignac soi-disant en l'honneur de l'enfant à venir.

*10 janvier 1994*

Bonnet vissé sur la tête, mains enfoncées dans les poches, j'avancais dans les congères. Impossible de prendre mon vélo avec cette neige. Papa m'avait dit qu'il m'emmènerait, mais il devait impérativement dégager les abords de la station-service, s'il voulait que les clients puissent y accéder. J'avais les pieds glacés dans mes Doc Martens. Je maudissais l'hiver, je maudissais l'école, je maudissais le cercle italien en congé pour trois semaines. «C'est la première fois en trente ans qu'ils ferment à Noël», m'avait dit la voisine qui m'avait vue poireauter devant la porte. Ils n'auraient pas pu attendre un an de plus! Je maudissais Thibault qui ne m'avait fait aucun signe. J'avais passé la quinzaine des vacances entre le canapé de Mamé à me gaver de rediffusions de films niais et mon lit, à tenter de bouquiner.

À chaque fois que je croisais Maman, c'était pour qu'elle m'explique, carte à l'appui, où nous pourrions nous installer et que je lui explique que la seule chose qui m'importait était de pouvoir terminer mon année dans le même lycée. À chaque fois, elle soupirait en me disant que je pourrais tout de même m'investir un peu. J'avais fini par lui dire que de toute manière, dans six mois, je partirais pour l'Université et que j'avais l'intention d'aller suffisamment loin pour ne plus avoir à vivre avec elle. Curieusement, elle l'avait assez mal pris. Je ne crois pas qu'elle avait

## UNE MAISON JAUNE

réalisé, avant cette phrase fatidique, que mon départ était si proche. Elle avait ensuite joué l'enfant boudeur. J'avais beaucoup apprécié qu'elle me lâche la grappe et le lui avais dit. Cela n'avait pas vraiment arrangé nos relations. Paul avait tenté de m'ama-douer et de m'inclure dans le projet emménagement à son tour. Je lui avais froidement demandé pourquoi il tenait tellement à ce que je l'empêche de vivre en amoureux avec sa dulcinée. Il avait battu en retraite. Seule Mamé m'avait gavée de chocolat en silence.

J'arrivais en vue du collègue. Je croisai les yeux de Juliette. Elle était en train de discuter avec un grand gaillard à chapeau. Elle avait son sourire mielleux et le nez rouge. Le grand gaillard riait. Quand je les dépassai, elle me lança un regard vainqueur. Je reconnus le rire de Thibault.

*25 janvier 1959*

– Prends le volant. Je suis trop nerveuse.

Il voulut refuser, mais elle avait déjà fait le tour de la voiture et s'appêtait à monter côté passager.

Il obtempéra. Comme toujours. Elle claqua la portière. Pour la douzième fois, elle récapitula à voix haute :

– Les passeports, les autorisations de séjour, les papiers du véhicule, les bagages, les cadeaux, la porte de l'appartement est fermée.

Elle continuait mentalement la litanie.

– Tu as fait le plein?

– Oui j’ai fait le plein. Tu me l’as déjà demandé, il y a cinq minutes.

– Tu es bien installée, *bambina mia*?

– Oui, je suis bien installée.

Comme si l’instant était espéré depuis trop longtemps, elle marqua un silence. Mon père et moi restâmes dans l’attente de son signal.

– Alors on peut y aller.

La sentence provoqua la mise en route du moteur et la voiture se mit en mouvement.

– Nous allons en Italie dans notre voiture.

Elle murmura presque. Dans mille kilomètres, sa réussite allait éclater.

*25 janvier 1994*

Deux semaines à attendre et à espérer. La fin de l’hiver, la fin de mes études, la fin de l’histoire entre Juliette et Thibault. Je les avais vus partir ensemble à la sortie des cours. Un coup de poignard. Jamais je n’aurais pensé qu’il puisse me trahir à ce point. Il se vengeait. C’était vraiment trop moche. Heureusement que je n’étais pas passée «au niveau supérieur», comme il avait dit.

– Eh bien Mademoiselle, on se relâche?! À quelques mois du bac, ce n’est pas le moment...

UNE MAISON JAUNE

J'ai haussé les épaules. La note affichée en rouge au sommet de ma feuille me fit l'effet d'un électrochoc. En dessous de la moyenne. La première depuis des années. Je n'avais pas remarqué que M. Bastrangue était toujours planté devant moi.

– Reprenez-vous Charlotte. Au bout, il y a la clé des champs.

Pas d'animosité dans sa voix. Juste un encouragement. Finalement, il y avait peut-être quelqu'un qui se souciait de moi et de mon avenir.

*28 janvier 1959*

La voiture filait. Le bruit assourdissant du moteur ne m'empêchait pas de somnoler.

– Elle est fatiguée. Ça fatigue, les émotions.

Ma mère avait pris le volant, elle était d'humeur joyeuse, malgré le retour. Elle rentrait là où était «son» restaurant. Dans le coffre, des victuailles. Des produits de chez nous. Elle imaginait déjà la carte, elle se réjouissait de tenir les promesses faites aux clients avant le voyage. Mon père était plus sombre. Il était allé voir sa grand-tante, elle lui avait dit que depuis que je n'étais plus avec elle, la Nonna était un peu déphasée. Au village, on lui avait aussi dit que depuis que la petite n'était plus là, elle perdait la tête. Il n'avait rien dit à Maman. Maman qui avait fait la fière avec sa voiture. Une voiture, qu'ils avaient payée

entièrement. Cela avait beau être celle dont les Cesca-  
retti ne voulaient plus, pour ma mère, elle était le  
signe de la revanche après des années d'exil, après  
les critiques d'avoir laissé son enfant unique au pays,  
le signe qu'elle avait fait le bon choix.

J'avais été si émue de retrouver la Nonna. Elle avait  
eu un peu de peine à me reconnaître. Maman avait dit  
que c'était parce que j'étais devenue une femme. Moi,  
j'avais immédiatement compris que ce n'était pas moi  
qui avais changé, mais elle. Les sœurs, les voisins  
l'avaient entourée, l'argent envoyé avait permis de  
refaire portes et fenêtres de son logement; cependant,  
mon départ avait brisé quelque chose en elle. Sinon  
jamais elle n'aurait eu tant de peine à me reconnaître.  
Ce n'est qu'après l'avoir longuement prise dans mes  
bras, l'avoir serrée contre mon cœur, avoir retrouvé son  
odeur que, doucement, je sentis que je lui revenais.

Après cet épisode douloureux, j'étais montée sur  
mon rocher. J'avais découvert deux nouvelles  
maisons qui avaient été construites sur la route du  
nord. Pietro m'avait rejointe. Il faisait frais, mais rien  
à voir avec le froid glaçant de l'autre côté des Alpes.  
Nous étions restés longtemps sans rien dire. J'avais  
sentí qu'il m'avait dévisagée longuement. Pour briser  
le silence, je lui avais dit qu'il n'avait pas changé,  
juste un peu plus homme avec sa barbe. Il avait paru  
troublé. Il m'avait dit que moi non plus, juste un peu  
plus femme.

## UNE MAISON JAUNE

Au moment de redescendre de cet endroit qui m'avait tant manqué, j'avais regardé Pietro, j'avais regardé le village. Je m'aperçus soudain à quel point, contrairement aux propos de Pietro, j'avais changé : je portais un regard totalement extérieur sur mon propre village.

*5 février 1994*

J'avais passé les derniers jours à la bibliothèque. Pas question d'échouer pour un quelconque crétin qui s'était entiché de la première petite pétasse qui passait. J'aurais voulu aller au cercle, mais la fermeture avait été prolongée jusqu'à mi-février. Un souci avec la famille au pays, m'avait dit la voisine du lieu. J'avais voulu aller voir ma vieille dame, personne n'avait répondu. Elle devait être en voyage une fois de plus, dans la chambre d'amis il y avait toujours un sac ou une valise ouverte. Comme si elle ne rentrait jamais complètement. Elle m'avait dit qu'elle avait beaucoup bourlingué. En Afrique, en Amérique du Sud, pour son métier. Elle avait gardé des contacts et continuait de retourner là où sa vie professionnelle l'avait emmenée. Comme sage-femme, elle disait qu'elle retrouvait toujours une femme qu'elle avait accouchée ou un enfant qu'elle avait aidé à naître. J'avais hâte qu'elle rentre, je voulais l'interroger encore.

Pendant ce temps, j'avais le sourire bienveillant de Mademoiselle Gentine. Parfois, quand elle me voyait travailler trop dur, elle me faisait signe de venir jusqu'à son guichet central. Elle me tendait alors un bonbon ou une tasse de thé. En m'acharnant sur les registres des procès-verbaux des séances du conseil communal des soixante dernières années, je commençais à me faire une idée assez précise du développement de la ville. Construction de routes, industrialisation, construction des premiers bâtiments locatifs, destruction des maisons patriciennes remplacées par des commerces et des HLM. On pouvait y lire les changements d'époque, la densification. Je découvrais des photos jaunies que ma bibliothécaire dénichait au fin fond de cartons poussiéreux. Mon travail avançait bien. Il le fallait: abandonnée par Thibault, je devais en faire le double pour arriver à le terminer. Il n'était pas question que sa misérable désertion remette en cause mon projet, dussé-je travailler deux fois plus.

*5 février 1926*

Elle venait trois fois par semaine. M'obligeait à me lever, à m'habiller, m'installait dans le fauteuil normalement place de mon visiteur. Elle tenait à ce que je fasse quelques pas. S'il ne faisait pas trop froid, nous déambulions dans le corridor, sinon nous nous

## UNE MAISON JAUNE

installions dans la chambre du fond qui avait une cheminée. Elle était attentive, notait les mesures de mon ventre, ma température.

Au début, j'avais pris cela comme un jeu, mais quand le médecin lui avait expliqué les gestes à effectuer, quand je l'avais vue écouter les battements de cœur de l'enfant, j'avais compris que j'étais vraiment sa première patiente et qu'elle prenait son rôle très au sérieux. Elle venait malgré le certificat qui approchait, malgré la neige. Je crois qu'à la suite de notre discussion de janvier, elle avait dû insister pour que je reste chez mes parents: «c'était plus aisé pour venir me voir». On ne résistait pas à Mademoiselle Montverdil. Encore moins à son père. J'étais persuadée qu'elle lui avait demandé d'intercéder en faveur de mon maintien à proximité de chez elle. Elle ne m'en avait rien dit, mais la nièce de Louison avait vu M. Montverdil rendre une visite de courtoisie à M. Chembignac-père et, depuis lors, plus personne n'avait songé à un déménagement dans un autre lieu. Caprice de future infirmière, avaient pu penser les bonnes gens, amie indéfectible qui ne pensait qu'à mon bien-être, savait mon cœur. Au nom de ce geste affectueux, je décidai d'être la meilleure des malades et de donner naissance à un bébé bien rose et joufflu.

Je suivais donc toute instruction avec minutie, qu'il s'agisse de jouer aux dominos ou de me reposer.

7 février 1959

Encore un samedi sans elle. Elle était partie depuis si longtemps que je me demandais si elle allait, un jour, revenir. Un samedi au cercle italien. Juste le temps de passer à la bibliothèque avant de prendre mon service, comme disait ma mère.

Depuis notre retour, mon humeur était encore plus morne qu'avant. À chaque fois que je revenais du travail et trouvais «notre» voiture dans la cour, j'avais l'espoir que c'était elle qui était enfin de retour. Mais non, les semaines passaient et pas de nouvelles. Sans elle, je n'avais aucune raison d'être ici. Mais je savais maintenant que là-bas ce n'était plus chez moi non plus. Pietro m'avait demandé nonchalamment si je comptais bientôt rentrer. Il avait ajouté un peu vite que Massimo, son nouvel ami au travail, qui avait le même âge que lui, allait se marier l'été prochain. Il avait pris ma main, que j'avais retirée bien vite. Il avait parlé d'attendre, mais pas trop. Il avait dit que j'avais bientôt l'âge. Il avait parlé de ma grand-mère qui verrait d'un bon œil des arrière-petits-enfants pour redonner vie à l'exploitation. Il était prêt à abandonner son travail de mécanicien pour reprendre nos terrains. J'avais dû le regarder un peu drôlement, car il avait changé de sujet. Au moment de nous quitter, il m'avait dit qu'il était étonné que l'on ne m'ait pas encore parlé des projets.

## UNE MAISON JAUNE

Tout au long des kilomètres du retour, je n'avais cessé de penser «aux projets». J'avais failli en parler à mon père. Un je-ne-sais-quoi de réticence m'avait retenue. Il m'avait semblé que mettre des mots sur les sous-entendus de Pietro risquait de rendre bien trop concret cet indicible. Je réalisai, lorsque Mademoiselle Gentianne, la jeune bibliothécaire qui m'avait prise en affection, tamponnait les étiquettes d'un livre sur les contrats (alibi indispensable pour pouvoir lire quelques romans discrètement) que mes projets à moi n'avaient rien à voir avec ceux de Pietro ou de ma famille. Je ne savais pas exactement ce qu'ils étaient, mais certainement pas de devenir la mère des enfants d'un petit mécano prêt à cultiver les terres en jachère de mes ancêtres.

Mademoiselle Gentianne me tendit mes quatre livres.

– Encore Colette?! Vous verrez ceux-ci sont un peu différents, me glissa-t-elle mutine.

Je glissai dans mon sac mes trois *Claudine* et mon ouvrage alibi. Non vraiment, il n'était pas question que je me résolve à emprunter les «Commandements de la Bonne Épouse».

8 février 1994

Je claquais presque des dents, malgré mon pull en laine. J'allai jusqu'à la chambre du fond. Je ne m'y étais plus aventurée depuis que Paul y avait pris ses

quartiers. Mais Paul était allé rendre visite à ses parents. Je frappai. Je me souvins de l'époque où la chambre de mes parents était aussi la mienne. Pas besoin de frapper alors, je passais la fin de mes nuits dans leur lit.

– Oui?

– C'est Charlotte.

– Entre, Charlotte!

Elle se redressa dans son lit. Elle lisait. Je fus surprise.

– Je ne veux pas te déranger...

– Tu ne me déranges pas. Elle accompagna sa phrase d'un mouvement fluide qui déposa le livre retourné sur le lit. Je vis le titre : *Madame Bovary*. Elle lisait. De la littérature. Je restai dans l'embrasement de la porte sans bouger.

– Il y a un problème, Charlotte?

Son ton était presque inquiet. Depuis des semaines que nous n'échangions plus que des onomatopées, je réalisai que ma présence devait être vraiment surprenante. Je faillis repartir dans ma chambre. Elle resta silencieuse et immobile, comme pour ne pas m'effrayer. La main encore sur la clenche, je murmurai presque :

– J'ai froid.

– Le chauffage central est poussif. J'ai appelé les promoteurs, ils ont dit qu'ils allaient envoyer quelqu'un, mais j'ai bien l'impression qu'ils ne sont pas très pressés de réparer... Tu veux aller chez Mamé?

UNE MAISON JAUNE

– Non.

Elle marqua une hésitation.

– J’ai fait du feu, tu veux rester un peu ici?

Je hochai la tête. Je m’approchai des flammes qui crépitaient dans la cheminée. Mes mains se réchauffèrent doucement. Elle n’avait pas repris son livre. Elle était suspendue.

– Tu ...

Je me tournai un peu vers elle, tout en maintenant mes mains vers la source de chaleur.

– Si tu veux...

Elle tapota le matelas tout en ouvrant les draps. Une invitation à venir se glisser vers elle. J’hésitai. Elle se décala vers le bord du lit pour me laisser une place plus grande. Je fis mine de frissonner et vint m’enrouler dans la chaleur du lit maternel.

Nous restâmes un long moment sous les couvertures au coin du feu. Elle passa finalement ses mains dans mes boucles. Une larme suivie d’autres incontrôlables fut la conséquence de cette caresse trop attendue.

15 février 1926

– *Come si chiama?*

– *Mi chiamo Lisbeth Montverdil.*

Je faisais répéter ses leçons à Lisbeth. Son père avait décidé d’emmener sa fille à Rome dès son certificat obtenu. Lisbeth tenait à pouvoir échanger avec

les autochtones, elle m'avait donc confié la mission de la faire réviser. C'était beaucoup plus amusant que l'allemand, plus facile aussi. Nous faisons des concours de vocabulaire. J'oubliais un instant mon statut, nous riions à nouveau ensemble. Elle me racontait la ville éternelle. J'avais l'impression que j'allais partir avec elle.

Nous en étions à commander le menu au *ristorante* quand un éclat de voix nous parvint.

– Je peux quand même voir mon épouse quand bon me semble?!

Lisbeth et moi cessâmes notre conversation. Nous avons reconnu la voix d'Auguste.

– Je vais voir ce qu'il se passe. Reste ici.

Elle sortit à la hâte sur le palier et je l'entendis descendre l'escalier. Elle venait maintenant si souvent, qu'elle se comportait presque comme chez elle.

Je l'avais suivie. Depuis le sommet du palier, j'entendis Lisbeth parler à Louison.

– Il est encore venu?

– ...

– Il était encore alcoolisé?

– ...

– Je parie qu'il a encore exigé de la ramener chez les Chembignac?

– Non, cette fois, il a dit qu'il venait pour l'emmener en Amérique. De gré ou de force, il a dit. Monsieur l'a mis dehors. À ce que je sais, son père l'a mis à la

UNE MAISON JAUNE

porte. Il a perdu tellement d'argent que ma nièce a entendu que le projet de fabrique devait être reporté.

Je n'entendis pas la suite de la conversation entre Lisbeth et Louison, je fus prise d'une vive contraction qui m'obligea à battre en retraite.

Quand Lisbeth entra dans la chambre quelques instants plus tard, elle me trouva recroquevillée sur le fauteuil. Je ne sus pas si elle avait deviné que j'avais entendu la conversation. Elle se précipita en bas des escaliers pour appeler le médecin.

*15 février 1994*

– Elle n'est pas là.  
– Merci, je repasserai.  
– Vous feriez mieux d'aller la voir à l'hôpital. À cet âge-là, on ne sait jamais...

Je restai interdite. Ma vieille dame était hospitalisée.

– Ça fait longtemps?  
– Une quinzaine de jours, peut-être trois semaines. Une méchante pneumonie à ce que je sais.

La voisine dut voir que j'étais choquée. Au vu de mon trouble, elle ajouta très vite, comme pour se dédouaner de ses premiers propos.

– Elle va s'en remettre, elle est solide vous savez.  
Son incohérence ne fit qu'augmenter mon effroi. Ma vieille dame était malade et peut-être en train de

mourir. Elle n'avait pas le droit de me faire ça. Elle devait continuer à me raconter le passé, je devais lui montrer mon travail et surtout nous devions poursuivre nos conversations sur tout et rien autour d'une tarte aux pommes trop chaude. Un coup d'œil à l'heure. Je venais de rater le bus jusqu'à la ville d'à côté où était l'hôpital. J'irai demain. Même s'il fallait pour cela sécher le cours de gym. Surtout s'il fallait sécher le cours de gym. J'eus envie de me glisser sous les draps avec ma mère. Comme l'autre jour. Mais Paul était rentré.

20 février 1959

Je reposai le dernier *Claudine*. J'entendis sonner minuit au loin. Dans l'appartement, tout était calme. Je pensais à Alba. Peut-être qu'elle n'allait pas revenir. Peut-être que mon baiser avait été celui de trop. À la lumière de ma récente lecture, ma relation avec Alba sonnait différemment. Jusqu'ici, je n'avais pas réfléchi à tout cela. Juste attendu de la voir. Les mots de Pietro, les «projets», les sous-entendus des clients et de ma mère sur le fait que l'année prochaine j'aurais dix-huit ans, tout cela résonnait soudain de manière bien plus forte qu'auparavant. Je me promis de parler à Alba. Si elle revenait. Un jour. Je me promis de lui demander de m'apprendre, la musique, la culture. Je me promis de lui dire que je n'avais pas l'intention de

## UNE MAISON JAUNE

reprendre ni le restaurant du cercle italien, ni l'exploitation familiale et encore moins de rester une ouvrière au tabac. Je pourrais devenir institutrice ou secrétaire même. La secrétaire particulière d'Alba. Je pourrais classer ses papiers, ses partitions.

J'avais entendu dire au restaurant que la dactylographie était beaucoup plus facile pour les gens qui pratiquaient le piano. C'était Mademoiselle Maria qui l'avait dit. Elle était secrétaire de direction à l'usine. Si Alba ne voulait pas de moi, je pourrais tenter ma chance. Papa serait sûrement d'accord. Quant à Maman...

Il y eut un bruit de moteur. Pas au loin sur la route. Un bruit proche. Il y eut un bruit de barrière. Un nouveau bruit de moteur. Le gravier crissa. Mon cœur faillit exploser.

*20 février 1994*

Les habitués saluaient. Un va-et-vient incessant. J'avais commandé un coca. Je m'étais assise au fond. Une grande femme d'une cinquantaine d'années allait et venait. On lui demandait des nouvelles. Le cercle avait été fermé pendant si longtemps. Elle ne ressemblait pas aux gens de la photo. Elle avait un accent différent. Elle parlait italien, français et autre chose. Un grand gaillard entra. Il embrassa la patronne

sur le front. Je n'avais pas fait attention la première fois. Entre le diplôme de mon père à fêter et les photos aux murs, nous avons eu bien assez à découvrir.

– Karola, *due ristretti!*

La dame d'une cinquantaine d'années s'exécuta. Quand elle passa devant moi, je lui fis signe.

– Tu veux payer, jeune fille?

– Oui et...

– Et?

– Vous auriez le temps pour que je vous pose quelques questions?

*1<sup>er</sup> mars 1926*

Après deux semaines de lit strict, j'avais enfin le droit de me lever à nouveau. Personne ne m'avait parlé de la venue inopinée d'Auguste. Ils devaient avoir trop peur que les contractions reprennent. Ma mère, le médecin, Lisbeth, tous m'avaient répété qu'au moindre signe de contraction, il fallait que je me recouche. J'avais promis. J'avais les jambes cotonneuses. Je m'approchai de la fenêtre, je vis quelques perce-neige fleurir dans la pelouse. Je n'étais pas sortie depuis si longtemps. J'avançai la main pour entrouvrir le ventail, Lisbeth se précipita pour le faire à ma place. La sollicitude de mes proches, si appréciée au début, me pesait. J'avais envie de retrouver

## UNE MAISON JAUNE

mon autonomie, de vaquer à mes occupations. Je réalisai qu'il n'y avait plus de musique dans la maison. Même mon père s'était abstenu. Était-ce pour moi ou pour la descendance? Cet enfant qui allait sceller l'avenir des Chembignac et des Grandvieille. La respectable notoriété et l'argent. Quoique, à ce que j'avais entendu, la notoriété semblait, au vu des récents événements, nettement moins respectable. L'air frais, vif, me fit prendre une grande inspiration.

– Il est peut-être temps de te recoucher.

La voix de ma mère toute pâle.

– Je vais bien. Tout va bien.

Son regard apeuré disait son inquiétude.

– Elle devrait peut-être se recoucher?

Elle s'adressait cette fois à Lisbeth. Lisbeth qui faisait autorité. Lisbeth dont l'intervention rapide et l'appel au médecin avaient permis que l'enfant ne vienne pas trop tôt. Depuis cet épisode, son statut avait encore évolué. Avant même d'avoir commencé ses études, elle avait déjà acquis ses premiers galons d'infirmière.

Quand je me recouchai, je pus voir les visages tendus. Ces derniers jours, j'avais l'impression que l'on me cachait quelque chose. Quand je scrutais leurs expressions, ils se détournaient. J'interrogerais Louison. Elle ne résisterait pas longtemps.

*2 mars 1994*

J'étais allée à l'hôpital dès que mon emploi du temps me l'avait permis. Les bus étaient peu nombreux et entre un coup de main à la station, mes études et mon travail de diplômé, les moments libres étaient rares. On m'avait d'abord empêchée de la voir, elle était aux soins intensifs et comme j'avais fait la bêtise de dire la vérité, à savoir que je n'étais pas de sa famille, l'accès m'avait été interdit. Une infirmière m'avait toutefois dit de repasser dans quelques jours, elle était sur la bonne pente. Comme il faisait moins froid, j'avais ressorti mon vélo et avait pu facilement faire les dix kilomètres qui me séparaient de l'hôpital. J'avais appelé avant et j'avais appris qu'elle était en chambre.

J'étais passée chercher une boîte de chocolats à la station. Un peu tendue, je frappai à la porte 318.

Dans le lit, une petite dame toute minuscule.

– Charlotte! Comme c'est gentil.

Elle tendit une main rattachée à un tuyau.

– Approchez, Charlotte.

Si elle n'avait pas dit mon nom, je crois que je ne l'aurais pas reconnue.

Elle avait l'air heureux de me voir. Je fus soudain mal à l'aise d'être là. Je balbutiai que j'étais venue lui dire bonjour en passant. Elle eut une petite flamme dans ses yeux, celle-là même qu'elle avait quand nous discutons du passé.

UNE MAISON JAUNE

– Ce n'est pas sur votre chemin...

Je haussai les épaules.

– On m'a dit qu'une jeune fille était venue. J'étais certaine que c'était vous. C'était vous n'est-ce pas?

Je n'eus pas besoin de répondre. Son sourire, sa gentillesse, elle m'était rendue et c'était suffisant.

– Bon, alors, depuis le temps que nous ne nous sommes pas vues... Racontez-moi tout!

*3 mars 1959*

La bonne nouvelle était le retour d'Alba, la mauvaise était l'arrivée de Pietro. La nuit de son retour, je n'avais pas osé descendre l'escalier. Je n'avais pas osé aller la voir. J'avais trop rêvé nos retrouvailles pour risquer qu'elles soient gâchées par mon impatience. J'avais disséqué chaque bruit. Elle ouvrait les armoires, elle rangeait. Elle allait et venait entre la voiture et son appartement. J'entendais ses pas. Je l'imaginai déambulant près du piano, remettant ses affaires dans son placard. Quand quelques heures plus tard tout fut silencieux, je ne m'endormis que parce que je sentis qu'elle était là. Plus profondément que depuis des mois. Ma mère dut me tirer du sommeil et ce fut une course effrénée pour attraper le train. Je n'eus que le temps de voir que je n'avais pas rêvé: la voiture d'Alba était à côté de la nôtre. Elle était bel et bien rentrée. La journée fut infiniment longue, les

heures refusaient de passer. Je lorgnais la grande horloge du hangar des dizaines de fois. J'espérais qu'à mon retour elle serait chez elle. J'avais hâte. J'imaginai notre premier regard, je me demandais si elle avait changé. Je jetai un coup d'œil à l'heure encore une fois.

Quand, enfin, je pris le train, je n'étais qu'une boule de nerfs. Karola, qui m'accompagnait, me demanda ce que j'avais. Le train arriva en gare beaucoup plus lentement que d'habitude, j'en fis part à Karola qui trouva ma remarque bizarre. Le convoi allait s'arrêter, j'étais déjà debout devant la porte. Et c'est là que je vis la voiture de mes parents et, à côté de celle-ci, Pietro.

Depuis dix jours, je n'avais eu comme retrouvailles que celles de Pietro. Impossible de me libérer. Impossible de rentrer à la maison seule. Mon temps libre n'était fait que de repas à côté de Pietro, de balades avec Pietro, de «montre à Pietro». Quand enfin j'avais le droit de rentrer, il était si tard, que les lumières étaient éteintes. Je me demandais s'il était plus frustrant qu'elle soit au loin ou de la savoir là et de ne pas la voir. En ce dixième jour, je décidai de proposer à Karola de nous accompagner. Karola s'était montrée curieuse de la venue de Pietro. Peut-être que si j'arrivais à m'arranger, je pourrais m'éclipser un moment. Avant qu'Alba ne pense que je ne voulais plus la voir. Cette idée me glaçait le sang.

UNE MAISON JAUNE

*4 mars 1926*

Elle, d'habitude si prompte à me répondre, se triturerait les doigts. Elle fit mine de remettre en place le cadre, d'épousseter le fauteuil, d'arranger mes oreillers.

– Louison, s'il te plaît.

– Ce n'est pas à moi de le dire.

– Louison...

Elle allait sortir une fois de plus. Quatre jours qu'elle évitait le sujet. Elle avait d'abord prétendu avoir entendu sonner, le deuxième jour elle avait dit que son rôti était en train de brûler, le troisième elle n'était pas venue de peur de ne pas résister à mes supplications. Je n'allais pas laisser passer ma chance, je pris ma voix douceuse, celle qui me permettait d'obtenir un peu de gâteau au chocolat quand j'avais huit ans.

– Personne ne me dit rien, Louison!

– Si on dit rien, c'est qu'il y a une raison...

– Eh bien justement, j'aimerais la connaître...

– ...

– Je suis assez solide, Louison.

– Toi peut-être, mais le bébé...

– Louison!

Elle réajusta le rideau.

– M. Auguste...

– M. Auguste... qu'a-t-il, M. Auguste?

– Il...

Je gardai un silence qui se voulait encourageant.

– On dit que... eh bien... qu'il est parti.

J'avais peine à saisir ses propos. Comment cela parti?

– Il a envoyé une lettre à son père, pour dire qu'il se rendait à New York. C'est ma nièce qui me l'a dit, ajouta très vite Louison pour masquer son embarras.

Je me laissai tomber dans mes oreillers. Mon mari était parti. Sans moi. J'oscillais entre honte et soulagement. Louison qui culpabilisait d'avoir cédé à me dire ce qu'elle savait, restait en attente. La consternation passée, je me mis à réfléchir très vite. Louison ne bougeait pas, craignant peut-être que le choc de la nouvelle ne déclenche de nouvelles contractions. Mais il n'en fut rien. Je lui dis de me laisser. Elle partit, inquiète des conséquences de ses révélations.

À demi couchée dans mon lit, je posai les mains sur mon ventre.

– À priori, on n'est plus que tous les deux.

Le bébé bougea d'un coup sec. Je ne fus soudain pas certaine que ce que je venais d'apprendre soit une mauvaise nouvelle.

*6 mars 1994*

J'étais revenue avec mon travail de diplôme. Il n'était pas terminé, mais je voulais son avis. Elle s'était assise dans les oreillers et avait lu avec attention. À plusieurs reprises, j'avais vu qu'elle hochait la tête.

## UNE MAISON JAUNE

– C’est tout à fait ça. Le hangar dont vous faites mention ne s’est jamais bâti à cet endroit-là. Il y a eu, comment dire, des éléments qui l’ont empêché. Quelques années plus tard, il a été construit dans la plaine. On a même déplacé la manufacture de tabac pour la rapprocher de la nouvelle fabrique. Elle a donné du travail pendant des années à un grand nombre d’immigrés. Des Italiens, des Hongrois. Il y a une quinzaine d’années, l’usine a fermé et beaucoup d’entre eux sont rentrés au pays ou ont pris d’autres fonctions.

– À ce propos, j’ai discuté avec la patronne du cercle italien. Elle m’a dit qu’elle avait travaillé au tabac dans les années cinquante. Elle m’a raconté les longues journées, le train. Elle a dit que les anciens tenanciers du cercle vivaient dans ma maison. C’étaient eux sur la photo. Avec leur fille. Pia, elle s’appelait, c’était une amie à elle. Elle ne sait pas trop ce qu’elle est devenue.

L’irruption d’une infirmière dans la chambre interrompit la conversation. Je ramassai mes feuilles volantes rapidement, je promis de revenir très vite. Ma vieille dame me fit un petit signe. Elle avait eu une drôle de réaction au prénom de Pia.

*7 mars 1926*

– S’il n’a pas de père, au moins qu’il ait une marraine digne de ce nom.

Lisbeth avait sursauté.

– Je sais qu’il est parti.

Lisbeth marqua une pause pour voir si je savais vraiment ce que «parti» signifiait.

– En Amérique. Et je comprends, à vos cachotteries, qu’il n’est pas prêt de revenir. Donc, je te le demande à nouveau, accepterais-tu d’être la marraine de mon enfant?

Lisbeth cessa son auscultation de mon ventre. Elle s’assit à mes côtés, saisit mes deux mains.

– Ce n’est pas dans les convenances, tu devrais choisir un membre de ta famille, mais j’accepte.

Son ton était si solennel. Je compris qu’elle avait très bien pris acte de la tâche qu’elle venait d’accepter.

– Je serai toujours là pour toi et toujours là pour lui.

Elle avait mis sa main sur mon ventre. Chembignac par le nom, Montverdil par le patronage. Tout allait bien se passer maintenant, j’en étais certaine.

*7 mars 1959*

Je ne voulais pas courir, mais c’était plus fort que moi. Il fallait qu’elle y soit, il le fallait. J’avais mis quatre longues journées pour y arriver, cette fois je la tenais mon heure de libre. J’avais envisagé de dire à Karola que je devais voir Alba, je craignis cependant

## UNE MAISON JAUNE

trop qu'elle pose des questions ou qu'elle ne tienne pas sa langue.

Je remarquais que depuis que nous avions mangé au cercle avec Pietro, elle se renseignait beaucoup sur lui. Son âge, sa famille, ses préférences. Je l'avais présenté comme un cousin, presque un frère, démentant véhémentement toute amourette, quoi qu'ait pu laisser entendre ma mère. Elle avait bien compris le message, elle avait le champ libre. Pietro, qui de prime abord s'était quelque peu désintéressé de cette Hongroise, avait finalement pris le temps de discuter avec elle. Elle utilisait les quelques mots d'italien qu'elle connaissait et les quelques-uns supplémentaires que je lui avais appris à la va-vite. Il avait finalement fait plus attention à cette petite blonde au rire tonitruant. Ma mère nous avait encouragés à aller nous promener, nous les jeunes. Je connaissais ses attentes et elle trouvait que Karola faisait un très bon chaperon, la droite jeune fille. Au bout de dix minutes, je prétextai avoir à changer une machine de linge et avec la complicité ignorante d'une Karola qui croyait que je lui laissais un moment de libre avec Pietro, je filai à toute allure.

J'arrivai en vue de la maison. Pourvu qu'il y ait la voiture. Il y avait sa voiture. Pourvu qu'elle soit là. La fenêtre du salon était entrouverte laissant entrer le printemps. Pourvu que... Des notes en sortirent. Ses notes. Mes notes.

*14 mars 1994*

Ils avaient essayé de me coller des enfants ou une station-service à garder, j'avais filé à l'anglaise les laissant à leurs plannings. Les vacances de février (en mars...) arrivaient à grands pas, mais pas question cette fois de me soumettre à leurs desiderata. Je travaillerais mon diplôme, je passerais du temps avec ma vieille dame, bref, je ferais ce que moi, j'avais décidé de faire. Elle allait encore me raconter ses années cinquante, lorsqu'elle voyageait à travers le monde comme sage-femme. Elle allait me dire les bals des années vingt aux robes pailletées, les coupes à la garçonne et le champagne qui coulait à flot. Elle me dirait à nouveau la guerre et ses offices au sein de la Croix-Rouge. Pas grand lien avec mon travail mais des atmosphères, des époques. J'en jubi-lais d'avance.

Je déposai ma bécane contre le mur de l'hôpital. Je verrouillai à la hâte mon antivol. Je grimpai quatre à quatre les marches jusqu'à la chambre 318, frappai un coup bref à la porte et entrai en lançant un «bonjour» sonore.

Face à ma vieille dame, assis dans le grand fauteuil qui servait aux visiteurs, Thibault.

*14 mars 1926*

Ce matin, Louison avait pris soin de me brosser les cheveux longuement. Elle les avait noués en chignon,

UNE MAISON JAUNE

pas seulement tressés comme elle le faisait d'habitude. Ils avaient bien poussé depuis ma coupe à la garçonne de l'an passé. Je pouvais à nouveau en faire une longue tresse qui venait chatouiller mon dos. Elle me proposa une grande robe de chambre rose pâle en soie, qui couvrait mon ventre élégamment. J'avais l'air très digne, ainsi vêtue.

– Je sais que nous sommes dimanche et que Monsieur le Curé va venir me donner ma communion, mais, d'habitude, tu ne fais pas tout cela.

Louison suspendit ses gestes.

– Ils ne vous ont pas dit?

Je détestais cette nouvelle habitude qu'elle avait prise de me vouvoyer. Depuis qu'elle avait réalisé que j'allais être mère dans quelques semaines, elle commençait à ne plus oser me tutoyer, malgré mes récriminations.

– Qu'est-ce que l'on ne m'a encore pas dit?

– Elle vient.

– Qui vient?

– Avec Monsieur le Curé.

– ??

– Madame Chembignac.

*14 mars 1959*

Nous avons fait comme la semaine précédente, avec en plus cette fois le silence consentant de Pietro

qui avait saisi le manège. Sauf que tous les deux croyaient que j'étais leur alibi. Quand c'était l'inverse.

Je pris un instant avant d'entrer. Elle jouait. Je fermai les yeux. Je revécus l'instant de la semaine précédente. Quand elle m'avait vue, elle avait été désarçonnée. Elle avait immédiatement présenté ses excuses et m'avait dit qu'elle comprenait ma distance, que cela ne nous empêchait pas de reprendre les leçons comme avant. Elle avait dit que c'était elle l'adulte, qu'elle aurait dû me tenir à distance, qu'elle ne m'avait pas écrit pour ne pas m'embarrasser davantage. Qu'elle avait beaucoup pensé à moi comme une amie, une petite sœur même. Qu'elle était désolée de m'avoir obligée à la fuir ainsi depuis son retour, qu'elle appréciait mon courage d'être quand même venue. Elle avait ajouté que j'avais du talent pour la musique, que ce serait dommage de s'arrêter à cause d'un malentendu.

J'avais eu du mal à la suivre, beaucoup de mots, beaucoup de confusion. Avec sa longue absence, j'avais moins pratiqué mon français oral.

Quand elle avait tendu sa main pour serrer la mienne en disant : «Amies?», j'avais soudain compris.

J'étais restée plantée au milieu de son salon. Elle se tenait près du piano, sa main fine, douce et blanche toujours tendue. J'aurais pu accepter le marché. J'aurais peut-être dû l'accepter. Ou partir. Je détaillais sa silhouette, son visage, sa bouche. Dans

## UNE MAISON JAUNE

un élan irrépressible, je traversai la pièce et l'embrasai si goulûment qu'elle n'avait pas pu me résister. Après ce long baiser, j'avais fui à toutes jambes.

J'y avais pensé à chaque instant durant toute la semaine.

Derrière la porte, elle jouait. S'attendait-elle à ma venue? Me referait-elle un monologue? Étions-nous amies? Notre baiser était-il le dernier? Dans mon ventre le désir d'elle. La peur aussi.

*15 mars 1994*

Il était devant l'entrée de l'école. Comme il me l'avait dit quand nous nous étions quittés la veille devant l'hôpital.

J'avais bien eu une hésitation lorsque je l'avais vu dans la chambre de ma vieille dame, mais j'avais décidé, en une fraction de seconde, de l'affronter. Pas question de lui céder le terrain, c'était MA vieille dame après tout. Il m'avait saluée avec un sourire. Je crois que ma vieille dame s'était rendue compte de quelque chose. Elle n'avait rien dit de particulier, mais avait abordé la question des difficultés des relations d'amitié. Elle avait parlé d'une amie très chère qu'elle avait eue dans sa jeunesse. Elle avait dit qu'elle aurait dû en prendre plus soin. Nous avions tous deux baissé les yeux. Ensuite, elle nous avait raconté qu'il fallait de la tolérance dans les relations

humaines, que parfois on pouvait couvrir l'autre d'opprobre, se fâcher pour d'absurdes intransigeances. Cela pouvait durer des années, une vie parfois, et qu'après on regrettait. Elle avait parlé d'une relation très proche dont elle n'avait plus de nouvelles, parce qu'elle n'avait pas su écouter, pas su tendre la main.

Thibault et moi n'avions pas pipé mot. Impossible de savoir si elle parlait d'elle ou si elle parlait de nous. Au bout d'un petit moment, elle nous a demandé de nous en aller, elle avait besoin de repos. Nous sommes sortis ensemble de la chambre, puis de l'hôpital. Quand je déverrouillai mon antivol, Thibault a dit qu'il serait demain devant le portail. Et ce matin, il était là.

Lorsque je me suis approchée, je suis descendue de ma monture. Je ne lui ai pas souri, je ne l'ai pas vraiment regardé. Il m'a emboîté le pas.

Au bout de quelques mètres, il m'a fait signe qu'il devait rejoindre sa classe, dans la direction opposée à la mienne. «À plus tard, Miss Charles» a-t-il dit en me quittant.

*17 mars 1926*

Trois jours que je réfléchissais à ce que cela signifiait pour moi. Pour mon enfant.

Madame Chembignac-mère, de coutume si sûre d'elle, s'était présentée en grande tenue. Elle avait

## UNE MAISON JAUNE

seulement défait son manteau, gardant ses gants et son chapeau, embarrassée d'être là. Nous étions assises l'une face à l'autre dans les fauteuils devant la cheminée. Pour la première fois, j'eus l'impression d'être une égale, peut-être même en position de force, c'était très étrange.

– Ma chère Léonie.

Les mots flottaient.

Toute la maisonnée était suspendue. Je me demandais si les autres connaissaient la teneur de l'entretien que les dames Chembignac avaient. Son importance était palpable, pas uniquement du fait que j'avais revêtu une sortie de lit en soie rose. Louison avait fait ses meilleurs gâteaux secs, mon père était passé me voir et m'avait tapoté le bras, mon frère était consigné dans sa chambre (Louison me l'avait rapporté) et ma mère m'avait laissé sa petite clochette qu'elle n'utilisait qu'en cas d'alitement pour cause de maux prolongés afin d'appeler le personnel lors de situations d'urgence.

Je fixais Madame Chembignac-mère. Elle triturerait ses doigts. Elle avait clairement envie de se lever de son siège et de quitter ce toit au plus vite. Elle cherchait tellement ses propos que je finis par venir à sa rescousse, pour clore cette discussion au plus vite.

– Si c'est pour me dire que mon époux, Monsieur votre fils, est parti pour l'Amérique, ce n'était pas nécessaire de vous déplacer, je le sais déjà.

Mon ton était un peu insolent pour une jeune femme de seize ans, mais finalement assez digne pour une épouse bafouée, enceinte de plus de sept mois. Elle n'en prit pas ombrage et profita de la perche tendue.

– Justement. Compte tenu des circonstances, disons, nouvelles, Monsieur Chembignac et moi-même jugeons que, enfin...

Je décidai de la laisser patauger dans ses silences, c'était elle qui avait souhaité me voir après tout. Elle se redressa, prit une si large inspiration qu'elle souleva exagérément son corsage :

– Une annulation de mariage n'est pas concevable (elle toisa mon ventre coupable). Cependant, nous pensons qu'un cadre, plus, comment dire, familial, se prêterait mieux à l'éducation d'un enfant.

Je ne voyais pas exactement où elle voulait en venir. Elle fut un peu irritée par mon manque de compréhension, elle poursuivit donc à contrecœur.

– Nous avons dès lors décidé en plein accord avec votre père, que l'enfant et vous seriez mieux ici pour ... la suite. Votre frère est encore jeune, votre mère est ravie de vous accueillir. Bref, vous me comprenez.

Je n'en étais pas certaine.

– L'enfant portera le nom de Chembignac, bien entendu (comme s'il pouvait en être autrement, pensai-je) et nous vous verserons une contribution mensuelle dans la mesure de nos maigres moyens (maigres, vraiment? pensai-je à nouveau. Les aurait-il

UNE MAISON JAUNE

ruinés?). Il vaut mieux cependant pour tout le monde (surtout pour vous, ai-je songé) que vous restiez dans cette jolie demeure.

Comme je restais silencieuse, tentant de réaliser que je n'aurais pas à retourner chez les Chembignac, réfléchissant que seule la serre et la nièce de Louison allaient me manquer, ma belle-mère continua très vite, afin certainement de me convaincre que c'était là la meilleure des décisions possibles.

– Votre père a dit que, sans vos obligations d'épouse, vous pourrez peut-être reprendre vos études comme Mademoiselle Montverdil et, pour garder l'enfant, la nièce de Louison sera à votre service, à nos frais probablement.

Je restais perplexe. Murée dans le silence. Après des mois à ne pas pouvoir me projeter autrement qu'en pâle copie de ma belle-mère, cette même personne m'offrait un nouvel avenir.

Quand je sortis de ma stupeur, elle était partie.

*15 mars 1959*

J'ânonnais sans réfléchir. Je suivais le mouvement de la foule dense de la petite église. Je n'étais pas dans cette église. J'avais bien un peu de culpabilité, mais si Dieu était Amour, il comprenait. J'étais certaine qu'il comprenait. À la sortie de la messe, nous saluâmes les amis. Pietro chercha Karola du regard. Quand il vit que je l'observais, il me fit un clin

d'œil. Un grand frère. Je bâillais. J'avais peu dormi la nuit d'avant. J'avais passé trop de temps à me repasser la scène de l'après-midi.

La porte qui s'ouvre. Alba qui arrête de jouer. Alba qui ne bouge pas. Je m'avance. Je me glisse à ses côtés sur le tabouret. Elle ne bouge toujours pas. Mon cœur bat la chamade. Elle ne tourne pas la tête. Elle murmure. Un frisson qui me parcourt l'échine.

– Tu es sûre?

Je ne réponds pas.

– Ce n'est pas...

– *Ti voglio bene*, Alba.

Et nos bouches qui se trouvent. Et ses mains sur ma peau. Et ces frissons qui m'emplissent la tête.

*19 mars 1994*

Nous avons passé la semaine de vacances à travailler. Révisions de maths, diplôme. Il avait avancé de son côté. Un ami de son père, architecte, lui avait transmis des livres historiques sur les constructions du début du vingtième siècle. Pas une fois nous n'étions revenus sur l'épisode amoureux, pas une fois nous n'avions évoqué les deux mois et demi sans se parler. Silence par consentement mutuel.

Nous ne nous étions pas embrassés. Nous avons retrouvé notre amitié d'avant. Enfin presque. Quand il passait près de moi, je frémissais. Et puis, j'aurais

## UNE MAISON JAUNE

bien aimé savoir s'il sortait toujours avec Juliette la peste. Je préférais me couper la langue plutôt que le lui demander.

Quand ma mère avait vu revenir Thibault, elle m'avait interrogée du regard. Je lui avais fait mon air « lâche-moi la grappe ou je t'agresse fissa », ce qui les avait poussés, Paul et elle, à agir comme s'il ne s'était rien passé. Mon père avait tenté une remarque et je lui avais envoyé un « t'occupe » qui était suffisamment clair pour qu'il batte en retraite. Je pouvais donc allègrement faire comme si cette parenthèse n'avait jamais existé. Je savais que Mamé serait plus difficile à gérer, alors je l'avais savamment évitée. Elle risquait de me tirer les vers du nez. Elle ne disait rien, elle vous faisait un chocolat, son chocolat, pire qu'un sérum de vérité, à la moitié de la tasse vous aviez avoué tous vos péchés, à la dernière gorgée vous étiez à genoux à demander l'absolution grand-maternelle. Pas question de me soumettre à ce chocolat confessionnel.

J'ai espionné Thibault de derrière mon cahier de géo, il était toujours beau, toujours grand. Il avait une mèche qui lui tombait dans les yeux. Craquant. Je mordis mon stylo un peu plus fort.

Il leva les yeux et je crois qu'il vit que je l'observais.

Je replongeai à la hâte dans la Seconde Guerre mondiale.

Sans me quitter du regard, il dit doucement.

– Au fait, je ne suis jamais sorti avec Juliette.

*Fin mars 1959*

Ils avaient tous chanté. Ma mère avait même suspendu des guirlandes. Pietro et Karola étaient très proches. Ma mère avait fait un tiramisù incroyable. Elle avait fermé le restaurant après le premier service. Mon père était ému. Dix-sept ans. L'an prochain la majorité. Une belle jeune femme.

Je les avais écoutés me raconter mon enfance dont ils avaient été absents. Pietro avait vu un voile dans mes yeux. Il m'avait glissé à l'oreille que la Nonna était avec nous en pensées. Elle me manquait.

Dans le brouhaha des festivités, dans l'agitation qui régnait, entre les allées et venues entre cuisine et salle, je la vis soudain. J'eus de la peine à croire que c'était elle. Le temps que mon cœur s'emballe, ma maman s'approcha d'elle. Je n'entendis pas, dans le bruit ambiant, les mots qu'elle lui dit. Elle lui serra la main et lui sourit. Elle lui prit le bras et s'avança vers moi.

– Regarde qui a accepté mon invitation. Mademoiselle Alba! Je lui avais dit qu'elle pouvait se joindre à nous. Elle t'a tant donné. C'était la moindre des choses pour la remercier.

– Je n'aurais manqué cette fête pour rien au monde. Votre fille est fantastique, vous savez.

UNE MAISON JAUNE

Ma mère en fut très fière. Elle l'aurait certainement moins été si elle avait vraiment su.

*Fin mars 1994*

– Elle rentre quand, Mademoiselle L. ?

– Début avril, en principe.

J'avais entrouvert la fenêtre. Les oiseaux avaient pris leurs quartiers dans le jardin. Comme un air de renouveau. Une odeur de soleil après l'hiver. Cette manie qu'avait Thibault de donner des surnoms à tout le monde, même ma vieille dame n'y échappait pas.

– On devrait lui demander la chronologie.

– Quelle chronologie ?

– Du changement des immeubles, de la destruction des maisons comme la tienne.

– Ce n'est pas vraiment «ma» maison...

Thibault a haussé les épaules. «On s'en fiche, tu m'as compris». Il avait le haussement d'épaules le plus bavard que je connaisse. Il avait aussi les épaules les plus carrées que je connaisse d'ailleurs.

Je tentai de revenir à nos propos initiaux. C'était une bonne idée, on avait des tas de clichés où l'on voyait certaines maisons anciennes, d'autres plus récentes. Mademoiselle Gentianne avait été les piocher dans les tréfonds des caves des archives attenantes à la bibliothèque et dont elle devait être une des seules à détenir la clé. La plupart, cependant,

n'étaient pas datés et il était difficile de savoir quel bâtiment était apparu quand et plus encore, lesquels avaient disparu à quel moment.

Je me réjouissais déjà de ma discussion avec ma vieille dame. Dès qu'elle rentrerait de son séjour en maison de convalescence. Peut-être même que j'arriverais à y aller pendant que Thibault donnait son cours d'appui de latin à l'ignorante Juliette. J'avais pris goût à mes tête-à-tête exclusifs avec ma vieille dame. Avec le retour de Thibault dans les parages, j'allais maintenant devoir les voler.

*2 avril 1926*

Les préparatifs avançaient bien. Ma mère avait tenu à ouvrir une nurserie. Une des chambres de l'étage, juste à côté de la sienne. Il avait aussi été décidé d'aménager le grenier pour que la nièce de Louison puisse y loger.

Je ne savais pas quelles explications étaient données à l'extérieur quant au fait que je ne retournerais pas vivre chez les Chembignac. J'avais juste entendu le médecin dire à mon père que c'était bien que l'on donne de l'éducation aux jeunes filles. Était-il convaincu ou était-ce un pis-aller qui permettait de se sortir dignement d'une situation notoirement périlleuse?

Plus que quelques semaines. Je n'en pouvais plus de ces quatre murs. Je n'en pouvais plus de subir

## UNE MAISON JAUNE

depuis mon lit les allées et venues. Certes, Lisbeth passait me voir régulièrement, mais la préparation de son certificat approchait à grands pas et les révisions d'italien étaient plus rares.

Je demandai à pouvoir descendre au jardin. Ma mère me dévisagea horrifiée, comme si le simple fait d'envisager la chose mettait en danger la vie de l'enfant à venir. Elle semblait beaucoup se réjouir de la venue de ce nouveau bambin. Elle avait eu cette drôle de phrase parlant de «les élever ensemble». Léopold n'était plus un si petit garçon, pourtant. Je n'avais pas eu l'opportunité de lui demander ce que cela signifiait. Ni à Louison non plus. Louison qui, entre les travaux, l'arrivée de sa nièce à laquelle elle devait expliquer les règles de la maison (que je savais être fort différentes de celles des Chembignac), ne faisait plus que passer en coup de vent, retaper mes oreillers et aérer ma chambre pour disparaître en maugréant contre la surcharge de travail.

J'avais insisté pour le jardin. Après moult tergiversations, j'avais obtenu que si le mercure montait assez haut et si je descendais l'escalier (et le remontais) avec précaution, une heure sur une chaise longue dans la verdure me serait octroyée. J'épiais donc avec assiduité le moindre signe de chaleur printanière qui me libérerait, pour quelques instants, de ce qui, pour moi, était devenu une cage.

5 avril 1959

On a pris le chemin du cercle après la messe. Pietro semblait très nerveux. Il avait passé, avec ma complicité, une longue après-midi avec Karola. Il devait repartir pour l'Italie dans la semaine. Je lui fis un clin d'œil quand nous vîmes Karola qui arrivait depuis l'autre côté de la rue en Vespa. Elle avait beaucoup économisé et avait pu s'acheter une mobylette d'occasion. Elle ne prendrait plus le train désormais. Elle avait fière allure. Peu de femmes roulaient en Vespa, les hommes se retournaient sur son passage. Pietro ne dérogeait pas à la règle. Quand elle se gara devant la porte d'entrée du restaurant, Pietro s'approcha. Ils échangèrent quelques mots à mi-voix.

Le repas fut joyeux. Quand j'allai chercher les cafés à la cuisine, j'entendis Pietro demander à parler à mes parents une fois que le coup de feu serait passé. Pietro rejoignit la salle et ma mère partagea un grand sourire avec mon père.

– *Piccola mia!*

Elle essuya une larme qui pointait, avec le bord de son tablier.

5 avril 1994

J'avais dit à Thibault que je devais travailler à la station, que nous irions demain, mercredi, tous les

UNE MAISON JAUNE

deux, trouver ma vieille dame. J'avais juste omis de lui dire que je ferais un crochet pour voir si elle était rentrée avant d'aller donner un coup de main à mon père. Je n'étais pas certaine qu'elle soit déjà de retour, j'ai sonné, j'ai patienté. J'allais repartir, quand j'ai entendu la porte grésiller. J'ai gravi les quelques marches, je me suis retrouvée face à une toute petite dame courbée.

Un instant, je crus m'être trompée.

– Charlotte, quel plaisir de vous voir! Entrez donc!

J'ai suivi ses petits pas jusque dans le salon, elle s'est assise avec peine.

– Si vous voulez un verre d'eau ou autre chose, allez vous servir dans le placard de la cuisine. Oh et si j'ose, pourriez-vous également en prendre un pour moi?

J'acquiesçai bien vite et, un peu perplexe, j'allai chercher ce qu'elle m'avait demandé.

Quand je revins, je la vis tellement rabougrie dans son fauteuil.

Elle devait en avoir conscience. Quand je m'assis face à elle, elle tenta de me rassurer.

– Le corps est moins vaillant, mais le cerveau, lui, n'a pas pris de rides.

Je retrouvai son ton léger.

Je laissai les questions sur la chronologie à ma visite conjointe avec Thibault. J'avais envie de l'écouter sur les remarques qu'elle avait laissé entendre lors

de mes retrouvailles fortuites avec Thibault dans sa chambre d'hôpital. Je ne savais pas trop comment aborder le sujet. Elle devina, comme souvent, ma gêne.

– En quoi puis-je vous aider aujourd'hui, chère amie?

J'inspirai longuement et lui demandai à quoi elle faisait référence lorsqu'elle avait parlé de regrets qui pouvaient nous hanter longtemps. Elle marqua une hésitation. Je me sentis trop curieuse. Elle aurait pu me répondre des généralités. Elle se redressa dans son fauteuil et me parla d'une dénommée Alba.

*8 avril 1959*

C'était le milieu de l'après-midi, Karola avait enjoint le contremaître de me laisser rentrer, une migraine me terrassait. Il m'avait laissée partir, mais avait dit à Karola de me raccompagner, tant j'étais pâle. Accrochée dans son dos, dans l'air printanier qui me fouettait le visage, je repris quelques couleurs. Il devait être quatorze heures quand elle me déposa devant chez moi en me faisant promettre de me reposer. Elle retourna au travail en pétaradant.

Je montai les marches lentement. Moins parce que ma tête me faisait souffrir que pour espérer entendre Alba répéter. Peut-être allais-je l'écouter? Comme avant. Avant que mes mains ne soient pas montrables, avant la poussière, les douleurs dorsales et la

UNE MAISON JAUNE

fatigue éreintante. Lorsque j'atteignis le palier, je tendis l'oreille.

Seules les larmes d'Alba me parvinrent.

*9 avril 1926*

Je respirais l'air des fleurs qui poussent. Enfin, après de si longs mois consignée, j'étais à l'air libre. Ma dernière promenade en extérieur avait vu la pose de la première pierre de l'école d'infirmières. Cette école que peut-être je rejoindrais. Cette école qui m'était apparue comme me prenant ma meilleure et seule amie et qui finalement serait peut-être mienne. Les bourgeons montraient le bout de leur nez. Ma mère arriva avec, sur ses pas, Louison et sa nièce. L'une apportait le thé, l'autre tenait une couverture; ma mère jugeait nécessaire qu'elle soit étendue sur mes genoux.

– Vous pouvez nous laisser, maintenant.

J'eus un regret de ne pas pouvoir rester seule dans le jardin. Le pin, qui avait été planté l'été précédent, marquait une ombre qui venait se glisser jusqu'à mes pieds. Après ce long hiver qui m'avait empêché toute sortie, enfin une renaissance. Je fermai les yeux un instant.

– J'ai une nouvelle.

La voix était douce. Presque timide. Je rouvris les yeux. Ma mère avait avancé son buste vers moi. Elle

ne poursuivit que lorsqu'elle fut certaine d'avoir toute mon attention.

Je pensai à la nurserie quasi terminée qu'elle avait refusé de me montrer, arguant qu'elle m'en ferait la surprise.

– La nurserie?

– En quelque sorte...

J'inclinai la tête en signe d'incompréhension. Elle posa sa main sur son ventre.

– Il va y avoir deux bébés.

Un instant, je me dis que personne ne m'avait informée que j'attendais des jumeaux. Je réalisai soudain mon erreur en observant ma mère, épanouie.

– Il est prévu pour septembre. Nous allons les élever ensemble, n'est-ce pas incroyable?

*9 avril 1959*

Une heure sonna au loin. Je ne parvenais pas à trouver le sommeil. Après la déception de ma mère qui, quelques jours auparavant, avait compris que Pietro n'avait pas du tout l'intention de me demander en mariage, mais s'était plutôt rapproché de Karola. Après la déception de mon père, qui avait appris que Pietro ne retournerait pas en Italie pour reprendre les terres de la famille, mais préférerait tenter sa chance de l'autre côté des Alpes (il avait eu un entretien à la

UNE MAISON JAUNE

manufacture pour une place de mécanicien), il y avait eu les larmes d'Alba.

Elle avait tenté de me les cacher. Quand elle m'avait vue, elle s'était détournée et, d'un geste de la manche, avait séché ses yeux.

Je m'étais approchée. Ma tête s'était remise à taper. Je posai ma main sur son épaule.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Rien, Pia, rien du tout...

– Alba... *parla mi*...

Je ne parlais jamais en italien à Alba, mais là, sous le coup de sa tristesse, ma langue maternelle m'était revenue instinctivement.

– Dis-moi, réitérai-je doucement.

– Je n'aurais pas dû. Ce n'est rien. Je pensais... Elle m'a toujours dit que je pouvais tout lui dire... Je n'aurais pas dû...

Je ne comprenais pas un traître mot de son histoire.

– De quoi parles-tu ?

Elle attrapa ma main. Elle prit mon visage entre ses mains.

– Ma Pia.

Je commençais à être inquiète, mes céphalées m'empêchaient d'avoir les idées claires.

– Tout va bien ? Est-ce grave ?

Une larme coula sur sa joue.

– Non. Ce n'est pas grave.

Dans le ton, j'entendais l'autoconviction.

Il y eut un silence. Je voulus le briser.

Elle posa un doigt sur mes lèvres.

– Je t'aime. Mais il ne faut pas. Il ne faudrait pas. Je ne peux pas ne pas t'aimer. Même très loin de toi, je n'en peux plus de t'aimer. J'ai essayé, je n'y arrive pas. Je lui ai dit. Je n'aurais pas dû. Elle n'a pas compris. Elle a dit que tu étais trop jeune, que tu ne savais pas, que je profitais de toi, que je devais réprimer mes tentations contre-nature. Elle a dit...

J'ai commencé à comprendre. J'ai saisi le menton d'Alba. Je lui ai mis les yeux dans les miens.

– Ça n'a aucune importance qu'ils ne comprennent pas.

Elle a détourné le regard, elle s'est échappée de moi.

– Elle a toujours été ma confidente. Depuis que je suis petite, elle veille sur moi. Tout au long de mes années d'internat, elle m'a donné des conseils, elle m'a écrit, elle m'a soutenue. Elle a toujours été là pour moi. Alors, je pensais...

– Alba, je suis là maintenant.

Elle m'a dévisagée comme si elle me voyait pour la première fois.

– On ne dira rien à personne alors.

Je l'ai prise dans mes bras. On ne dirait rien à personne. Alors.

UNE MAISON JAUNE

*13 avril 1994*

Nous n'avions pas pu aller le mercredi. Un des employés de mon père était tombé malade et il m'avait suppliée de venir l'aider quelques heures.

J'avais juste eu le temps de passer un coup de fil à Thibault qui avait accepté de repousser la visite d'une semaine. Ma vieille dame était en train de nous expliquer que la première maison à disparaître avait été celle d'une famille Chembignac. Une bien triste histoire de ruine par le fils de la famille. La demeure, dont nous avons retrouvé quelques clichés, avait d'abord été longtemps abandonnée, puis les héritiers d'un Américain, dont il s'était dit qu'il l'avait gagnée à un tournoi de poker, l'avaient revendue dans les années soixante à une chaîne de grandes surfaces. La demeure détruite, on avait implanté, à sa place, le premier supermarché de la région. Le centre commercial existait d'ailleurs toujours, il avait fêté ses trente ans quelques mois auparavant.

Elle poursuivait ses explications. Elle citait les maisons, les noms, une anecdote sur la famille qui les possédait. Plus elle parlait, plus les détails étaient nombreux, les souvenirs refaisaient surface. Elle avait l'air si gentil, si paisible. Elle avait aidé à donner la vie, elle avait transmis son savoir aux femmes pour qu'enfants et mères puissent bien commencer leur vie à deux. Comment une femme si pacifique, si aimante avait-elle pu rejeter quelqu'un qu'elle considérait comme sa fille?

Je repensais à ma mère. Elle avait fait le choix de me garder. Mon père et elle s'étaient mariés dès qu'ils avaient eu l'âge légal pour le faire. Elle n'avait jamais rien dit de ses aspirations profondes. Certes, elle mettait des grands mots sur notre petite vie. Certes, elle était partie quand elle avait senti que les disputes prenaient le pas sur la bonne humeur. Elle était comme ça ma mère. Un besoin d'harmonie. Mais jamais elle ne me rejeterait. Pas comme ses parents l'avaient fait. Pas comme Mademoiselle L. l'avait fait. Que j'aime une autre femme, que je sois enceinte ou que je fasse une grosse bêtise, elle serait toujours là.

Et dire que je n'avais jamais mesuré l'assurance que cela me donnait dans la vie.

*14 avril 1959*

Pietro attendait Karola devant le cercle. Il fumait une cigarette, assis sur le muret, nonchalamment posé. Ma mère pensait qu'il venait trouver la famille, je savais que Karola était la cause de sa présence. Quand elle arrivait, il se hâtait de descendre de son promontoire, écrasait en vitesse son mégot et prenait un air dégagé.

Dans quelques semaines, ils iraient travailler ensemble. Dès que les papiers seraient arrivés. Ma mère était inquiète des réactions au pays. Un de plus qui s'en allait, le village toujours plus vide de ses

## UNE MAISON JAUNE

forces vives. Pour autant, pouvait-on demander aux jeunes de choisir de labourer une terre difficile, aride par endroits ?

Je l'avais vue les observer. Elle était déçue que l'amoureuse du séduisant Pietro ne soit pas sa fille. Elle s'imaginait déjà me renvoyer prendre soin de la Nonna, lui faisant quelques petits-enfants qui courraient dans sa cuisine le temps des vacances. J'avais la sensation qu'après des années à avoir souhaité ma présence à ses côtés, c'était aujourd'hui moins important. La descendance, l'ascendance prenaient le pas sur ma présence. Le restaurant avait occupé, envahi sa vie. Même mon père se sentait quelque peu négligé. Elle était la patronne, il était le second. Je me demandais parfois comment il vivait le fait que c'était elle qui nous avait fait changer de statut. Avait-elle oublié que c'était mon père qui l'avait convaincue de venir jusqu'ici, que c'était lui qui l'avait encouragée à reprendre le cercle, que c'était lui qui avait négocié la voiture, rendant le rêve réel ? Ce qu'il y a de terrible avec les anges gardiens c'est que quand ils font bien leur travail, ils passent inaperçus.

Pietro a pris la main de Karola, il lui a murmuré quelques mots à l'oreille. Ou alors lui a-t-il glissé un baiser discret. Elle a les yeux qui brillent. Dans la lumière dorée, ils se séparent du bout des doigts pour entrer.

Pourquoi Alba et moi ne pouvions-nous pas faire de même ?

*15 avril 1926*

Deux berceaux. Chacun d'un côté de la pièce. Un fauteuil à bascule. De grands rideaux verts, un tapis au centre. Un train en bois, sur une étagère mes vieux livres d'enfants. Mes doigts glissaient sur le bord du berceau près de l'entrée. Depuis qu'elle me l'avait annoncé, je ne savais plus qu'en penser. Elle était si heureuse de nous imaginer toutes les deux pouponnant. Je l'avais rarement connue si diserte, me racontant nos futures balades, me disant à quel point il serait agréable de pouvoir partager les avancées de nos enfants. Ils grandiraient ensemble, ils joueraient ensemble, ne seraient jamais seuls. La même nourrice, le même environnement. Tous ses enfants sous le même toit. Elle babillait.

Deux berceaux. Je n'avais pas eu le droit de me lever, mais j'avais eu besoin de le voir pour y croire. Je m'étais donc glissée en douce dans la pièce du fond. Dans le silence de cette chambre trop parfaite, le bébé bougea d'un coup sec. Je posai ma main sur mon ventre pour le calmer. La maternité avait des effets impromptus: ma mère allait devenir plus meilleure amie que grand-mère.

*20 avril 1994*

Je rédigeais les dernières lignes. Nous devons faire une relecture commune avant de le soumettre à

UNE MAISON JAUNE

ma vieille dame. J'avais moins envie de la voir depuis qu'elle m'avait raconté. Je m'en voulais un peu parce qu'elle s'était confiée, mais je la regardais autrement. Elle m'était apparue comme bienveillante, respectueuse, un havre de paix : il y avait maintenant une tache sur la photo.

J'entendis Thibault monter les marches, je l'entendis saluer ma mère, il ouvrit la porte et jeta son sac qui fit un vol plané à travers la pièce. Il se laissa tomber sur mon matelas qui émit un bruit sourd de reproches.

Je levai le nez et un sourcil suite à cette entrée fracassante.

– C'était élégant.

Il me fit son demi-sourire frondeur.

– Je pense que toutes les jeunes filles rêvent de voir arriver un jeune homme comme ça dans leur chambre.

Il se leva péniblement de ce qui me faisait office de lit et vint se mettre à genoux au pied de ce qui me servait de bureau.

– Ma Dame, permettez à votre humble chevalier de venir présenter ses hommages à la plus belle des princesses.

Je tentai de le repousser avec mon pied, il l'attrapa et me fit tomber de ma chaise. Nous nous retrouvâmes sur le parquet.

– Et maintenant?

Je l'embrassai.

*25 avril 1959*

Les leçons avaient recommencé. Au restaurant, Karola s'était à plusieurs reprises proposée pour me remplacer. Elle avait dit qu'elle me devait bien cela, je lui avais laissé ma place auprès de Pietro. Ma mère n'avait pas émis d'objection. Karola était efficace, souriante, les clients l'aimaient bien. Ainsi, quand je rejoignais le cercle, je pouvais me consacrer aux traductions de lettres et autres courriers administratifs sans que le service n'en souffre. Pietro passait passablement de temps au restaurant, tout particulièrement lorsque Karola était là. Il avait offert d'aplanir le petit bout de terrain entre l'entrée et le mur qui séparait le trottoir du bâtiment et d'en faire une terrasse. Je m'étais occupée de la demande auprès des autorités. Ceci fait, j'avais eu le droit de retourner auprès d'Alba.

Nos leçons étaient légèrement différentes. Elle profitait de venir s'asseoir à mes côtés dès que l'opportunité se présentait. Je me collais à elle. Nous avions entamé des morceaux à quatre mains que parfois nos baisers interrompaient. Quand elle piano-tait seule, je mettais mes mains sur ses épaules, je déposais quelquefois un baiser dans ses cheveux. Mes mains s'enhardissaient jusque dans son décolleté. Elle fermait les yeux sans cesser de jouer. Le jeu consistait à trouver le point qui la ferait s'arrêter. Mes mains allaient toujours plus loin. Elle me happait

## UNE MAISON JAUNE

parfois, en lâchant les touches un instant. Je tentais de fuir pour mieux qu'elle me rattrape.

Cette après-midi-là, nous nous retrouvâmes ainsi sur le canapé, elle glissa sa main sous ma robe. Elle remonta le long de mon bas, elle saisit la jarretelle, l'effet que me firent ces gestes était éblouissant. Tant, que nous n'entendîmes pas les pas de Pietro. Quand il fut trop tard, qu'il était face à nous, sur le pas de la porte, nous ne pûmes rien faire de plus que de nous séparer à la hâte.

Il tourna les talons et descendit l'escalier à grands pas. Je fixai Alba, glacée. Je repris mes esprits d'un coup et, laissant Alba défaite, terrorisée, je rajustai ma jupe et me précipitai au bas de l'escalier. Pietro était sur le perron. Il allumait une cigarette. Son front était barré d'une ride inquiète.

Je voulus lui dire que ce n'était pas ce qu'il croyait, je voulus lui expliquer, justifier. Il tira une longue bouffée sur sa cigarette. Les mots ne sortaient pas de ma bouche. Je tentai de mesurer les conséquences de ce qu'il savait désormais. Il se retourna pour me faire face.

– Je suis venu te dire que la terrasse est prête et t'inviter à venir y prendre un verre. Tes parents et Karola m'ont demandé de venir te chercher, il était hors de question de l'inaugurer sans toi.

Je ne répondis rien.

– Je crois que c'est mieux que ce soit moi qui sois venu.

Je ne savais pas ce que cela voulait dire.

– On y va ?

Je lui fis signe que je le suivais. Je me mis en marche à ses côtés, certaine que le cercle serait mon abattoir.

*25 avril 1994*

– Je passe la parole à Thibault.

Je retournai m'asseoir pendant que Thibault attaquait sa partie. Le professeur me fit un petit signe qui me montra qu'il était satisfait. J'écoutais d'une oreille distraite les explications de Thibault sur l'implantation des routes, des centres commerciaux. Je repensai à ma maison. Dans un peu plus d'un mois, elle serait détruite. La lettre était arrivée quelques jours auparavant. Juste au moment où j'avais à peu près reconstitué son histoire. Une association de défense du patrimoine avait bien essayé de la sauver, ce qui lui avait accordé un bref sursis, mais la maison était trop abîmée, les travaux auraient été trop onéreux. Les promoteurs avaient gagné. Elle ne serait pas classée, mais détruite comme initialement prévu.

J'avais expliqué que cette maison-là disparue, il ne resterait que la partie sud de la clinique qui garderait une trace de ces demeures du début du vingtième siècle. La maison Montverdil, c'était son nom, avait été donnée par sa propriétaire dans les années quatre-vingts, au départ pour en faire l'internat de

## UNE MAISON JAUNE

l'école d'infirmières, puis avec le changement d'affectation de l'école en clinique, les lieux avaient été transformés. Du bâtiment du début n'étaient restés que le perron et la façade sud qui se prolongeaient désormais par un immeuble en béton très moderne. Dans quelques semaines, ce petit morceau de bâtiment serait le dernier témoin d'une époque.

Tout avait changé, les photos le montraient. On avait détruit les maisons de maître, on avait rasé les usines, on avait fait disparaître les petites places pour agrandir les rues. J'aurais aimé me balader dans le monde des années vingt pour entendre le bruit des sabots des chevaux sur le pavé, pour voir les cochers saluer les élégantes. Thibault me sortit de ma rêverie :

– Si vous avez des questions, Charlotte et moi sommes à votre disposition.

Quelques mains se levèrent. Contre toute attente, notre exposé avait suscité de l'intérêt.

*1<sup>er</sup> mai 1959*

La fête du travail. Un prétexte de plus pour organiser un événement. Les travailleurs étant presque exclusivement la clientèle du cercle, ma mère avait jugé bon de préparer un grand repas. Elle avait, à juste titre, souligné que c'était pour le travail que nous étions tous ici. Je m'étais attelée aux préparatifs. Je dressais des tables avec Karola. Pietro avait un œil

sur moi. Quand nous étions arrivés la semaine précédente, il avait pris une grande inspiration. Je pensais qu'il allait dire ce qu'il avait vu. Il a juste dit «La voilà». Ma mère était allée chercher de la citronnade que nous avions bue installés sous un parasol sur ce qui était désormais la terrasse du cercle.

Toute la semaine, j'avais redouté une remarque. J'avais l'impression tenace qu'à chaque instant le ciel allait s'abattre sur moi.

Je sortis pour prendre les chaises sur la terrasse. Pietro fumait appuyé contre le mur de pierre. J'essuyais les chaises détrempées par l'averse qui avait eu lieu l'après-midi même. Je frissonnai. À l'intérieur, tout le monde s'agitait sous les ordres et contrordres de ma mère. Je laissai un instant mon ouvrage et vint demander à Pietro une cigarette.

Il leva le nez, déconcerté.

– Tu es trop jeune.

Je haussai les épaules et fit mine de repartir vers mon séchage de chaises.

– Il y a des tas de choses pour lesquelles tu es trop jeune.

Je stoppai net. Dans mon dos, j'entendis :

– Je n'ai rien dit parce que ça les tuerait, tes parents.

Depuis plusieurs jours, j'avais réfléchi. J'avais tellement cogité que je n'avais que peu dormi, m'étais fait rabrouer par le contremaître pour mes erreurs. Même Karola m'avait demandé si j'avais perdu la tête.

UNE MAISON JAUNE

– Et si ça me tuait, moi?

Sans me retourner, je sentis sa surprise.

– Ne dis pas de bêtises!

Je lui fis face.

– Si tu devais perdre Karola, comment tu serais?

– Ça n'a rien à voir.

– Je sais que ce n'est pas pour l'argent que tu as pris ce travail au tabac. Tu adores l'Italie, tu adores la Nonna, tu adores cultiver la terre. Si tu restes c'est à cause de Karola, pour Karola.

Il a jeté son mégot et rallumé aussitôt une autre cigarette.

Je me suis retournée pour partir. J'allais franchir le seuil, mes chaises sèches dans les bras, lorsque je marquai une halte.

– Si l'amour se commandait, c'est avec moi que tu serais fiancé.

*2 mai 1926*

Il ne restait que quelques semaines. Je pourrais ensuite retrouver toute ma mobilité. Compte tenu de la date prochaine de la délivrance, le médecin m'avait autorisée à me promener dans la maison. Cela faciliterait le travail, avait-il expliqué à Lisbeth. Elle venait moins souvent, les examens commençaient. Dans quelques semaines, elle partirait pour l'Italie. J'espérais accoucher avant son départ. En attendant, je

savourais les bribes de ma liberté recouvrée. Je passais un peu de temps à la cuisine avec Louison, je goûtais les instants au jardin. Léopold y jouait parfois au ballon. Je me demandais alors si je portais une fille ou un garçon. J'avais même pu entendre la musique : le gramophone fonctionnait à nouveau. Mon état devait donc susciter bien moins d'inquiétude, quant à ma mère, mon père ne se souciait guère du repos de son épouse. Elle en avait déjà fait deux, l'avais-je entendu dire au médecin qui lui expliquait qu'elle avait, à son tour, besoin de calme, une grossesse à son âge étant plus compliquée.

«Trop tôt ou trop tard, avais-je pensé, décidément les femmes Grandvieille n'ont pas d'enfants au bon moment.»

En cette chaude après-midi printanière, je décidai d'emmener mon petit carnet à la buanderie. Depuis si longtemps que l'envie me taraudait. J'y retrouvai les odeurs de lessive, le calme de ma cachette.

Je n'étais pas installée depuis cinq minutes derrière le linge étendu qu'une violente contraction vint me surprendre.

*2 mai 1959*

J'avais beaucoup hésité à aller voir Alba. Si j'avais craint la réaction de Pietro, plus encore je redoutais celle d'Alba. Le service de midi terminé, je vis Pietro

UNE MAISON JAUNE

accoudé au bar. Il discutait avec mon père en attendant Karola. J'enlevai mon tablier. J'attrapai un parapluie.

– Sois là à 17 heures précises, il y a un anniversaire et j'ai besoin de toi en cuisine. Même chose pour toi Karola, il faut que tu assures la mise en place.

J'allai jusque sur le pas de la porte, certaine que Pietro me rattraperait. Il fit mine de ne pas me voir. Il avait choisi le camp du silence.

Tout au long du chemin qui menait à la maison, je me demandais ce qui allait se passer avec Alba. Nous n'avions pas eu l'occasion de nous parler depuis mon départ précipité de la semaine précédente. Le portail grinça. La voiture était là. Quand j'entrai dans le salon, elle était assise. Elle avait préparé le thé et m'attendait. Derrière elle, des valises ouvertes.

*2 mai 1994*

Lundi de Pentecôte. Je surfais à travers les cartons. Entre ceux qui partaient au garde-meubles, ceux que Papa viendrait chercher pour les emmener chez Mamé, et ceux que Paul laisserait en dépôt chez un ami, c'était un soi-disant rangement totalement bordélique.

– Ils auraient quand même pu patienter jusqu'à la fin de l'année scolaire...

– Je sais, ma chérie, je sais. J'ai plaidé notre cause, ils ont dit que je le savais depuis le début. Mais tu verras, ce sera chouette ces quelques mois chez Mamé.

L'idée de me retrouver à partager une chambre avec ma mère chez ma grand-mère qui était aussi son ex-belle-mère et de vivre avec mon père, rien que le concept me donnait mal à la tête. Nous n'avions pas trouvé d'autre solution. Paul irait habiter sur le sofa d'un ami, et Maman et moi nous repartions à la case départ, comme lorsque j'étais née, la séparation de mes parents en plus. Elle était comme ça Mamé, quand elle avait appris que ma mère n'aurait son appartement que début septembre, elle avait proposé de nous héberger. Et Papa n'avait pas discuté. J'essayai tant bien que mal de préparer mes examens finaux dans ce capharnaüm.

- C'est la Troisième Guerre mondiale ici!?
- Arrête, j'en peux plus.
- Viens étudier chez moi.

C'était bien la première fois que Thibault me faisait une telle proposition.

– Ils sont partis en week-end, j'ai dit que je devais rester s'ils avaient l'intention que je passe mon bac.

J'ai ramassé mes affaires et ai quitté la zone de guerre à la hâte.

UNE MAISON JAUNE

*2 mai 1926*

Heureusement que Louison était descendue à la buanderie. Elle m'avait grondée de m'être glissée là. Devant ma douleur et les contractions qui se rapprochaient, elle avait cessé les réprimandes, avait appelé sa nièce et toutes deux m'avaient pour ainsi dire hissée jusqu'à ma chambre. Le bébé n'avait pas l'air de trouver important d'attendre encore les trois semaines réglementaires. Les élancements étaient virulents et, à chaque nouvelle contraction, je maudissais le fait d'avoir rencontré Auguste-aux-petits-pieds.

On avait appelé la sage-femme. Quand elle arriva, elle contrôla l'avancée du travail. Elle n'eut pas l'air satisfaite. Elle fit appeler le médecin. J'avais demandé à ce que Lisbeth soit prévenue dès la sortie de la messe, elle me l'avait fait promettre.

– On a d'autres soucis que de prévenir votre amie, ma chère.

La sage-femme m'avait sévèrement sermonnée. J'avais fait une promesse et j'avais bien l'intention de la tenir. Je n'eus pas le temps de répliquer qu'une nouvelle douleur me fit étouffer un cri.

Oui, j'avais d'autres soucis juste à l'instant, mais sans la présence de Lisbeth, ils étaient bien plus terrifiants, n'en déplaise à cette acariâtre accoucheuse.

*2 mai 1994*

En revenant de chez Thibault, je traînassais sur le trottoir. Aucune envie de rentrer à la maison. Elle n'était déjà plus mienne. J'avais écrit son histoire, nous avions vécu en bonne intelligence pendant plus de deux ans. Il était temps pour moi de passer à autre chose. Je refusais de l'admettre, mais sa destruction me fendait le cœur. Je réalisai que je ne savais pas si ma vieille dame était au courant. Je fis un crochet. Comme toujours depuis son retour, elle mit très longtemps à m'ouvrir. Quand je franchis le seuil, je vis des cartons et les tableaux savamment alignés, montrant leurs dos dûment étiquetés.

– Vous déménagez ?

– En quelque sorte.

– Pour aller où ?

– Dans une maison de retraite.

Sa voix s'était presque brisée.

– C'est une belle maison, il y a un jardin et j'aurai une chambre et un salon personnels.

Elle l'avait dit trop vite pour que son enthousiasme ne soit pas feint.

– Je ne peux plus vivre seule. Je suis encore tombée. Par chance, j'ai pu attraper le téléphone pour appeler la voisine qui a la clé, mais je me rends compte que cela devient trop dangereux. À quatre-vingt-six ans, je dois me résoudre à perdre mon indépendance.

UNE MAISON JAUNE

La constatation était si lourde que je n'osais rien ajouter.

– Vous viendrez me voir, n'est-ce pas?

Je promis.

– Ils feront peut-être des tartes aux pommes là-bas?

J'acquiesçai.

Elle avait l'air d'un petit animal triste. Je ne savais pas si j'osais lui dire que la maison allait être détruite. Elle dut sentir que j'avais quelque chose à lui raconter.

– Venez vous installer à la cuisine, Charlotte. Pendant que j'ai encore une cuisine.

Je lui servis un verre d'eau. Elle scrutait le lieu qu'elle allait quitter. Exactement de la même manière dont je l'avais fait le matin même chez moi.

– L'exposé s'est très bien passé. Nous avons eu une très bonne note.

– Oh, j'en suis ravie. Ce que je vous ai raconté vous a donc servi?

– Absolument. Sans vous, Thibault et moi n'aurions pas pu dévoiler toutes ces anecdotes. Ils ont beaucoup aimé, ils ont posé plein de questions.

Elle avait un grand sourire.

– Ils vont la détruire.

– J'ai entendu dire.

– Vous m'avez raconté des tas de choses sur toutes les maisons alentour, mais hormis Alba, vous ne m'avez jamais parlé des premiers habitants de ma maison.

Elle passa sa main par-dessus la table et attrapa la mienne. Ses longs doigts menus et décharnés tapotèrent mes phalanges.

– C'est vrai.

Je crus qu'elle allait en rester là.

– Vous avez toujours les petits papiers que vous m'aviez montrés?

Je les sortis de mon sac. Elle les étala sur la table de la cuisine. Pendant quelques instants, elle les relut un à un.

– À n'en pas douter, ils ont été écrits par une amie très chère.

### *Nuit du 2 au 3 mai 1959*

Je lui avais dit qu'elle ne pouvait pas. Je l'avais suppliée de rester. Elle m'avait soutenu que c'était impossible. On la traiterait de tous les noms comme sa marraine l'avait fait. Je lui ai dit que je l'aimais, que Pietro ne dirait rien. Elle avait dit que c'était une toute petite ville, tout se savait. On lui avait proposé un poste aux États-Unis. Elle allait l'accepter. Elle ferait des tournées, des concerts. J'avais pleuré, j'avais imploré. Elle avait dit que j'avais la vie devant moi, que je l'oublierais. Elle avait dit qu'elle m'aimait. Qu'elle m'aimerait à jamais. Que c'était pour cela qu'elle partait. Mes parents et moi pourrions bien entendu rester dans cette maison. Mais, elle, elle en partait pour toujours.

## UNE MAISON JAUNE

C'étaient des mots impossibles. Seule dans ma chambre, j'observais la lune se déplacer. Je ne pouvais pas la laisser s'en aller. Quand la lune fut cachée par le grand pin, quand seule son ombre immense traversait le jardin pour venir se coucher au pied de la maison, je sus.

Ma décision était prise. Irrévocable. Implacable.

*Nuit du 2 au 3 mai 1994*

Couchée sur mon lit. Dans le ciel, les nuages qui jouaient avec les reflets de lune. Léonie, elle s'appelait Léonie, l'auteure de ces petits billets. Une jeune femme de mon âge. Mariée à seize ans avec un coureur de jupons, accro au jeu. Elle n'avait pas eu le choix de dire non. Pas comme moi. J'avais expliqué à Thibault quand nous nous étions retrouvés seuls chez lui. Je lui avais dit que je ne voulais pas être comme mes parents qui, pour un préservatif défectueux, s'étaient retrouvés au travail plutôt que sur les bancs d'étude. Je voulais aller à l'université. Étudier l'histoire ou l'architecture ou même les deux. Alors j'étais prête à étouffer mes envies. Pour ne pas prendre le risque. Il avait dit qu'il comprenait. Il avait dit que l'on s'aimait et que le reste viendrait. Je lui avais demandé pourquoi il m'avait quittée. Il m'avait rétorqué qu'il ne m'avait pas quittée, j'avais juste

cessé de lui parler. Il avait pensé que j'avais besoin de distance et m'avait laissée tranquille.

J'avais voulu lui dire qu'il avait tort. Il n'avait pas tort. Je m'étais tue. J'avais dit «je t'aime». J'avais eu le choix. Pas comme Léonie. Léonie qui avait eu des rêves en papier. Mais aucun choix. Ma vieille dame, sa meilleure amie Lisbeth, les avait réalisés pour elle.

*3 mai 1926*

Les contractions étaient régulières et puissantes. Le travail avançait lentement. Lisbeth, à qui le médecin avait dit d'aller se coucher, refusait de me laisser. À quatre heures, dans une maisonnée silencieuse, enfin, après une nuit trop longue et près de vingt heures de travail, il y eut un cri d'enfant. On l'emmitoufla et Lisbeth insista pour que je la voie. Une petite fille. Une toute petite fille. L'aube pointait le bout de son nez au travers des rideaux entrouverts. Les oiseaux se mirent à pépier.

– C'est une petite fille, ta petite fille, ma filleule. Comment s'appelle-t-elle?

– Elle est toute blanche avec ses cheveux noirs. Comme elle est belle.

Lisbeth me sourit. Entre nous, cette petite fille de l'aube. Une aube nouvelle pour une vie nouvelle.

– Comment dit-on «aube» en italien?

UNE MAISON JAUNE

*3 mai 1959*

J'allai à la messe en silence. J'avais fait promettre à Alba de ne pas partir avant la messe. Je demandai du courage à la Vierge. C'était une femme, elle comprenait sûrement. Quoi que puisse en dire le curé.

Quand nous fûmes sortis, quand nous eûmes rejoint le cercle, je demandai à mes parents de s'asseoir. Je n'avais que peu de temps avant que les clients n'arrivent, avant que Pietro et Karola ne viennent aider au service.

Je faillis renoncer. Ils étaient là, si confiants.

– Qu'as-tu à nous dire de si urgent?

J'allais leur briser le cœur. C'était le leur ou le mien.

– Alba m'a demandé de partir avec elle. Elle a besoin d'une tourneuse de pages pour ses concerts, elle a besoin d'une assistante. Elle n'a pas osé vous en parler. Elle avait peur que vous refusiez. Je veux le faire. C'est une chance incroyable.

Mon père m'a regardée, interloqué. Quand les mots eurent pleinement pris sens, il fut, à ma grande surprise, très fier.

– Ma fille dans le monde de la musique!

– Tu ne peux pas. Tu dois rester ici.

La voix de ma mère était stridente.

Mon père, qui s'était levé pour me serrer dans ses bras, s'est retourné.

– Bien sûr qu'elle le peut.

Une chape de plomb s'abattit sur nous. Ma mère face à mon père, perplexe. Il ne s'opposait jamais. Facilitateur, médiateur, soutien; opposant: jamais!

– Non seulement elle le peut, mais elle le doit. Des opportunités de ce genre, il y en a très peu dans la vie. Comme quand on m'a offert mon premier travail ici, comme quand tu as repris le restaurant. Tourner des pages, vivre dans le monde de la musique plutôt que se tuer les mains, le dos, au tabac, la question ne se pose pas.

La défaite de ma mère était totale.

– Quand dois-tu partir?

– Cette après-midi. Mademoiselle Alba a été appelée en urgence pour remplacer un professeur à Boston. En Amérique.

Je craignis un instant que la destination ne fit changer mon père d'avis. Il n'en fut rien.

– On a des cousins en Amérique. Je leur écrirai. Tes affaires sont prêtes?

Je fis signe que oui. Il savait comme moi qu'il fallait faire vite avant que ma mère ne recouvre ses esprits et ne reprenne le contrôle.

Restait à l'annoncer à Alba.

*3 mai 1994*

Soixante-huit ans, jour pour jour. Maman m'avait dit qu'il n'y avait pas d'urgence à déménager. J'avais

UNE MAISON JAUNE

dit que je préférerais partir ce jour-là. Le même que Léonie.

Adossée à la grille du jardin, je contemplais la maison encore une fois. «Elle aurait dû être jaune».

J'avais dit ces mots à mi-voix. Ma mère, qui chargeait la voiture avec mes affaires, s'arrêta à ma hauteur.

– Qu'est-ce qui aurait dû être jaune?

– Cette maison.

– Comment le sais-tu?

– J'ai enquêté.

– Tu as enquêté?

Je me suis mise à lui raconter. Mademoiselle Lisbeth, Alba, Léonie. Le fait que le père de Léonie avait promis à sa mère qu'elle pourrait choisir la couleur. Et le fait qu'il n'avait pas tenu sa promesse.

Elle s'est assise à mes côtés. Dans quelques jours, le grand perron, la pierre de taille, le grand pin, tout aurait disparu pour laisser un trou béant. Derrière nous, un gigantesque panneau publicitaire annonçait le projet immobilier à venir.

– Et dire qu'ils ne savent même pas ce qu'ils vont détruire.

*3 mai 1959*

– Je pars avec toi.

Plantée devant elle dans ma robe à fleurs, j'avais dit ces mots qui ne prêtaient pas à discussion. J'avais

une petite valise, la même que celle que j'avais quand j'étais arrivée dans la nuit, plus de deux ans auparavant.

– Mes économies serviront pour le billet. Et là-bas je travaillerai. Mon père va écrire à ses cousins.

Elle me regardait sans comprendre.

– Je pars avec toi, ai-je redit.

– Mais?

– Mon père est d'accord. Je lui ai dit que je te servirais d'assistante, de tourneuse de pages. Si tu ne veux pas m'employer, ce n'est pas grave. Je trouverai un autre travail. Je ...

J'étais à court d'arguments.

– Tu pars avec moi? En Amérique?

Je fis signe que oui. Il était temps qu'elle acquiesce, mes belles certitudes se fissuraient.

Son visage s'illumina.

– Tu pars avec moi. Pia. Tu pars avec moi.

*3 mai 1926*

Ils me tournaient autour en silence. Le médecin avait l'air grave. Lisbeth n'était pas revenue avec le bébé.

– Elle va bien, ma petite fille?

– Oui, elle va bien. Il faut vous reposer, Léonie.

Le médecin me fit une piqûre. On insista pour que je reste allongée. Dans les brumes qui m'envahis-

UNE MAISON JAUNE

saient j'entendis: «elle perd beaucoup de sang, elle perd vraiment trop de sang».

*3 mai 1994*

Assise en silence face à la maison, je réentendais les dernières explications de ma vieille dame.

– Sa mère n'a pas supporté. Après avoir perdu sa fille, elle a perdu l'enfant qu'elle portait. Le jour même de l'enterrement de Léonie. Quelques mois plus tard, sa mère s'est éteinte à son tour. Dans cette maison, il n'est resté que le bébé, Louison et les deux hommes. Léopold est mort sur le front en 1940. Son père ne lui a pas survécu longtemps. Louison et moi avons veillé sur Alba. Mais juste avant son décès, son grand-père a décidé de l'envoyer en pension. J'ai tenté de m'y opposer, mais je n'étais que la marraine. Et on avait besoin d'infirmières en ces temps de guerre. Louison a entretenu la maison. Jusqu'à ce qu'Alba, quelques années après la guerre, y revienne. Chez les sœurs, elle avait appris la musique. Pendant ses années de pensionnat, j'ai voyagé, jusqu'à ce qu'elle parte en 1959, parce que je n'avais pas été capable de l'écouter, parce que je l'avais jugée au lieu de la soutenir.

Mademoiselle Lisbeth avait oublié ma présence. Là, entre cartons, tableaux et photos, elle revoyait ces années.

– Peut-être que c'est mieux qu'ils la détruisent, finalement.

Ma mère a pris ma main. On est restées longtemps ainsi.

*29 mai 1994*

– Mais où est-ce que tu m'emmènes?

– Chuuut.

Elle me traînait derrière elle dans la nuit. Elle m'avait réveillée à minuit, obligée à mettre une salopette atroce et mes docs et maintenant je devais, en plus, avancer en silence.

– Il est une heure du matin, dans une semaine j'ai mes oraux.

– Mais tu vas te taire à la fin.

C'était rare qu'elle me parle sur ce ton-là. Je me suis tue.

Quand nous fûmes arrivées, je n'en revins pas.

– On attaque?

*30 mai 1994*

Les bulldozers ronronnaient depuis le fond de la rue.

– Enlève l'échelle. Dépêche-toi! Allez...

Thibault attrapa ma main, Papa attrapa l'échelle, Maman passa les pots de peinture à Paul qui s'empres-

UNE MAISON JAUNE

de les jeter dans sa voiture. Dans le bruit des machines de chantier, le soleil se leva sur une maison qui vivait son dernier jour.

Une maison jaune.

## REMERCIEMENTS

À Anne-Marie, première lectrice si précieuse. À Thierry, à Maxime qui acceptent respectueusement mes plongeurs dans mes mots. À Viviane, à André qui croient en moi souvent plus que moi. À Marie, Georges, Yolande C., Michel B., leurs souvenirs deviennent mes histoires. À Alessandra et Sarah pour leurs remarques et leur enthousiasme. À Anne, *sparring partner* de mon quotidien. À Jean-Jacques Deslex, à Michel Pellaton, à Walter Rosselli et au comité de lecture de Plaisir de Lire qui tous, minutieusement, ont relu et commenté. À Rachel Maeder, pour une belle complicité d'auteurs. À Inês Marques, son regard littéraire a apporté la *final touch* à mon texte. À Caroline Grondahl, qui accompagne mon livre vers d'autres mains. À Isabelle Cardis Isely, pour sa confiance renouvelée.

À mes lectrices et lecteurs qui attendaient ce deuxième livre. Je ne peux assez les remercier et j'espère du fond du cœur que, comme ceux qui me lisent pour la première fois, ils auront aimé ce voyage.

Abigail Seran  
Février 2015



**OUVRAGES DISPONIBLES**

**AUX ÉDITIONS PLAISIR DE LIRE**

CH-1006 Lausanne / [www.plaisirdelire.ch](http://www.plaisirdelire.ch)

Page Facebook : Editions Plaisir de Lire

**COLLECTION PATRIMOINE VIVANT**

- |                              |   |
|------------------------------|---|
| BILLE S. Corinna             | Cent petites histoires cruelles<br>Correspondance, 1923-1958<br>Douleurs paysannes<br>Juliette éternelle<br>Le Sabot de Vénus<br>Le Salon ovale<br>Théoda |
| BURNAT-PROVINS<br>Marguerite | Heures d'Automne,<br>d'Hiver<br>Heure de Printemps,<br>d'Été<br>Hôtel<br>La Fenêtre ouverte sur la vallée<br>Le Voile<br>Près du rouge-gorge<br>Vous      |
| CHAPPAZ Maurice              | Le Match Valais-Judée<br>Testament du Haut-Rhône<br>Un homme qui vivait couché<br>sur un banc   |
| <i>avec GENEVAY Éric</i>     | Les Géorgiques de Virgile<br>(dessins de Palézieux)<br>Les Idylles de Théocrite<br>(dessins de Palézieux)   |
| CURCHOD Alice                | Les Pieds de l'Ange<br>Le Pain quotidien<br>L'Amour de Marie Fontanne   |



	Le Garçon savoyard
	Le Règne de l'esprit malin
	Les Circonstances de la vie
	Les Notes du Louvre
	Le Village brûlé
	Les Servants et autres nouvelles
	Morceaux choisis
	Paris, Notes d'un Vaudois
	Passage du poète
	Séparation des races
	Si le soleil ne revenait pas
	Un Vieux de campagne et autres nouvelles
TOEPFFER Rodolphe	Derniers voyages en zigzag (volumes I et II)

### **COLLECTION AUJOURD'HUI**

AESCHLIMANN Isabelle	Un été de trop
ANSORGE Gisèle	Le Jardin secret
BARBEY Mary Anna	Afrique Les Amants du Bois sacré Prosperity Mill
BENUZZI BILLETER Manuela	Derrière le paravent
BROSSET Georges	Le Précepteur d'été Le Temps de la Gravière
CHABANEL Isabelle	Des étoiles dans la main
CHERIX FAVRE Catherine	La Foire aux sentiments La Source des Conflits
DISERENS Michel	Les Funambules de l'indifférence
DE GRANDI Pierre	Le Tour du quartier
DE PREUX Cornélia	L'Aquarium
DERIEX Suzanne	Graines de ciel

GAILLARD-SARRON

Catherine

Des Taureaux et des Femmes

GEHRI Francine-Charlotte

C'est de nouveau l'aube

Mortes, mes îles

Un sou d'or

GIDDEY Ernest

Le Petit Bronzino

GIGER Hubert

La sorcière de Dentervals

KEMPTER Gwénaëlle

Dust

LOUCA Anne-Lise

Pèlerinage à trois voix

MAHAIM Annik

Ce que racontent les cannes à  
sucre

Pas de souci!

MOSER Philippe

Tangram

PEER Oscar

La Vieille maison

PIDOUX Gil

Les Veuves

QUADRI Claudia

Une larme de Porto, peut-être ?

RAD Krassimira

Les Émigrés du bonheur

ROULET Claudine

Déborah

Éthiopie au cœur

SERAN Abigail

Marine et Lila

Une maison jaune

TOHORAH Sandra

Salle 207, dix ans déjà

ZERMATTEN Maurice

Connaissance de Ramuz

ZUFFEREY Rachel

La Pupille de Sutherland

Le Fils du Highlander

### **COLLECTION FRISSON**

CADRUVI Claudia

Tripes en surgelé

DE GRANDI Pierre

YXSOS ou Le Songe d'Eve

DISERENS Michel

Dangereuse immersion

Trajectoires meurtrières

Vengeance d'orfèvre

FAZIOLI Andrea

GAILLARD-SARRON

Catherine

Un fauteuil pour trois

KEMPTER Gwénaëlle

Le Maître-Loup

MAEDER Rachel

Le Jugement de Seth

METZENER Hilda

Qui ne sait se taire nuit à son pays

Le Maître des Joncs

